

Uniformes

des Armées
de Waterloo
1815



EDITA
VILO

M. Ferriani

Uniformes

des Armées
de Waterloo
1815

UGO PERICOLI est né en 1923. Il étudia à l'Académie des Beaux-Arts à Rome et se spécialisa par la suite dans la scénographie et la création de costumes au *Centro Sperimentale di Cinematografia*. Depuis 1950 il travaille pour le cinéma et a déjà participé à la réalisation d'une centaine de films en qualité de conseiller artistique, de décorateur et de dessinateur de costumes. Il consacra quatre ans et demi de recherche à dessiner les costumes du film «Waterloo», reproduits dans ce livre. Pendant le tournage de «Waterloo», qui dura six mois, il supervisa quotidiennement le groupe de spécialistes chargé de diriger les 15 000 figurants russes. Ces soldats de l'Armée rouge devaient endosser tour à tour les uniformes des armées de Napoléon, de Wellington et de Blücher. En Angleterre, Pericoli reçut le prix «Stella», décerné par la *Society of Film and Television Arts* pour la qualité de son travail dans «Waterloo». Pericoli a été pendant de longues années professeur de l'Université Internationale *Pro Deo* à Rome. Il prépare à présent une «Histoire des Armées» dont le premier volume, consacré aux légions romaines, va paraître sous peu.

Le col. EMG DANIEL REICHEL, qui a écrit la préface de l'édition française, vient de publier «Davout et l'art de la guerre»; docteur ès lettres et officier instructeur d'artillerie, il est le fondateur du Centre d'histoire et de prospective militaires, qui a son siège au Château de Coppet (Suisse).

UGO PERICOLI

*Uniformes
des Armées
de Waterloo
1815*

EDITA • VILO

Remerciements

J'aimerais remercier le Producteur Dino de Laurentiis qui m'a permis d'utiliser les dessins et les recherches que j'ai effectués pour le film « Waterloo » ; j'exprime également ma gratitude au comte Ernesto Vitteli et à Monsieur Enrico Fiorentini pour leur précieuse collaboration durant le tournage du film « Waterloo ».

UGO PERICOLI

Traduit en français par A. Mouravieff-Apostol et Yvan de Riaz

© 1973 by Ugo Pericoli pour les illustrations
© 1975 by Edita S.A. pour l'adaptation française
Imprimé en Belgique

PRÉFACE

La préparation d'un film de guerre exige de ses réalisateurs un travail d'état-major considérable; le paradoxe veut que parfois les exigences du cinéaste dépassent celles des militaires eux-mêmes. Pour mettre au point les uniformes d'un long métrage sur la bataille de Waterloo, qui devait faire date dans les annales du cinéma contemporain, Dino de Laurentiis fit appel au professeur Ugo Pericoli. Le choix était heureux. Cet excellent spécialiste de l'histoire du costume, qui en enseigne le dessin à l'Université de Rome, n'hésita pas à consacrer tout le temps nécessaire à cette tâche délicate. Le dossier dont les pièces sont offertes ici pour la première fois au public français, est le fruit de quatre ans de travaux.

Derrière une simplicité apparente, on découvre avec plaisir un livre destiné à des connaisseurs, l'ouvrage est de ceux que l'on reprend volontiers, chaque fois que l'on éprouve le besoin de rétablir avec le passé ces liens essentiels que notre style de vie menace quotidiennement de rompre. On est frappé en contemplant ces pages de trouver à quel point elles sont attachantes. Certes, nous n'allons pas tenter de dérober à l'auteur les secrets d'une corporation, dont font partie ceux toujours plus nombreux qui éprouvent pour les uniformes anciens une véritable passion. Mais nous ne nous refuserons pas le plaisir d'exprimer à leur intention quelques réflexions qui peuvent venir à l'esprit d'un historien militaire.

Nous dirons tout d'abord que le livre est bien fait, ce qui dans ce domaine est loin d'aller de soi. Les choses sont dessinées comme elles ont pu l'être au temps où les souverains devaient s'ingénier sans cesse à trouver de nouvelles ressources pour stimuler l'ambition du militaire. Ce qui nous apparaît aujourd'hui comme un luxe, correspondait à des nécessités très concrètes. La psychologie du combattant et les impératifs du commandement, pour ne citer que

ces deux éléments, jouaient un rôle dont l'application dans le passé nous échappe bien souvent. (Or la connaissance de l'habit nous permet mieux que nous ne pourrions le croire au premier abord, de pénétrer dans des régions peu explorées de la nature humaine. On savait très bien, à une époque qui ignorait la notion et le terme de sociologie, que pour accroître la cohésion des corps de troupes, les marques qui les distinguent les uns des autres sont pratiquement irremplaçables.)

Document de premier ordre, au même titre que l'arme, l'uniforme peut révéler de nombreux aspects trop peu connus de la vie quotidienne du soldat, dont les archives ne parlent pour ainsi dire jamais. On pénètre ainsi peu à peu dans les mœurs des armées de l'époque. Rarement peut-être, le militaire s'est autant attaché à son uniforme, qui était le seul bien, la seule chose qui appartint véritablement à ce nomade. Il lui consacrait chaque jour beaucoup de temps, pour le faire durer, car son remplacement était toujours problématique. Objet de fierté, la tenue militaire l'était autant pour l'homme de troupe que pour ses chefs. On voit qu'en ce temps, le soldat porte en fait un uniforme d'officier, alors que dans le nôtre, ce rapport s'est souvent trouvé inversé. Mais cet élément, malgré son intérêt, n'est pas le plus important; ce qui compte beaucoup plus à notre sens, réside dans le fait que, même dessinés après cent soixante ans, ces uniformes expriment avec autant de vigueur et sans la moindre équivoque possible, ce qu'a pu représenter la contenance au feu de ceux qui les ont portés.

Mais c'était peut-être la dernière fois que devaient se heurter, sur le sol européen, des armées vêtues de couleurs aussi éclatantes. Si l'on considère combien se trouve ainsi marquée, dans les signes extérieurs de la tenue, la différence fondamentale qui sépare le soldat du civil, la bataille de Waterloo se rattache encore à la tradition du XVIII^e siècle, où ce sont les armées qui vident les querelles des rois, en évitant d'y mêler les populations.

Si l'on se penche par contre sur la manière dont s'est dénouée la tragédie du 18 juin 1815, on voit apparaître tous les indices qui annoncent une ère nouvelle. À côté des tenues étincelantes, on en distingue d'autres qui le sont beaucoup moins. (Les tuniques vertes adoptées par certaines formations d'infanterie sont un prélude au camouflage. Les uniformes presque noirs des artilleurs de Brunswick sont fonctionnels et austères. Quant à la landwehr prussienne, comme on n'a pas toujours pu l'équiper complètement, elle porte parfois des habits civils.) La guerre royale est révolue. Le choc des cavaliers et des fantasins français s'est révélé inférieur au feu des artilleurs britanniques, malgré tout l'acharnement avec lequel il a été porté. Au moment où les armées sont devenues moins visibles dans une cité qui se transforme de jour en jour, il n'est pas inutile de savoir que les tenues dont elles équipent leurs soldats, que les formes aussi dont elles sont l'expression, peuvent nous révéler certains aspects de la société de demain.

L'étude des uniformes du passé est promise à un bel avenir, à la condition cependant qu'elle parvienne à éviter l'écueil d'une spécialisation excessive; la connaissance du costume ne saurait être dissociée de celle des hommes qui le portent. Nous tenons ici un domaine de choix où les progrès faits en matière de représentation iconographique, pourraient éclairer certaines études de mentalités qui ont été effectuées parallèlement. Les deux disciplines sont complémentaires. Cet aspect de l'histoire revêt une grande importance, car il touche au problème fondamental des rapports de l'individu et de la masse. La différenciation très poussée qui caractérise les uniformes anciens n'était-elle pas aussi destinée à permettre à l'homme de se distinguer – donc de se libérer dans une certaine mesure – de la masse?

Depuis un siècle et demi, on a pris l'habitude, dans les manuels d'histoire et dans les écoles, de représenter les batailles en dessinant des rectangles rouges et bleus, accompagnés de quelques flèches. Rarement l'emploi de représentations graphiques inadéquates a pu contribuer à ce point à détourner une science de son véritable objet. Pour comprendre ce que peut représenter un affrontement militaire et saisir dans toute son étendue l'ampleur de la tragédie qu'il représente toujours, on ne peut pas se contenter de le simplifier de la sorte. En fait, dans une bataille, et seulement là, se trouvent intégrés tout l'acquis en matière de sciences exactes et de sciences morales, toutes les connaissances humaines. La guerre – et par conséquent, l'histoire militaire – touche à tous les aspects de l'activité de l'homme; les motivations religieuses et idéologiques, les inventions techniques, les servitudes économiques, les facteurs psychologiques, pédagogiques et sociologiques, tout cela est soumis à une épreuve décisive, à un processus de fusion, dans un climat d'incertitude, de violence et de crise. Nous voilà bien loin des rectangles. Les uniformes sont plus près de la réalité, même s'ils ne disent pas tout; expression particulière d'une cérémonie tragique, ils parlent un langage qui doit être interprété, et qui permet à ceux qui peuvent le comprendre, de savoir pourquoi les hommes doivent parfois monter au feu.

2 mars 1975

COLONEL EMG DANIEL REICHEL
Centre de Prospective et d'Histoire militaires

AVANT-PROPOS

Les armes

L'issue d'une bataille livrée par des forces équivalentes, également bien entraînées, dépend des possibilités des armes des adversaires et de la façon dont ils s'en servent. La tactique, l'entraînement et jusqu'aux uniformes sont fonction en définitive de l'armement des deux armées en présence.

En 1815, en dépit de son inefficacité, le fusil demeurait l'arme principale sur le champ de bataille. Canonnier* de formation, l'empereur Napoléon avait accru considérablement l'importance de l'artillerie. Le principe qui consistait à « amollir » la résistance de l'ennemi grâce à une préparation d'artillerie, était né dans une large mesure de son désir de briser, ou tout au moins d'affaiblir, le dispositif ennemi avant que l'infanterie ne se trouvât à portée de tir. A Waterloo, la canonnade ne fut pas aussi destructrice que l'avait souhaité l'Empereur. A l'exception de quelques obusiers (peu efficaces d'ailleurs), les pièces tiraient des projectiles qui suivaient des trajectoires tendues et ne pouvaient donc atteindre des troupes abritées derrière un repli de terrain. Le tir des 80 pièces qui annonça la première attaque du corps d'armée de D'Erlon, ne malmena en fait qu'une brigade néerlandaise en position en avant de la crête. Au moment où les attaques de la cavalerie obligèrent Wellington à disposer son infanterie en carré, les pièces de l'Artillerie française se trouvèrent en mesure d'user l'armée anglaise en lui infligeant de lourdes pertes, mais à ce stade de la bataille de nombreux canons avaient été mis hors d'état et les munitions commençaient à manquer ; les artilleurs étaient à bout de forces. L'Artillerie échoua, certes, mais de peu (contrairement à ce que l'on admet généralement en Grande-Bretagne) et ce fut donc le fusil qui décida de l'issue du combat.

* Avant la Révolution, il aurait été inconcevable de confier à un canonnier le commandement d'une force inter-armes. Ce genre de commandement était réservé à des officiers appartenant à des corps plus distingués, comme la Cavalerie ou l'Infanterie. Aucun officier canonnier britannique ne commanda une force indépendante avant 1842, date à laquelle Sir George Pollock dégagea Jellalabad.

Il n'y avait guère de différence entre les fusils utilisés par les trois armées. Le fusil anglais était mieux fabriqué et sa balle était plus grosse; son calibre était de 18 mm, et elle pesait 31 g. Le fusil français était un 18 mm avec une balle de 22,5 g. Le fusil français était donc bien plus léger que l'anglais, qui pesait 5 kg avec sa baïonnette. Cependant, l'impact d'une salve anglaise était plus puissant et, autre avantage, les tirailleurs anglais pouvaient utiliser des balles prises aux Français, alors que l'inverse était impossible. Le fusil prussien était à peu près de la taille et du poids du fusil anglais, mais il était aussi grossièrement manufacturé que le fusil français.

Le principal défaut consistait en un mauvais alésage, et un diamètre trop important diminuait évidemment la précision du tir, d'ailleurs médiocre. A plus de 80 m, un tireur, même très expert, ne pouvait plus faire mouche. « Bien malchanceux est le soldat qui est blessé par un tireur situé à plus de 150 m, un tireur qui le vise, évidemment! » note un expert de l'époque. Cette limitation des armes à feu était alors si universellement admise qu'à Waterloo seul le fusil équipant l'infanterie légère anglaise possédait une hausse; les autres fusils ne comportaient qu'un guidon à leur extrémité et l'on se contentait de pointer l'arme dans la direction voulue.

Certes huit ans plus tôt, le Révérend Alexander Forsyth (pasteur de Belhelvie, dans le comté d'Aberdeen) avait réussi à mettre au point la capsule de fulminate, à l'instigation de la Direction de l'Artillerie, mais tous les fusils en service étaient à pierre. Celle-ci, montée sur un percuteur retenu par un ressort, venait frapper une plaque métallique, provoquant (habituellement) une étincelle, qui mettait le feu à une pincée de poudre contenue dans le bassinet. Cette opération provoquait l'allumage de la charge principale, dans le canon. La pierre devait sans cesse être réglée et il fallait la changer tous les 30, ou au mieux, tous les 50 coups. Ce changement ne pouvait avoir lieu que par beau temps. Même dans ces conditions, on comptait 2 ratés sur 13 et parfois la charge faisait long feu et le coup partait alors que la cible n'était plus en joue. Par temps de pluie, ce mode de mise à feu devenait inutilisable et il suffisait d'ailleurs d'un peu de rosée pour rendre alléatoire l'emploi de ce fusil.

Ce genre d'arme, se chargeant par la gueule (mise en place de la poudre, de la balle et des bourres), était également dangereux et fatigant à décharger*. Le meilleur moyen d'éliminer du canon la poudre mouillée consistait à regarnir le bassinet de poudre sèche et à continuer à tirer jusqu'à ce que la charge principale ait séché. Le matin de Waterloo, les hommes du Royal Highlanders « regardèrent pendant quelques instants leurs armes inutilisables. Puis ils examinèrent leur contenu; la poudre du bassinet était détremée. » Le régiment entre-

* Pour cette raison les sentinelles n'utilisaient pas de bourre. Celle-ci aurait accru la portée et la précision du tir, mais son absence permettait à la sentinelle qui venait d'être relevée de décharger plus facilement son arme. Certes, la bourre empêchait la balle de glisser hors du canon, quand celui-ci était incliné vers le sol.

prit le long processus qui consiste à tirer pour faire sécher la poudre. Mais dans les autres troupes, rares sont ceux qui se donnèrent tant de peine. A ce propos, un officier des hussards note: «Les vétérans de la campagne d'Espagne devinaient ce qui les attendait et connaissaient l'importance d'avoir un fusil en état de tirer; aussi se mirent-ils à actionner leurs armes et à tirer comme de vieux sportifs pour les préparer. Tout le long de la ligne, on en fit autant. Le duc arriva à cheval et demanda à Picton pourquoi il avait autorisé les hommes à tirer; il répondit qu'il avait fait tout son possible, mais en vain, pour les en empêcher. En réalité, le vieux Picton savait qu'il était essentiel que les «flingots» fussent en bon état. Mais le duc avait peur que cette fusillade ne déclençât l'action avant qu'il ne fût prêt.»

Le manuel de tir prescrivait 20 mouvements pour préparer et charger l'arme; la cadence ne pouvait donc être très élevée. Frédéric le Grand avait entraîné l'Infanterie prussienne à tirer 5 ou 6 salves à la minute, mais ce rythme était atteint au détriment de la précision. Les officiers des armées de Waterloo considéraient comme acceptable une cadence de tir de 2 ou 3 coups à la minute. Etant donné la longueur du canon, le chargement avait lieu debout ou à genoux.

Pour accroître la portée du tir, il fallait rayer le canon. Vers le début du siècle, les Français s'étaient livrés à des essais avec des fusils à canon rayé, mais, les résultats s'étant révélés décevants, Napoléon avait ordonné en 1807 la mise au rebut de tous les fusils de ce type. Les Anglais avaient une conception différente; le fusil de chasse à canon rayé utilisé par les colons américains lors de la Guerre d'Indépendance leur avait donné à réfléchir. Certes, il aurait été impossible de doter toute l'infanterie d'un fusil de ce genre, mais on admettait que son emploi était précieux dans certaines unités spécialement entraînées. En 1797* on avait mis sur pied un bataillon d'étrangers, équipés de fusils à canon rayé allemands ou américains. Avant de décider la création d'un régiment de fusiliers anglais dotés de cette arme, le Ministère de l'armement étudia le problème du fusil avec une minutie inhabituelle. Le 4 février 1800, à Woolwich, on examina les possibilités de 40 types de fusils rayés d'origine allemande, américaine ou anglaise. La meilleure arme fut celle que fabriquait Ezekiel Baker de Londres et l'on en dota le Corps expérimental des fusiliers qui, en 1803, devint le 95^e Régiment (*Riflemen*).

Le canon de ce fusil n'était long que de 75 cm, soit 22 cm de moins que le fusil ordinaire; il pouvait se charger couché. Pour réduire la difficulté de cette opération, les 7 rayures du canon ne comportaient qu'un demi-tour; charger et tirer n'en demeurait pas moins difficile et seul un excellent tireur réussissait à tirer deux coups à la minute. Initialement, cette arme comportait un

* Le 5^e bat. du 61^e *American Rifles* fut le premier régiment d'Infanterie à recevoir un fusil à canon rayé; initialement, il se composait de chasseurs de Hompesch et de *Jäger* de Löwenstein.

accessoire, un petit maillet en bois permettant d'enfoncer la balle jusqu'au fond du canon. On s'en passa bien vite, car «l'objet était encombrant et, à condition que la balle fût bien calibrée, tout soldat avait suffisamment de force pour l'obliger à pénétrer dans le canon et à la loger à poste.» Aucune bourre n'était utilisée. On employait un morceau de cuir, de calicot ou de chiffon préalablement graissé; on le plaçait à l'extrémité du canon, en le centrant autant que possible; la balle était déposée sur ce morceau de cuir ou d'étoffe, son embase vers le bas, puis elle était enfoncée jusqu'au fond du canon. (Les opercules en cuir ou en chiffon étaient contenus dans un magasin aménagé dans la crosse). Le dispositif de mise à feu (à pierre) était identique à celui du fusil normal* et donc difficilement utilisable par mauvais temps. Initialement, on projeta de fabriquer des fusils à canon rayé du même calibre que les fusils normaux, ceci pour simplifier le problème du ravitaillement en munitions. Ces armes se révélèrent trop lourdes et donc trop fatigantes pour les hommes. Baker avait toujours souhaité l'emploi d'un calibre plus réduit, parce que plus la balle était petite plus la trajectoire pouvait être tendue, ce qui d'ailleurs accroissait la portée. On adopta donc un calibre de 15 mm. Dès lors, la balle était identique à celle de la carabine utilisée par les cavaliers.

Le fusil rayé avait ses inconvénients; sa cadence de tir était lente et le canon avait tendance à s'encrasser; la balle ne pouvait plus être mise en place. Et puis, même en cette période d'inflation, un fusil ne valait guère que 2 livres et le fusil à canon rayé demeurait plus coûteux. En revanche, il était infiniment plus précis que les autres armes à feu. Un tireur d'élite pouvait faire mouche à 300 m avec un Baker. Lors des essais, il réussit à 200 m à placer 24 balles sur 24 dans une cible représentant un homme. Le commandant Hamlet Wade et Spurrey, un soldat du 95^e Régiment de Riflemen, avaient coutume de se placer à 200 m l'un de l'autre et de brandir chacun la cible sur laquelle l'autre tirait; à cette distance, avec un simple fusil, le tireur aurait manqué 9 fois sur 10 la cible et son porteur et la dixième fois aurait atteint indifféremment l'un ou l'autre.

Quatorze compagnies du 95^e participèrent à la bataille de Waterloo. Ces unités avaient reçu des fusils à canon rayé; en étaient également dotés plus de la moitié des unités de l'infanterie légère ainsi que la Légion allemande** et les bataillons de chasseurs (*Jäger*) des corps d'armée hanovriens, hollandais et prussiens.

Le fusil, qu'il fût rayé ou non, n'était utilisable que pendant 15 secondes toutes les minutes. Le fantassin devait donc jouir d'une certaine protection

* Le fusil à canon rayé Baker était mis à feu grâce à une fine pincée de poudre. Cette poudre était contenue dans une poire. Ce dispositif était plus fiable que celui du fusil ordinaire, qui comme amorce utilisait une partie de la charge principale.

** D'un rapport en date du 5 mai 1814, il ressort que dans un bataillon léger de la Légion allemande il y avait respectivement 392 fusils à canon rayé pour 253 fusils ordinaires.

contre son plus terrible adversaire: le cavalier. En moins de temps qu'il ne fallait à un fantassin pour recharger, un cavalier pouvait surgir hors de portée et fondre sur lui. Au XVII^e siècle, pour parer à cette menace, on avait essaimé dans les rangs des mousquetaires des hommes armés de piques, mais, ceux-ci ne pouvant remplir que cette tâche de défense statique, on avait vite équipé le porteur de fusil d'une baïonnette. Son arme à feu était aussi une arme blanche. Le fantassin utilisait principalement la baïonnette pour se défendre contre la cavalerie et les corps à corps que connaîtront les guerres futures étaient encore très rares. La baïonnette d'alors était donc très longue par rapport à celle d'aujourd'hui. Légèrement plus grande que la baïonnette française, la baïonnette anglaise mesurait 42,5 cm; les deux présentaient une section triangulaire. Le fusil à canon rayé étant plus court, sa baïonnette était légèrement plus longue. Le fusil normal, long de 98 cm, comportait une baïonnette de 42,5 cm, alors que celle du fusil à canon rayé, long de 75 cm, était de 62,5 cm. En définitive les soldats, armés de ces deux genres de fusils, pouvaient fusionner dans un même carré et présenter aux cavaliers, qui les assaillaient, un mur uniforme de pointes d'acier. Les fusiliers furent dotés de baïonnettes de section triangulaire, mais ils aspiraient à recevoir une arme blanche rappelant le traditionnel sabre court des troupes légères (sans doute parce que cette arme permettait de couper du bois au moment de bivouaquer). On leur donna un sabre-baïonnette à garde en bronze, si lourd qu'il rendait le tir impossible. Les hommes des régiments des *Rifles* ne mettaient la baïonnette au canon qu'à l'instant de se former en carré, alors que les autres fantassins se battaient sans cesse avec elle. Comme les sapeurs dans toutes les armées, les grenadiers, les chasseurs et les voltigeurs de l'Armée française étaient dotés, outre la baïonnette, d'un sabre-briquet.

En principe, les officiers portaient le sabre, mais le plus souvent, au combat, ils lui préféraient le fusil, normal ou à canon rayé. Le sabre réglementaire, tant anglais que français, constituait une arme médiocre; l'anglais avait une lame longue de 80 cm et large de 2,9 cm. Le sabre français, bien médiocre en vérité, avait 10 cm de moins et la largeur de sa lame n'était que de 1,8 cm. Bien qu'astreints en principe à porter le sabre réglementaire, les officiers des *Highlanders* lui préféraient le grand sabre.

Certains officiers se servaient de pistolets. Le règlement anglais prévoyait que cette arme devait pouvoir utiliser des balles de fusil. Wellington fit mettre aux arrêts un officier qui avait employé au combat des pistolets de duel. Leurs canons, portaient – il est vrai – des marques correspondant au nombre d'adversaires tués. Le duc estimait que se battre en duel était un crime et il souhaitait sans doute limiter cette propension chez ses officiers. Seuls les officiers du 95^e *Rifles* avaient en principe droit au pistolet; sans doute le grand sabre courbe qu'ils portaient était-il assez peu maniable. Le pistolet était logé dans une poche du baudrier; cette poche se trouvait dans le dos, ce qui n'était guère pratique,

et comme elle contenait d'autres objets, du thé par exemple, l'arme en question devait être de petite taille. Il n'existait pas à l'époque d'étui à pistolet.

Dans l'infanterie lourde britannique, prussienne et hanovrienne, les sergents portaient une hallebarde de 2,10 m; cette pique était pratique lors de la formation en carré pour repousser les attaques de la cavalerie, mais dans la mêlée elle devenait encombrante et dangereuse. Ainsi, un sergent de la Garde, qui poursuivait un Français, planta sa hallebarde en terre; il s'embrocha sur la lame latérale*. Le sergent avait aussi droit à un sabre.

* * *

Les lanciers exceptés, le sabre était l'arme principale des cavaliers.

Le sabre de la cavalerie lourde avait une lame presque droite; celui de la cavalerie légère était à lame plus ou moins incurvée. Détestable, le sabre de la cavalerie lourde anglaise, long de 88 cm et large de 3 cm, était mal équilibré, avec une garde trop légère par rapport à la pointe. Il ne permettait que des coups latéraux. Le cavalier pouvait attaquer un fantassin, mais il lui était impossible de se défendre dans un duel au sabre, surtout contre un cavalier français, nanti d'une arme de toute première qualité; parfaitement équilibré, ce sabre français demeurera en service jusqu'en 1914 et les Prussiens le copièrent; ils l'utilisèrent en 1870.

Le grand sabre français était plus incurvé que celui des Anglais, mais inversement, dans la cavalerie légère anglaise, l'arme était plus incurvée que son équivalent français. Cet excellent sabre anglais avait une lame de 82 à 83,5 cm (en ligne droite de la garde à la pointe), sans que jamais cette longueur fût dépassée. On se servait, en principe, davantage du tranchant que de la pointe; la lame n'était aiguisée que sur les 15 cm de la partie la plus proche de la pointe, car, précisait le règlement, «seuls ces 6 pouces doivent toucher l'adversaire. Si le sabre est droit, cette distance doit être encore plus courte, car l'arme est alors plus difficile à retirer. On ne peut porter un coup de sabre avec efficacité et en toute sécurité que si l'on est à même de libérer sa lame. Autrement il tourne dans la main; il y a contusion plutôt qu'entaille et, en conséquence, les coups les plus dangereux sont ceux qui font entrer en action la partie située près de la pointe. De préférence, il y a lieu de viser l'oreille gauche de l'adversaire.» Ce manuel précise que pour «donner un coup de tranchant il n'est nullement besoin de déployer beaucoup de force à condition de faire preuve d'adresse».

A Waterloo, l'Armée française comptait plusieurs régiments de lanciers. Les Prussiens possédaient 6 régiments réguliers de uhlans, armés de lances, comme

* Le sergent guérit, mais il fut réformé à la suite de ses blessures. Par la suite, il devint patron d'un débit de boissons à Londres.

leurs 15 régiments de cavalerie régionale (*Landwehr*). Wellington n'avait sous ses ordres qu'un escadron de uhlans du Brunswick. Nous discuterons plus loin des raisons qui amenèrent les Français à utiliser la lance. La Cavalerie anglaise s'était heurtée aux lanciers en Espagne, sans être particulièrement impressionnée par ce genre d'arme. Voici ce qu'écrivait en 1811 un officier du 16^e Régiment de Dragons légers après son premier engagement au sabre contre des lanciers. « Ces lanciers paraissaient formidables jusqu'au moment où nos hommes brisèrent leur formation et se lancèrent dans le corps à corps ; dès lors leurs lances devinrent encombrantes ». Détourner la pointe de la lance n'était pas trop difficile ; après quoi, le cavalier tenait le lancier à sa merci. Tel était le principe retenu par les Anglais. Sans doute, ceux de la brigade de Colborne, qui avaient survécu à l'engagement d'Albuera, n'avaient-ils pas un point de vue aussi serein sur les capacités des lanciers. Peu après Waterloo, quatre régiments de dragons légers anglais, dont le 16^e, furent convertis en lanciers.

Tous les cavaliers étaient pourvus de pistolets, logés dans les fontes. Les amorces, voire la charge principale, glissaient souvent au fond et, en pleine bataille, le pistolet n'était guère fiable ; il était néanmoins précieux lorsqu'en l'absence du maréchal ferrant il fallait achever un cheval blessé. Cuirassiers et lanciers exceptés, les cavaliers disposaient de fusils. Les grenadiers à cheval étaient équipés de l'encombrant fusil d'infanterie.

La Cavalerie lourde anglaise était dotée de carabines, dont le canon mesurait 65 cm. Celui de la carabine de la Cavalerie légère était plus court de 25 cm. Cette carabine était particulièrement appropriée aux opérations montées. Connue sous le nom de carabine Paget, parce qu'adoptée sur l'instigation de Lord Uxbridge, elle était l'œuvre d'Henry Nock. Fait à noter, la baguette était rattachée au canon et il était impossible de la laisser tomber lorsqu'on rechargeait l'arme. Cette innovation fut précieuse, car la carabine devenait inutilisable sans sa baguette. Quelques cavaliers du 7^e et du 10^e Hussards furent dotés de carabines à canon rayé.

Quoique d'un emploi courant à cheval, cette arme était alors d'une efficacité douteuse ; mais elle devenait précieuse lorsque le cavalier se muait en sentinelle*.

* * *

Il est aisé de surévaluer les pertes provoquées par l'artillerie au cours des Guerres napoléoniennes. De même, il est facile de sous-évaluer son effet psychologique. A Waterloo, tous les canons (à l'exception des quelques obusiers présents) furent mis en batterie en vue de leurs objectifs. Chaque pièce était un monstre crachant du feu et de la fumée. Les gens nés vers la fin du XVIII^e

* Les statistiques concernant les blessures par carabine sont rares. Le seul document sur lequel j'ai pu mettre la main est le rapport rédigé par Sir Stapleton Cotton, qui fut blessé par erreur par un dragon portugais dans la nuit qui suivit la Bataille de Salamanque.

siècle étaient incapables de supporter un nombre de décibels supérieur à la moitié de ce que nous considérons comme normal en notre siècle d'avions à réaction et de motocyclettes. Les jeunes soldats formant le gros des armées alliées durent considérer ce vacarme comme épouvantable. Les «belles filles» de Napoléon impressionnèrent sans doute même les vétérans de la campagne d'Espagne. Jamais ils n'avaient vu en batterie en rase campagne une pièce de 12, avec son projectile de 12 livres*.

Ces projectiles n'étaient guère dangereux, selon nos normes actuelles. Les pièces tiraient surtout des boulets ronds (8 cm de diamètre pour les canons de 4 livres, 12,5 cm pour ceux de 12 livres de l'Artillerie française). Ces projectiles n'étaient dangereux que pour ceux qui se trouvaient dans l'axe de tir, car ils n'explosaient pas. La portée – distance de la bouche à feu au point où le boulet touchait le sol avant de ricocher – variait selon le calibre: 1600 m pour le douze-livres, 1500 m pour le neuf-livres anglais, et 1200 m seulement pour les pièces de 3 livres. En règle générale, la distance de tir la plus dangereuse correspondait à la moitié de la portée maximum. Mais, sur un terrain sec, les boulets ricochaient sur plus de 1500 m et ces rebondissements n'avaient rien d'innocent. «Le boulet ricoche comme une balle de cricket», note un médecin, «la façon dont il laboure le sol permet seule d'évaluer sa force. «Arrêtez-le, les gars!» s'était écrié un pauvre jeune Irlandais, qui tenta de bloquer le boulet avec le pied; celui-ci fut mis en pièces, ce qui rendit l'amputation inévitable.»

Les Anglais ayant adopté une disposition sur deux rangs, de tels boulets ne pouvaient guère causer de dégâts d'autant que, sur l'ordre de Wellington, les hommes se couchaient dans toute la mesure du possible. Parce qu'à cheval, les officiers constituaient des cibles plus faciles à atteindre, mais la trajectoire des boulets étant visible par beau temps, les cris de leurs hommes les alertaient. Lorsque les soldats adoptaient une formation en colonne ou en carré, le problème devenait différent; le boulet traversait alors la formation, brisant tout sur son passage. «Vers le soir», écrivait à propos de Waterloo un officier du 40^e, «le régiment étant en colonne, un boulet décapita le capitaine Fisher à mes côtés et mit 25 hommes hors de combat. Durant de longues années de service, je n'ai jamais vu projectile plus destructeur.»

Tirer des boulets ronds exigeait un grand art; à Dresde, dit-on, Napoléon pointa en personne une pièce, qui, en tirant, tua Moreau, son camarade et son rival. Histoire sans doute plus vraisemblable, quatre ou cinq fois de suite les artilleurs français abattirent le mât portant les couleurs espagnoles du fort de Matagorda, que défendait une garnison anglaise, lors du siège de Cadix, en 1810.

L'artillerie de campagne utilisait aussi des boîtes à mitraille. Il s'agissait d'un

cylindre «d'un diamètre légèrement inférieur à celui de l'âme du canon. Ce cylindre est plein de petits boulets ronds en fer, ce qui donne au projectile son poids.» A cette fin, on utilisait des balles de fusil ou de carabine, une boîte à mitraille de 9 livres contenant environ 180 balles. En s'épandant, cette grêle de balles causait de terribles ravages dans les rangs des unités en formation serrée, mais «la dispersion était si grande qu'à 300 m ce coup de canon était sans effet». Lors des attaques de la cavalerie française, les canonniers anglais chargeaient leurs pièces d'un boulet rond, coiffé d'une boîte à mitraille; la grêle de balles semait le désordre dans les premiers rangs et le boulet provoquait des dégâts jusqu'au dernier rang.

A Waterloo, dans un camp comme dans l'autre, les obusiers formaient environ le sixième des pièces d'artillerie. Le diamètre du modèle anglais était de 14 cm, celui de l'obusier français de 16,5 cm. Ces bouches à feu étaient peu fiables, mais leur tir courbe permettait d'atteindre un adversaire à l'abri derrière une crête. Les obusiers pouvaient tirer à mitraille, mais utilisaient surtout des boulets. Ce boulet était constitué par une sphère métallique, contenant de la poudre, mise à feu par une mèche coupée à la longueur voulue et que le servant allumait. La portée variait entre 675 et 1200 m, mais les fusées fonctionnaient souvent très mal, surtout du côté français. Parfois ce projectile explosait dans les airs, voire à la sortie du canon. La mèche brûlait si lentement qu'il était possible à un ennemi courageux de l'arracher après que le projectile ait touché le sol. A Waterloo, le sol était si boueux que ces boîtes à mitraille s'enfonçaient dans le sol et ne soulevaient en explosant qu'une gerbe de terre.

Napoléon était un canonnier mais, détail curieux, les innovations en matière d'artillerie furent le fait des Anglais. Ainsi, le major Henry Shrapnell inventa la boîte sphérique qui portera son nom et qui associait les avantages du boulet et de la boîte à mitraille. Compte tenu de la durée voulue de la combustion, le canonier choisissait parmi un lot de fusées; le shrapnell explosait au-dessus des rangs ennemis. Pour l'époque, ce projectile était très fiable.

L'Artillerie britannique l'adopta en 1803 et, pendant 25 ans, les autres pays cherchèrent en vain à le copier. En 1808, lors de la campagne de Vimeiro, Wellington l'utilisa et il écrivit ensuite à son inventeur pour lui dire que «la boîte à mitraille sphérique avait contribué à la victoire». Plus tard, il douta des qualités de ce projectile; il avait eu l'occasion de voir le général Simon, tombé entre ses mains lors de la bataille de Busaco (1810). «Il avait reçu plusieurs éclats au visage et dans la tête, mais on avait réussi à les lui retirer, comme on eût fait de simples grains de plomb à canard dans le cas d'un chasseur blessé par un ami. Il n'était pas grièvement blessé». Wellington en conclut que «les blessures infligées par le shrapnel ne handicapent pas les personnes qui reçoivent ces éclats et ne les empêchent pas de continuer à se battre.» Il continua à expérimenter cette arme et vit qu'elle était particulièrement efficace lorsqu'elle était chargée de balles de fusil.

Quel que fût le projectile utilisé, l'artillerie n'était guère mobile; le canon de 12 livres français et son affût pesaient 1 1/2 t sans son caisson de munitions, également très lourd. Lorsque le sol était sec, il fallait un attelage de 12 chevaux pour le déplacer. Le canon anglais de 9 livres était aussi lourd (14 075 kg). En principe son attelage était de 6 chevaux, mais il en fallait souvent 8. Le canon de 6 livres de l'artillerie anglaise à pied, qui pesait 740 kg, avait un attelage de 4 chevaux, mais le canon français de même calibre, qui pesait 51 kg de moins, était tiré par 8 chevaux*. Une fois la pièce amenée à proximité de son emplacement de tir, toutes les manœuvres devaient être effectuées par les servants à grand renfort de bragues et d'anspects. Pour le canon de 12 livres, ils étaient au nombre de 15, dont 8 canonniers et 7 simples soldats d'infanterie**, qui avaient pour mission de tirer sur les bragues et d'assurer l'approvisionnement en munitions. La pièce de 4 livres était servie par 8 hommes, dont 5 canonniers.

Pour la mise en batterie, on commençait par faire pivoter la crosse d'affût de façon à amener l'axe de visée en direction de l'objectif. La hausse était ensuite réglée grâce à un dispositif d'élévation à vis, disposé à l'arrière de l'âme du canon. Pour charger la pièce, il fallait d'abord boucher la lumière du canon. On écouvillonnait ensuite l'âme du canon pour la débarrasser de tous les débris de poudre encore brûlants, et éviter d'enflammer prématurément la poudre d'une nouvelle charge. Ensuite des doses de poudre préalablement mesurées étaient mises en place: la charge était de 1,5 livre pour le canon anglais de 6 livres et de 4,25 livres pour le canon de 12 livres. Un bourrage fait d'herbe ou de feutre était ensuite mis en place avant insertion du projectile. On ouvrait alors la lumière, que l'on nettoyait à l'aide d'un crochet. Un petit tube de poudre ou une mèche de coton imprégné était glissé dans la lumière; en touchant à l'aide d'une corde à feu l'amorce contenue dans la lumière, on provoquait la mise à feu.

Le canonnier n'en avait pas fini pour autant. Les pièces n'étaient munies d'aucun dispositif absorbant le recul et, après chaque coup, il fallait ramener le canon en batterie. «Après la bataille de Waterloo», note un officier d'une batterie d'artillerie à cheval, «le terrain était si labouré et les hommes si épuisés qu'il était impossible de ramener les pièces en batterie après chaque salve. L'action terminée, les pièces ne formaient plus, par suite du recul, qu'un tas confus. «On estimait – et la chose n'a rien de surprenant – qu'un canon de 12 livres ne pouvait guère tirer plus d'un coup par minute. Les pièces plus légères arrivaient à tirer toutes les 30 secondes.

* Les affûts des pièces françaises étaient standardisés; en 1776, Jean-Baptiste Gribeauval avait dessiné une série d'excellents affûts ne comportant pas d'avant-train; celui-ci était remplacé par deux roues amovibles. Ce dispositif présentait de nombreux avantages, mais apparemment les pièces anglaises avec leur avant-train étaient moins pondéreuses.

** Dans l'artillerie britannique, tous les servants étaient des canonniers.

Autre contribution aux progrès de l'artillerie, le fusée explosive de Sir William Congreve. Wellington détestait les fusées, si capricieuses; il les avait essayées en Espagne. «Je ne tiens pas à incendier les villes, et je ne leur connais pas d'autre emploi», disait-il. Jugement sain, si l'on en croit un civil qui, en 1814, suivit les essais de cette arme. «Elle aurait atteint Bayonne», remarqua-t-il, «mais impossible de dire dans quel quartier».

Pour la campagne de Waterloo, une batterie à cheval reçut des fusées; le duc les fit stocker. Il ne se laissa convaincre que difficilement et, en fin de compte, Whinyates utilisa au combat des pièces de 9 livres et des fusées. On en tira lors de la retraite du 17 juin. Des fusées de 12 livres furent mises à feu à partir d'un châssis triangulaire dressé à 45°; la première fit mouche sur un canon français, mais aucune des fusées tirées ensuite ne suivit la même trajectoire. «Certaines montaient à la verticale, d'autres tombaient sur nous.»

A Waterloo, on se servit de fusées de 6 et de 12 livres. Une fois repoussées les troupes de D'Erlon, les artilleurs avancèrent, emportant dans des étuis spéciaux des fusées de 6 livres. Elles étaient tirées à partir d'un bac, que le troisième canonnier de chaque pièce d'une batterie montée arrimait aux fontes de sa selle. Faute d'un pointage préalable, la fusée ricochait sur le sol en direction de l'adversaire et passait à travers les champs de blé ou d'avoine. Après deux salves de fusées, les canonniers regagnaient leurs pièces. Affirmation qu'aucune preuve sérieuse n'est venue confirmer, un lieutenant prétendit qu'il avait semé le désordre dans une brigade de cavalerie française.

«Personne ne donna l'ordre de faire avancer les fusées de 12 livres et leurs cadres de lancement, mais le sous-officier qui dirigeait cette section les utilisa de son propre chef. Sur quoi tira-t-il? Il est difficile de le dire. Ces projectiles parcoururent 1 mille et demi (2500 m) et le commandant Whinyates commanda d'arrêter ce tir, car entre l'ennemi et lui il y avait quelques éléments de cavalerie alliée.»

La tactique

Le combattant vise à imposer sa volonté à l'adversaire ou à empêcher que ce dernier ne lui impose la sienne. Au cours des siècles, les moyens utilisés ont varié considérablement. Au Moyen Age, en Italie, la guerre était endémique, mais c'était l'affaire des mercenaires. On n'y mettait aucune passion : les combattants ne haïssaient pas leurs adversaires, de simples collègues rémunérés par un autre maître. En conséquence, les batailles étaient rares et les pertes demeuraient décentes, d'autant que la puissance des armes à feu était très faible. Loin d'être un bain de sang, la guerre relevait plutôt d'une partie d'échecs, pratiquée selon des règles communément admises. Une armée de mercenaires stratégiquement vaincue ne cherchait pas à livrer bataille pour rétablir la situation, elle reculait, livrant à son adversaire une bonne ville à piller. Ce faisant, elle amorçait une contre-manoeuvre et s'emparait d'une cité appartenant au camp opposé. Une grande adresse tactique était essentielle. Un chef de mercenaires peu talentueux perdait vite tout emploi ; il ne recevait plus de subsides et ses hommes se révoltaient contre lui, à moins qu'il ne parvînt à les conduire en un territoire ennemi propice au pillage. Cette guerre était idéale aux yeux du soldat ; elle rapportait et, mis à part les risques de maladie ou d'accident inhérents à toute campagne, le danger était réduit.

Au XVIII^e siècle, l'usage des armes à feu se répandit, les armées nationales apparurent mais la tactique continua à jouer un grand rôle et les batailles rangées demeurèrent très rares. Lors de ses campagnes en Europe et principalement aux Pays-Bas, entre 1702 et 1711, le duc de Marlborough ne livra que cinq grandes batailles. Il exprima souvent l'intention de marcher sur Paris, mais, en dépit de trois victoires dans les parages de la frontière, il ne s'engagea pratiquement pas en France. Les armes et l'organisation étant inadéquates, ces armées numériquement égales et commandées avec prudence ne pouvaient remporter de victoire définitive. Chacun s'efforçait de s'emparer de places fortes qui, lors des tractations de paix, serviraient de monnaie d'échange. La destruc-

tion de l'adversaire était considérée comme impossible et d'ailleurs peu désirable; aussi les généraux s'intéressaient-ils à des atouts qui serviraient le jour de la discussion de la paix. Ces armées étaient numériquement assez faibles et l'on faisait encore appel aux mercenaires pour rassembler des forces suffisantes. L'armée française comprenait des contingents suisses et irlandais. Les Espagnols employaient des mercenaires suisses, irlandais et flamands. Les Anglais utilisaient principalement des Allemands, dont des soldats originaires de la Hesse. Traditionnellement, les Croates formaient le noyau des corps de bataille de l'armée autrichienne.

La Révolution française bouleversa une fois pour toutes et d'une façon radicale le rapport des effectifs. La conscription, la levée en masse, introduisit la notion de service militaire national. Sans mettre à mal les finances de l'Etat, on s'assurait des soldats. Désormais, il n'était plus besoin d'offrir de fortes payes; ces soldes ne suivaient plus obligatoirement les salaires et les gains des civils. Le métier de mercenaire perdit de son attrait.

Les effectifs des armées crûrent; en 1704, à Blenheim, la principale armée franco-bavaroise aligna 60 000 hommes contre les 56 000 hommes de l'armée anglo-autrichienne (qui comptait des contingents allemands). Cent cinq ans plus tard et à quelque 300 km au sud, Napoléon rassembla sur le Danube 175 000 hommes; à Wagram il attaqua les 130 000 hommes de l'Armée autrichienne. A Blenheim, les Français alignaient 90 canons et à Wagram 544 canons.

Les batailles changèrent de caractère. On ne pouvait plus se contenter de guerre de position, de marches et de contre-marches, de sièges, de confrontations peu meurtrières. Il était impossible de ravitailler une armée qui restait sur ses positions. Le passage des troupes ravageait le pays. Désormais, arracher rapidement la décision s'imposait.

Le premier, Napoléon comprit cette réalité. Alors que les Autrichiens s'en tenaient à une stratégie qui avait fait ses preuves du temps de leurs guerres contre Louis XIV, que les Anglais cherchaient à s'emparer des Antilles en vue de négociations de paix de plus en plus hypothétiques, Napoléon s'efforçait de porter des coups décisifs; il voulait anéantir l'ennemi plutôt que le battre*.

Cependant, il ne disposait pas des moyens nécessaires pour écraser un général talentueux, commandant une bonne armée. Pour affronter des généraux comme Beaulieu, Wurmser et Mack, il avait suffi à Napoléon de se montrer brillant stratège. Austerlitz, sa victoire la plus éclatante, fut remportée au détriment d'une armée austro-russe, dont le commandement était miné par les dissensions. L'Empereur remporta sa dernière victoire décisive à Iéna, lors d'une campagne

* Napoléon avait conservé certaines idées tactiques propres au XVIII^e siècle et s'efforçait ainsi de s'emparer des places fortes importantes. Sa décision de prendre Madrid en 1808-1809, et Moscou en 1812, contribua à sa chute. Au cours de la Campagne de Waterloo, il semble qu'à certains moments il ait été tenté davantage de prendre Bruxelles que de battre Wellington et Blücher.

l'opposant à une armée prussienne, commandée par de vieux généraux formés aux tactiques de la guerre de Sept Ans. Cependant, les armées de ceux qui se coalisaient contre l'Empereur se renforçaient; l'idée de porter un coup décisif gagnait sans cesse du terrain. Bennigsen après Friedland, l'archiduc Charles après Wagram, Koutouzov après Borodino purent battre en retraite en bon ordre. Après la grave défaite essuyée à Leipzig, Napoléon put récupérer un nombre suffisant d'unités pour poursuivre le combat et seule la guerre d'usure consumma sa perte. Le temps de la victoire décisive remportée sur le champ de bataille était presque révolu; il ne restait à tourner que la page de Waterloo. La victoire décisive fut cette fois remportée par Wellington, après que l'armée napoléonienne se fut épuisée en une longue série d'attaques. Pour que l'histoire enregistre une nouvelle bataille décisive, il faudra attendre 1866 et la victoire prussienne de Sadowa. Un nouveau facteur entrainait en jeu, le vainqueur était bien mieux armé que son adversaire. Le progrès technique avait permis la production du fusil se chargeant par la culasse. Les armées de Napoléon se heurtèrent toujours à des adversaires dotés d'un armement similaire. Ce facteur ne fut pas le seul à militer contre la tactique du coup de massue; le mouvement des armées était lent, les communications difficiles à maintenir. La progression de l'infanterie limitait la rapidité du déplacement. 20 km par jour constituaient un bon rythme. A marches forcées, l'infanterie pouvait couvrir des distances supérieures pendant un court laps de temps, mais en épuisant les soldats. Ainsi, pour rallier le champ de bataille d'Austerlitz, les 25 000 hommes de Davout parcoururent 112 km en 48 heures. La brigade de Craufurd effectua un trajet de 67 km en 26 heures pour atteindre Talavera. A juste titre, ces marches devinrent légendaires. Même au combat, les unités ne pouvaient se déplacer à plus de 8 km à l'heure. Les historiens qui parlent d'action éclair forcent quelque peu la note. Entre l'instant de la décision et celui de l'action, le délai était toujours considérable. En 1812, 40 000 hommes furent écrasés en 40 minutes; en fait, Wellington était en train de ronger une cuisse de poulet lorsqu'il vit, du haut de la crête dominant Los Arapiles, que Marmont déployait imprudemment ses troupes. Il couvrit 3 km au galop, pour donner ses ordres, d'une part à l'infanterie de Pakenham, d'autre part à la cavalerie de D'Urban. L'infanterie dut alors couvrir 3,5 km. Ce faisant, il lui fallut exécuter une manœuvre compliquée, qui consiste à passer sans s'arrêter de la colonne à la ligne de front. Il ne peut s'être écoulé moins d'une heure entre le moment où Wellington rentra sa longue-vue et fit la remarque: «Par Dieu, ça va marcher» et celui où Pakenham, après les avoir retenus jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus qu'à quelques mètres de l'ennemi, et sentant que le moment était arrivé, eût crié à Wallace: «Lâchez-les». Il fallut encore une autre heure avant que l'attaque principale sur le flanc français ne fût arrivée à portée de mousquet.»

22 A Salamanque, Wellington avait eu la chance de se rendre compte que sa chance était venue. Dans la vallée qui s'étendait entre son poste de commande-

ment et la crête le long de laquelle avançaient les Français, il n'y avait que quelques escarmouches. S'il se déroulait un combat sérieux au-delà de la vallée, il ne pouvait le voir. Mousquets et artillerie brûlaient de la poudre noire et l'atmosphère de la bataille était comparable à une bonne vieille soupe aux pois. A Waterloo, écrivit un officier d'état-major, « le brouillard et la fumée étaient si denses sur le champ de bataille que nous ne pouvions nous assurer de l'approche de l'ennemi qu'au bruit d'armes entrechoquées qui accompagnait généralement les attaques françaises ».

Privé de la vision des choses, un commandant en chef avait de la peine à connaître les mouvements de ses propres forces ou de celles de l'ennemi. Ses subordonnés, engagés de près avec l'adversaire, ne trouvaient qu'occasionnellement le temps d'expédier un billet griffonné à la hâte sur un pommeau de selle par la main d'un aide de camp. Peu d'hommes étaient plus exposés qu'un aide de camp*. Il affrontait constamment la mousqueterie, le canon et les cavaliers en maraude, courant sans cesse le risque de s'égarer dans la fumée et de se retrouver en pleines lignes ennemies. Lorsque le commandant en chef voulait se rendre compte de la situation en un point quelconque du front, ce qu'il avait de mieux à faire était de monter à cheval et d'y aller voir lui-même. Rien n'est plus significatif à ce propos que le contraste entre Napoléon et Wellington à Waterloo. Napoléon, qui n'était déjà plus au mieux de sa forme physique et qui souffrait de léthargie et d'hémorroïdes, passa la plus grande partie de la bataille assis sur une chaise à la Belle Alliance. Il n'avança qu'une fois, au moment de l'attaque de la Garde. Ce mouvement le conduisit dans un angle mort du terrain d'où il ne pouvait plus rien voir de la bataille. Wellington, lui, était partout où il en était besoin. « On le vit en tous les points où sa présence était le plus demandée. » Son instinct pour trouver l'endroit d'où venait le danger était aussi miraculeux que la façon dont il échappait au feu.

Le ravitaillement d'une armée était une lutte permanente. Le système français de ravitaillement en munitions et d'évacuation des blessés était excellent, mais en revanche les dispositions pour la nourriture des hommes et des chevaux étaient à peine ébauchées. Les 16, 17 et 18 juin, des heures précieuses furent perdues par les troupes à balayer la campagne pour essayer de se nourrir. Même dans la Garde, qui recevait toujours le meilleur de tout le ravitaillement disponible, les officiers ne parvinrent pas à maintenir leurs hommes dans le rang jusqu'à ce que le combat commençât. Le 17, des soldats et même quelques officiers quittèrent la colonne pour aller déterrer des légumes dans les champs et dans les jardins chaque fois qu'on s'arrêtait. Le ravitaillement de Wellington en munitions était tout juste satisfaisant, et du fait de la ladrerie parlementaire,

* A Waterloo et à Quatre-Bras, 4 aides de camp furent tués et 15 furent blessés. Mis à part le prince d'Orange et le duc de Brunswick (qui avaient rang de généraux de division dans l'Armée britannique), il y eut 3 généraux britanniques tués et 15 blessés.

les services d'ambulance étaient inexistants. Wellington prenait un soin particulier de l'alimentation de ses hommes. « Comment peuvent-ils se battre, ces pauvres diables, s'ils connaissent des difficultés qu'on peut leur éviter ? » Le Trésor était chargé du ravitaillement, mais ses services feignaient de croire que l'affaire était à régler sur place. Le ravitaillement des 30 000 Anglais à Waterloo était assuré par 162 hommes du Train royal des équipages (...) et par des civils belges*. Ces derniers prirent la fuite lorsqu'une brigade de leurs compatriotes, frappée de panique, se mit à les charger. Néanmoins, la plupart des soldats purent prendre leur petit déjeuner le 18 juin, alors que les Français durent se battre le ventre creux.

* * *

Napoléon avait fait l'impossible pour accroître le potentiel de son armée. Alexandre Berthier avait réorganisé l'état-major ; il lui insuffla une efficacité incomparable. Grâce à lui, au cours de la nuit qui précéda la bataille de Wagram, 150 000 hommes, leurs chevaux et leurs canons franchirent le Danube ; aucun état-major à l'époque n'aurait su organiser une telle opération. Cela n'empêcha pas Napoléon de critiquer son état-major. Berthier, dont le père avait été topographe, approvisionnait l'armée en cartes**. Canonnier de son état, Napoléon incita Gribeauval à produire le canon de campagne de 12 livres qui, par sa portée et sa puissance, donnera aux Français en 1809 un avantage marqué.

En dépit de ces perfectionnements, l'Armée française n'était pas en mesure d'emporter la décision. Sa faiblesse était imputable au fusil ; il ne tirait que 3 coups à la minute et sa portée pratique était de 80 m ; sa balle pouvait être mortelle jusqu'à 200 m. Aux 5/8 de sa portée, le « cône de feu » de ce fusil s'évasait considérablement ; la dispersion était compensée par un feu nourri. Pour que le tir de l'infanterie soit efficace, il fallait donc adopter des formations massives. Les manuels d'infanterie (anglais ou français) prescrivaient que l'infanterie se battît sur 3 rangs. Le tir du 3^e rang était imprécis (et dangereux pour les hommes du premier). Le déploiement sur une ligne donnait une meilleure puissance de feu et présentait un objectif moins important aux boulets. Malheureusement, une telle ligne était difficile à faire manœuvrer, même en terrain plat. Le bataillon (à effectif complet) déployé sur 3 rangs occupait 300 m. La brigade couvrait alors 1000 m, un front impossible à tenir, même dans le cas d'une marche d'approche. Repasser de la ligne de front à la colonne constituait une manœuvre complexe, généralement exécutée à l'arrêt. Des ordres

* Cette croyance dura jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Rendant compte des grandes manœuvres de 1898, le *Times* indique que, en ce qui concerne les transports de seconde ligne, le « nom de Lipton fut particulièrement remarqué ».

** Les ingénieurs de Wellington durent, quant à eux, produire en l'espace d'un mois une carte des environs de Bruxelles.

mal transmis (en particulier dans la confusion de la bataille) risquaient de désorganiser les unités. Selon le manuel de manœuvre, «la précision de la formation dépend d'une bonne appréciation des distances par les officiers et d'un bon chronométrage des ordres.» En déployant en ligne son unité, l'officier devait veiller à ne pas dépasser le terrain qui lui était alloué. Dans le cas où les officiers n'auraient pas été entendus, la «division» qui vient de se déployer (il s'agit d'une demi-compagnie) devait être rectifiée par un officier à cheval. Déjà difficiles à exécuter sur un terrain de parade, les manœuvres devenaient plus compliquées sous le feu.

Une formation en ligne, redoutable de front, était vulnérable sur ses flancs et sur son arrière*. Attaqués à revers par la cavalerie, les fantassins étaient alors sans défense. Il ne restait plus qu'à entreprendre une manœuvre délicate, se former en carré, présentant ainsi aux cavaliers ennemis une haie de baïonnettes. Par conversion, les compagnies de flanc formaient l'arrière du carré et les autres compagnies pivotaient et en constituaient les côtés. Ce mouvement ne pouvait s'exécuter qu'avec une grande régularité. Toute hâte aurait eu des conséquences fatales. En fait, il s'agissait moins de carré que de rectangle. Le bataillon britannique (à 10 compagnies) présentait un front de 3 compagnies et un côté de 2 compagnies. Au fil des heures de la bataille de Waterloo, les bataillons furent décimés; dès lors, 2 bataillons fusionnèrent pour former un seul carré, ce qui exigeait une grande coordination entre les chefs d'unité. Ces carrés constituaient d'excellents objectifs pour l'artillerie et leurs commandants s'efforçaient de se déployer dès que possible. Grande était la tentation de retarder l'adoption de la formation en carré ou de précipiter le déploiement; dans les deux cas le résultat pouvait être désastreux.

Deux lignes d'infanterie de puissance égale, ouvrant le feu l'une sur l'autre à une centaine de mètres, provoquaient des dégâts considérables mais sans jamais arracher la décision. Pour éviter ces duels sanglants et inutiles, Anglais et Français modifièrent leur tactique. Les Anglais combattirent en ligne sur 2 rangs au lieu de 3. Du fait de son allongement, la ligne devenait plus difficile à manœuvrer, mais elle était moins vulnérable. A effectifs complets, le bataillon occupait 500 m; la ligne était dès lors plus facile à attaquer pour la cavalerie et son étroitesse influait sur la psychologie du fantassin. Cependant, la puissance de feu se trouvait accrue du tiers et les compagnies de flanc pouvaient faire mouvement pour attaquer l'ennemi sur ses côtés. Cette formation propre aux Anglais permettait d'utiliser à fond l'opiniâtreté du soldat anglais placé sur la défensive. Précisons que l'adoption d'une telle formation exigeait un haut degré d'entraînement, facile à réaliser pour la Grande-Bretagne, la seule nation à l'époque à ne pas faire appel à la conscription. Elle possédait donc une armée relativement petite, mais très bien entraînée.

* L'exploit du 28^e, qui consista à Alexandria, à faire faire un demi-tour sur place aux derniers rangs pour faire front à la cavalerie, était presque unique.

En revanche, les Français excellaient dans l'attaque et Napoléon recherchait toujours la percée décisive; ses conceptions tactiques étaient à l'inverse de celles des Anglais. Après la Révolution, la levée en masse avait fourni les effectifs nécessaires, mais l'armée manquait d'officiers pour encadrer ses troupes. La tactique consistait à lancer les hommes en fortes colonnes à l'assaut de l'ennemi. La ferveur patriotique des soldats, leur allure terrifiante creusaient souvent des brèches par lesquelles la cavalerie se ruait. Par la suite, l'entraînement fut nettement amélioré; cependant, la percée en masse de l'époque de la Révolution continua à hanter l'esprit des généraux, qui voyaient dans cette manœuvre l'unique façon d'obtenir un résultat décisif. Cette technique fut utilisée avec succès contre les Autrichiens, les Italiens, les Prussiens, les Russes et les Espagnols. En réalité, elle était insensée; en jetant ainsi à la boucherie brigades, régiments, bataillons, on faisait fi de la puissance de feu de ces unités. Seuls les soldats des deux premiers rangs pouvaient tirer. Le reste (80% de la colonne) ne fournissait à l'attaque que la poussée de sa masse. Boulets, boîtes à mitraille, trouvaient dans ces masses humaines des objectifs de choix. Si une troupe s'accrochait au terrain et ne se laissait pas impressionner par des assaillants qui avançaient en poussant des cris, ses armes à feu pouvaient dès lors décimer l'attaquant. Même avec de médiocres fusils, on ne manquait pas de telles cibles. «Si ce que j'entends dire de leur tactique est vrai», remarqua Wellington en quittant le Portugal en 1808, «je pense qu'elle est mauvaise contre des unités déterminées. A mon sens, avant même que la bataille ne s'engage, ces troupes continentales seraient battues d'avance.»

Au fond, Napoléon était d'accord sur ce point avec Wellington. La formation en colonne n'avait jamais été prescrite par les manuels militaires, qui recommandaient la manœuvre en ligne sur 3 rangs. Napoléon acceptait volontiers une disposition qui tenait du compromis. L'ordre mixte prévoyait que la brigade disposait un bataillon en ligne, flanqué de part et d'autre par un bataillon en colonne. Ainsi, à Austerlitz, l'Empereur estimait que cette disposition permettrait d'engager la bataille, avec le feu de la ligne, tandis que les colonnes attaqueraient les flancs de l'ennemi. Cependant, pour obtenir une décision rapide, Napoléon prescrivait l'attaque en colonne. Ce fut le dispositif adopté à Waterloo, tant par l'infanterie que par la cavalerie, pour obtenir une percée avant l'arrivée des Prussiens. Napoléon a souvent prétendu – et d'autres l'ont fait en son nom – que la direction technique de la bataille avait été confiée à Ney, mais il faut souligner que le maréchal resta constamment en contact avec l'Empereur et que celui-ci ne prit aucune disposition pour adopter une tactique d'attaque moins désastreuse.

* * *

26 Avec perspicacité, Wellington, quant à lui, avait su comprendre avec quelle habileté Napoléon préparait ses batailles. «A la guerre», avait dit Napoléon

en 1808, «les trois parts sont des affaires morales; la balance des forces réelles n'est que pour une autre part». Ce propos n'était pas dénué d'amertume; il avait appris que le général Dupont, auquel il avait réservé un avancement rapide, venait à Bailen de se rendre aux Espagnols avec 17 635 hommes. L'Empire venait de subir là sa première défaite: une première brèche dans la légende de l'invincibilité!

L'invincibilité formait l'assise fondamentale de la force militaire de Napoléon. Cette supériorité de l'Armée française était tacitement acceptée par ceux qui servaient dans ses rangs, ainsi que par bon nombre de ses adversaires. Au fil des années, ce prestige s'était concentré sur la personne de l'Empereur et sur la Garde. Certes, ce mythe n'était guère admis par des généraux comme Soult, d'Erlon et Reille, qui avaient combattu en Espagne, mais dans l'armée bon nombre de soldats croyaient à l'invincibilité de l'Empereur. C'est leur foi aveugle en Napoléon qui leur permit de se relancer encore et encore à l'assaut, même si ces charges prenaient l'allure du désespoir. La confiance en Napoléon était un article de foi de l'Armée française. Le désastre de la campagne de Russie était imputable au mauvais temps et les défaites de 1813-1814 avaient été provoquées, disait-on, par des trahisons en haut lieu. Certes, déjà à l'époque on disait: «Menteur comme un communiqué», mais c'était moins la propagande qui créait le moral de l'armée que les cris de «Vive l'Empereur!» poussés par les soldats des colonnes montant à l'assaut. Couvertes par des tirailleurs chargés de tâter l'ennemi, les colonnes montant à l'assaut offraient un spectacle redoutable. L'attaque était précédée d'un bombardement qui causait des dégâts dans les rangs de l'ennemi mais servait surtout à miner son moral.

L'utilisation du canon de 12 comme pièce de campagne fut un coup de maître du point de vue publicité. Son goulet (120 mm) n'était guère plus meurtrier que celui du canon de 9 livres. Sa portée était légèrement supérieure, mais l'emploi du canon de 12 livres fut peu fréquent, cette pièce étant mobile et nécessitant des caissons supplémentaires*. Elle était plus assourdissante et dégageait un véritable nuage de fumée au départ de chaque coup. Le sifflement du boulet était plus impérieux. Une batterie de 12 livres reconfortait les combattants, démoralisait l'adversaire. Tout ce qui contribuait à rehausser le moral avait été minutieusement étudié dans l'Armée française; les uniformes étaient imposants. A Waterloo, les troupes se heurtèrent à des combattants qui avaient acquis une grande confiance en soi, mais par d'autres moyens. L'Armée anglaise ne se jugeait pas invincible. Le souvenir des revers subis lors de la Guerre d'Indépendance hantait encore les officiers. L'armée avait également connu des défaites dans les Flandres (1794), au Helder (1799), en Egypte et à Buenos Aires (1807). Plusieurs bataillons présents à Waterloo avaient été battus l'année

* Les canons de 12 livres étaient accompagnés de 5 caissons, ceux de 8 de 3 caissons, ceux de 4 de 2 caissons.

précédente à Berg-op-Zoom. Les Inniskillings avaient été écrasés à Tarragone, la brigade Lambert avait essuyé un échec à la Nouvelle-Orléans. Cependant, Wellington avait la confiance de ses troupes. Sa nomination en tant que commandant en chef aux Pays-Bas avait « provoqué une joie intense », note un sergent du 51^e. « Les hommes étaient fanatisés. Chacun vous prenait à témoin pour vous annoncer la merveilleuse nouvelle. On me tendit une bouteille de gin et vingt voix me crièrent de boire à la santé de ce nouveau chef : « Buvez de bon cœur ; nous ne donnons pas cher des Français, chacun d'entre eux fût-il un Napoléon. »

Les soldats anglais, en dépit de leurs défaites, savaient qu'aucune colonne ne saurait percer une de leurs formations déployée sur 2 rangs. Alexandrie, Maida, Vimeiro, La Corogne, Talavera, Busaco, Fuentes de Oñora, Albuera, Sorause, Nive, Saint-Pierre leur en avaient administré la preuve. Les décorations sur les drapeaux, les agrafes sur les croix d'or des généraux contaient la même histoire. Même si leurs alliés les trahissaient, si leur propre cavalerie faisait des folies, si l'artillerie française les canonait (et Wellington ferait l'impossible pour qu'il n'en fût pas ainsi), la vieille Infanterie, qui avait servi dans la péninsule, savait qu'aucune colonne ne la mettrait en déroute tant qu'il resterait quelques hommes autour des drapeaux, quelques munitions aussi et le « vieux Nosey » à leur tête. Les généraux du continent* n'étaient pas de cet avis, mais les habits rouges et les vestes vertes le croyaient et avaient raison.

Voici l'opinion d'un officier français sur ces tactiques opposées : l'enthousiasme passionné des Français attaquent en colonne, l'entêtement silencieux de la ligne anglaise. « A environ 1000 m de l'ennemi, nos hommes s'agitèrent ; ils bavardaient, la cadence de la progression croissait. Cependant, les Anglais, figés au portez armes, dressaient un mur rouge, apparemment infranchissable pour nos jeunes soldats. Les cris de « Vive l'Empereur ! » et « A la baïonnette ! » s'élevaient de nos rangs. Nous marchions au petit trot, les hommes tiraient en l'air. Bien qu'à 300 m de nous, la ligne rouge ne bougeait toujours pas. Contraste frappant, ces soldats ne semblaient nullement impressionnés par l'orage qui allait fondre sur eux. Certains d'entre nous songeaient déjà que les salves anglaises seraient meurtrières. Ce calme était énervant et notre enthousiasme faiblissait. Alors les fusils anglais s'abaissèrent enfin. Terrorisés, quelques hommes s'arrêtèrent et tirèrent en désordre. Puis ce fut la salve anglaise ; précise, elle s'abattit avec un bruit de tonnerre. Notre colonne chancela, pivota à moitié, tenta de reprendre son équilibre. Rompant le silence, une acclamation s'éleva des rangs ennemis. Une seconde salve éclata ; il y en eut peut-être une troisième, puis ils furent sur nous et nous chassèrent. »

Les uniformes

De nos jours, les uniformes de combat sont bruns ou verts; il semble extraordinaire qu'en 1815 on ait adopté pour se battre des tenues aussi hautes en couleurs et chamarrées d'or et d'argent, sans compter les plumets des coiffures. Cette mode se perpétuera encore longtemps. En 1884, les fantassins anglais transpiraient dans leurs vêtements de serge écarlate au cœur du Soudan, lors de l'expédition malheureuse du général Gordon. En 1914, c'est en tunique bleue et pantalon garance que l'Infanterie française chargea les mitrailleuses allemandes; les dragons portaient encore le casque à long plumet en crin de cheval.

Tant que le fusil n'avait qu'une faible portée, se camoufler était secondaire. De jour, un homme debout ou à genoux est visible à 100 m, quoi qu'il porte. Seuls les tirailleurs, chargés de harceler l'ennemi, étaient vêtus de vert ou de gris.

Compte tenu des problèmes de communications évoqués au chapitre précédent, on demandait avant tout à un uniforme d'être distinctif. Dans un rapport adressé à Londres, Wellington commentait les questions d'uniforme en ces termes: «Je ne demande qu'une chose: que nous soyons en tout aussi différents des Français que possible. Il est difficile de se représenter les inconvénients qui résultent d'une similitude quelconque de nos uniformes, que ce soit à pied ou à cheval. Le capitaine Lutyens et son peloton ont été faits prisonniers en juin* parce que le 2^e Hussards avait une coiffure identique à celle des chasseurs français et de certains de leurs hussards. Pour la même raison, j'ai failli tomber aux mains de l'ennemi le 25 septembre**. Le matin de Waterloo, un maréchal des logis du 12^e Dragons rallia un élément de la cavalerie légère française, en croyant rejoindre son unité. Le coup de sabre qui le blessa légèrement lui démontra son erreur et il ne dut son salut qu'à l'excellence de son cheval.»

* Le 22 juin, le capitaine Benjamin Lutyens du Dragons légers, fut fait prisonnier avec 64 de ses hommes par une unité française, qui les surprit par-derrière.

** Durant la Bataille d'El Bodon, près de Ciudad Rodrigo.

Des erreurs d'identification de cet ordre étaient fréquentes; en 1809, le passage du Douro fut facilité par le fait que les sentinelles françaises, apercevant sur la rive qu'elles tenaient des soldats habillés de rouge, les prirent pour des fantassins de leur propre armée. Pas une seconde elles ne crurent que l'adversaire aurait l'audace de forcer le passage en plein jour. De même, dans les rangs de l'Armée française, il existait à l'époque une Légion hanovrienne vêtue de rouge. Le 3 mai 1811, lors de l'attaque de Fuentés de Oñoro, les Anglais, par suite d'une méprise, permirent à cette unité de prendre position et reçurent tout à coup une salve meurtrière. Il est vrai qu'un peu plus tard ces Hanovriens furent pris sous le tir des Français, qui les prenaient pour des Anglais.

Après la Restauration anglaise (1660), la couleur rouge (*Stroudwater scarlet*) avait été adoptée par l'infanterie anglaise, bien que l'armée rebelle eût employé des uniformes de cette couleur. En 1547, Henry VIII décida que ses troupes seraient vêtues de drap bleu. Sous la reine Elizabeth, les soldats qui combattaient en Irlande portaient un uniforme roussâtre. Au cours de la Guerre civile, les royalistes étaient vêtus d'uniformes bleus, gris ou blancs. Seuls les hallebardiers de la Garde du corps, les *Life Guards* et les soldats du régiment du prince Rupert avaient droit au rouge.

Lors de la Révolution les uniformes de l'Armée française changèrent de couleur. Auparavant, sous les Bourbons, l'infanterie portait des uniformes blancs ou gris. Les troupes de la Maison du Roi étaient vêtues de bleu, à l'exception des Cent Suisses, vêtus de rouge. Sous la Révolution, on vit apparaître des vestes bleues à parements rouges. On aurait tort de croire, pourtant, que l'infanterie française se battait en bleu. A Waterloo, comme en Espagne au plus fort de l'été, les soldats portaient une grande capote (grise ou beige) au-dessus d'une veste. La Vieille et la Moyenne Garde avaient l'honneur de porter la capote bleue.

Depuis plus de cent ans, les Prussiens étaient en bleu, et les autres alliés portaient un uniforme difficile à distinguer de celui de l'infanterie française. Certains Néerlandais ou Allemands étaient équipés d'uniformes français, remontant à la domination française. La confusion entre les uniformes joua un sale tour au contingent du Nassau, qui défendait Papelotte et en fut chassé par les Prussiens, croyant avoir affaire à des Français.

Dans la lettre déjà citée, Wellington ajoute: «A distance ou pendant le combat, la couleur ne compte pas; c'est le profil, la forme de la coiffure qui nous guident. Un cheval anglais* nous indique qu'il s'agit en général d'un dragon. Le casque du dragon anglais** est parfaitement distinctif. A mon sens, c'est là sa meilleure protection. Notre shako est plus haut et plus étroit que celui

* Les Français ne taillaient pas la queue de leurs chevaux.

** A l'époque, les dragons légers portaient le casque à cimier; à Waterloo, seuls les artilleurs à cheval portèrent cette coiffure.

des Français; cette différence permet de distinguer les uns des autres les soldats de deux lignes déployées face à face». A l'arrivée de cette lettre en Angleterre, la Garde à cheval abandonna le casque de dragon léger au bénéfice d'un shako semblable à celui des Français; ce fait ne surprendra guère les connaisseurs des problèmes militaires.

Couleurs et accessoires servaient à impressionner l'adversaire. Cette conception est restée valable tant que les hommes se sont battus de près. Ainsi les sauvages s'ornent la tête de plumes pour se grandir. Les plumets continuèrent à être portés par les cavaliers et les Highlanders, mais en ce qui concerne la taille du combattant, c'est le bonnet à poil qui prima toutes les autres coiffures. En 1812, on modifia le shako anglais pour l'alléger, et on adopta le style autrichien: l'avant était plus long que l'arrière, ce qui le rendait plus impressionnant. Les épaulettes élargissaient les épaules et les brandebourgs la poitrine. En outre, l'uniforme devait être flatteur. Détail significatif: l'Armée anglaise, qui n'utilisait que des volontaires, dota son infanterie d'une tenue très voyante. Plus d'un pauvre bougre troqua ses hardes contre un bel uniforme qui impressionnait les jeunes filles, en acceptant du même coup le shilling du roi George. Ce n'est pas pour rien que les sergents recruteurs étaient parés de rubans aux frais du Trésor.

Nuances des parements, minutieux détails dans l'agencement des boutons, dessins des plaques des ceinturons contribuaient à forger un farouche esprit de corps propre à chaque régiment de l'Armée anglaise. Le «28» en métal blanc, ornant la partie arrière du shako du North Glosters, rappelait le fameux demi-tour du dernier rang pour faire front, à Alexandrie, et repousser la cavalerie française. Cet insigne était un gage de bravoure; ceux qui le portaient ne pouvaient faiblir.

Les exigences de l'identification et du prestige extérieur allaient à l'encontre de l'efficacité. L'astiquage n'est pas de mise sur un champ de bataille, mais le port d'un baudrier blanc grandissait le combattant. Même chez les fusiliers, vêtus de vert (par souci de camouflage), les boutons en métal blanc étincelaient au soleil. La pelisse à la hussarde (obligatoire chez les officiers) était gênante à porter, surtout dans les sous-bois. Cependant, vingt-trois ans de guerre avaient amélioré l'uniforme anglais sur le plan du confort. La natte avait disparu; la guêtre, qu'il fallait auparavant vingt minutes pour boutonner, était devenue plus facile à mettre. Cependant, trente ans après Waterloo, le soldat était encore tenu de porter la tige métallique qui maintenait la tête bien droite; la botte du pied gauche et celle du pied droit demeuraient identiques.

« Toutes les guerres », a écrit Sir James Laver, « en particulier lorsqu'elles sont longues, modifient l'uniforme dans le sens du plus pratique ». Ce jugement était peut-être valable en Angleterre, mais en France l'évolution fut inverse. Le gouvernement révolutionnaire avait été amené, par souci d'économie, à simplifier l'uniforme. Napoléon, qui tenait à ce que ses soldats aient une bonne

opinion d'eux-mêmes, l'avait au contraire enjolivé. Dans l'infanterie de ligne, ces fantaisies avaient pris une telle extension qu'en 1812 il fallut standardiser l'uniforme; cette mesure ne toucha pas la Garde impériale. Fantaisie peut-être que l'uniforme des Mamelouks, mais c'était intentionnellement, pour rehausser le prestige de l'Empereur et pour donner à ces soldats d'élite une haute impression d'eux-même, que l'on avait doté du bonnet à poil la Vieille Garde, les grenadiers à cheval, l'artillerie à pied de la Garde; la grande tenue des hussards et des chasseurs à cheval, les nattes et les boucles d'oreilles en or relevaient de la même intention. Dans toutes les cavaleries les uniformes ont leurs fastes particuliers; les hauts plumets, les casques étincelants d'une unité de cavalerie hussarde accroissent la sensation d'effroi. Le cavalier pouvant se déplacer dans les terrains boueux sans se salir, il est possible de lui donner un uniforme plus théâtral. Les uniformes des cavaliers firent d'ailleurs à l'époque l'objet d'un accord tacite entre les nations. Les Prussiens, qui avaient cherché plus que les autres à les simplifier, conservèrent pour leurs hussards la belle tenue des irréguliers hongrois. L'uniforme des lanciers s'inspirait des traditions polonaises. A quelques exceptions près, dans la cavalerie lourde on portait un casque à motif grec.

Ces uniformes étaient onéreux; un enseigne de l'infanterie anglaise dépensait 45 livres pour son équipement (6 mois de solde). Un cornette des dragons légers dépensait 169 livres 10 shillings (sa solde d'un an). Un officier des hussards devait avancer une somme deux fois plus forte. La pelisse du simple hussard coûtait 1 livre, 17 shillings et 5 pence en 1806.

Toutefois, il ne faut pas croire que les troupes montaient au combat avec ces beaux uniformes que nous décrivent les peintres. Avant l'entrée en campagne, certains articles vestimentaires étaient introuvables et les soldats de l'Armée française, comme de l'Armée hollandaise, devaient se contenter le plus souvent de vieux uniformes conservés par l'Intendance. Certains Prussiens de la *Landwehr* (territoriale) étaient en civil. Parce que proches de l'Angleterre et de sa riche industrie textile, les soldats anglais étaient bien habillés. Cependant le 18 juin tous les combattants étaient généreusement crottés par la boue. Selon un médecin anglais c'était à peine si l'on distinguait le visage d'un *Life Guard*, et le rouge de son uniforme était invisible.

Soucieux de leur confort, les officiers, qui avaient fait plusieurs campagnes, tenaient peu compte du règlement en matière de tenue.

Il était donc rare de trouver deux officiers portant le même uniforme. Les brandebourgs des vestes étaient indifféremment gris, bruns ou bleus. Les basanes étaient très en honneur; sur un dessin de l'époque, on peut voir un officier des Rifles portant un pantalon bleu ciel et une veste verte.

La veille de la bataille, le lieutenant général Sir Thomas Picton portait selon un témoin «une vieille capote grise et un chapeau rond qui ne payait pas de mine».

Quelques officiers anglais étaient vêtus avec trop d'élégance. Un canonnier, qui montait à pied vers Quatre-Bras, conte : « Nous fûmes dépassés par un fier cabriolet trottant lentement. Au fond du véhicule était assis un officier des Gardes, qui avait sa tabatière à la main, comme s'il était en train de se rendre à Epsom ou à Ascot Heath. » Ce garde revenait du bal de la duchesse de Richmond. Un autre officier, revenant également de cette soirée, fut aperçu par un officier d'intendance au moment où il s'abritait de l'orage. « Il portait la grande tenue avec épaulettes en or et un pantalon bouffant blanc, qui paraissait tout neuf. »

Bien que s'intéressant vivement aux uniformes, Napoléon choisit le confort pour le jour de Waterloo. Comme d'habitude, il portait sa redingote grise au-dessus de la petite tenue de colonel des chasseurs à cheval de la Garde, une veste verte à revers rouges, une culotte blanche. Wellington n'avait pratiquement pas de vêtement militaire dans sa garde-robe. « Il n'est pas de question que je connaisse plus mal, » disait-il, et, bien que soucieux de la propreté de ses hommes, il n'avait aucun préjugé en matière d'uniforme ; seul le parapluie l'agaçait. En 1813, il avait déclaré avec véhémence « que les gardes de faction au Château de Saint James pouvaient porter un parapluie si cela leur chantait, mais qu'au combat cet accessoire était ridicule et antimilitaire ». A Waterloo, il portait une redingote bleue avec un col-cravate blanc, une culotte en daim blanc, des bottes montantes à glands en or et son célèbre bicorne à fond bas, décoré de quatre petites cocardes aux couleurs des pays dans lesquels il avait rang de maréchal : Grande-Bretagne, Pays-Bas, Portugal, Espagne. Son sabre était celui d'un officier français capturé en Espagne et il portait aussi l'écharpe de Capitaine général d'Espagne avec glands d'or. Cela ne l'empêchait pas d'être équipé d'une façon pratique ; une des fontes de sa selle logeait une petite écritoire* et ses vêtements de rechange étaient contenus dans une petite valise accrochée au troussequin. Ce n'était pas pour rien que ses officiers l'appelaient « le Beau ». Il avait aussi une courte cape bleue que, disait-il, « j'ai ôtée et remise cent fois, car j'évite d'être mouillé lorsque je le puis ».

On ne sait pas grand-chose sur la façon dont Blücher était vêtu ce jour-là. Il portait certainement son bonnet de police (*Feldmütze*), une cape et ses décorations. Mais ce qui frappa en lui ce fameux jour fut sans doute l'odeur qu'il dégageait. Après être tombé de cheval à Ligny, il s'était soigné en buvant du gin à la rhubarbe et s'était fait frictionner avec de l'eau-de-vie. En embrassant son officier de liaison anglais il remarqua : « Ich stinke etwas. »

* Son écriture étant illisible, Napoléon dictait toutes ses lettres.

ORDRE DE BATAILLE DES ARMÉES DE WATERLOO

Note: Les rapports sur les effectifs des armées sont souvent sujets à caution. Ces états étaient le plus souvent dressés avant le début d'une campagne militaire et, selon les pays, tels ou tels services étaient omis. Les chiffres cités ne sont donc pas d'une précision absolue, mais ils devraient suffire à donner une idée claire des forces en présence.

I FRANCE (Armée du Nord)

COMMANDANT EN CHEF: Napoléon I^{er}, empereur des Français

État-major

Chef d'état-major général: Maréchal Soult, duc de Dalmatie
Chef des services de l'état-major: Général de division comte Bailly de Monthyon
Commandant de l'Artillerie: Général de division Rutty
Commandant du Génie: Général de division baron Rogniat

Maréchaux commandant les armées

Maréchal Ney, prince de la Moscova (aile gauche)
Maréchal comte Grouchy (aile droite)

GARDE IMPÉRIALE 20 755 hommes

(Général de division comte Drouot, Maréchal Mortier, duc de Trévis, malade)

Infanterie de la Garde 13 026 hommes

Vieille Garde (Général de division comte Friant)

1^{er} et 2^e rgt. de Grenadiers (4 bat.)

1^{er} et 2^e rgt. de Chasseurs (4 bat.)

Moyenne Garde (Général de division comte Morand)

3^e et 4^e rgt. de Grenadiers (3 bat.)

3^e et 4^e rgt. de Chasseurs (4 bat.)

Jeune Garde (Général de division comte Duhesme)

1^{er} et 2^e rgt. de Tirailleurs (4 bat.)

1^{er} et 2^e rgt. de Voltigeurs (4 bat.)

Cavalerie de la Garde 4 100 hommes

Cavalerie légère (Général de division comte de Lefebvre-Desnoëttes)

1^{er} rgt. de Lanciers (1 escadron)

2^e rgt. de Lanciers

Chasseurs à cheval

Cavalerie lourde (Général de division comte Guyot)

Grenadiers à cheval, Dragons de l'Impératrice, Gendarmerie d'élite

Note: Les carabiniers étaient rattachés à la 12^e Division de Cavalerie.

Artillerie de la Garde

122 canons

(Général de division baron Desvaux de Saint-Maurice)

13 battr. d'Artillerie à pied

3 battr. d'Artillerie à cheval

1 cp. Sapeurs de la Garde

1 cp. Marins de la Garde

PREMIER CORPS (Général de division Drouet d'Erlon) 20 731 hommes

1^{re} Division (Général de division Allix, absent) 4 000 hommes

1^{re} Brigade (Général de brigade Quiot)

54^e et 55^e rgt. de Ligne (3 bat.)

2^e Brigade (Général de brigade Bourgeois)

28^e et 105^e rgt. de Ligne (4 bat.)

2^e Division (Général de Division baron Donzelot) 5 132 hommes

1^{re} Brigade (Général de brigade Schmitz)

13^e rgt. léger et 17^e rgt. de Ligne (5 bat.)

2^e Brigade (Général de Brigade baron Aulard)

19^e et 51^e rgt. de Ligne (4 bat.)

3^e Division (Général de division baron Marcognet) 3 900 hommes

1^{re} Brigade (Général de brigade Noguez)

21^e et 46^e rgt. de Ligne (4 bat.)

2^e Brigade (Général de brigade Grenier)

25^e et 45^e rgt. de Ligne (4 bat.)

4^e Division (Général de division comte Durutte) 3 853 hommes

1^{re} Brigade (Général de brigade Pegot)

8^e et 29^e rgt. de Ligne (4 bat.)

2^e Brigade (Général de brigade Brue)

85^e et 95^e rgt. de Ligne (4 bat.)

1^{re} Division de Cavalerie (Général de division baron Jacquinot) 1 706 hommes

1^{re} Brigade de Cavalerie (Général de brigade baron Bruno)

7^e rgt. de Hussards

3^e rgt. de Chasseurs à cheval

2^e Brigade de Cavalerie (Général de brigade Gobrecht)

3^e et 4^e rgt. de Lanciers

Artillerie du 1^{er} Corps d'armée (Colonel de Salle) 46 canons

5 battr. d'Artillerie à pied

1 battr. d'Artillerie à cheval

Génie. 5 cp.

DEUXIÈME CORPS (Général de division comte de Reille) 25 179 hommes

5^e Division (Général de division baron Bachelu) 4 103 hommes

1^{re} Brigade (Général de brigade Husson)

2^e et 61^e rgt. de Ligne (4 bat.)

2^e Brigade (Général baron Campy)

72^e et 108^e rgt. de Ligne (5 bat.)

6^e Division (Général de division prince Jérôme-Napoléon) 7 819 hommes

1^{re} Brigade (Général de brigade baron Bauduin)

1^{er} et 3^e rgt. de Ligne (7 bat.)

Brigade (Général de brigade Soye)

1^{er} et 2^e rgt. de Ligne (6 bat.)

7^e Division (Général de division Girard) 3 925 hommes

1^{re} Brigade (Général de brigade baron Desvilliers)

11^e et 82^e rgt. de Ligne (3 bat.)

2^e Brigade (Général de brigade baron Piat)

12^e rgt. léger et 40^e rgt. de Ligne (5 bat.)

9^e Division (Général de division comte Foy) 4 788 hommes

1^{re} Brigade (Général de brigade baron Gauthier)

92^e et 93^e rgt. de Ligne (4 bat.)

2^e Brigade (Général de brigade baron Jamin)

4^e rgt. léger et 100^e rgt. de Ligne (6 bat.)

2^e Division de Cavalerie (Général de division baron Piré) 2 064 hommes

1^{re} Brigade de Cavalerie (Général de brigade baron Hubert)

1^{er} et 6^e rgt. de Chasseurs à cheval

2^e Brigade de Cavalerie (Général de brigade Vathiez)

5^e et 6^e rgt. de Lanciers

Artillerie du II^e Corps (Colonel Pelletier) 46 canons

5 battr. d'Artillerie à pied

1 battr. d'Artillerie à cheval

Génie. 5 cp.

TROISIÈME CORPS 18 105 hommes

(Général de division Vandamme, comte d'Unebourg)

8^e Division (Général de division baron Lefol) 4 541 hommes

1^{re} Brigade (Général de brigade Billard)

15^e et 20^e rgt. de Ligne (6 bat.)

2^e Brigade (Général de brigade baron Corsin)

37^e et 64^e rgt. de Ligne (5 bat.)

10 ^e Division (Général de division baron Habert)	5 024 hommes
1 ^{re} Brigade (Général de brigade baron Gengoux)	
34 ^e et 88 ^e rgt. de Ligne (6 bat.)	
2 ^e Brigade (Général de brigade Dupeyroux)	
22 ^e et 70 ^e rgt. de Ligne, 2 ^e rgt. suisse (6 bat.)	
11 ^e Division (Général de division baron Berthezène)	5 565 hommes
1 ^{re} Brigade (Général de brigade baron Dufour)	
12 ^e et 56 ^e rgt. de Ligne (4 bat.)	
2 ^e Brigade (Général de brigade baron Lagarde)	
33 ^e et 86 ^e rgt. de Ligne (4 bat.)	
3^e Division de Cavalerie (Général de division baron Domon)	1 017 hommes
1 ^{re} Brigade de Cavalerie (Général de brigade baron Dommangot)	
47 ^e et 9 ^e rgt. de Chasseurs à cheval	
2 ^e Brigade de Cavalerie (Général de Brigade comte Vinot)	
12 ^e rgt. de Chasseurs à cheval	
Artillerie du III^e Corps (Colonel Dogereau)	38 canons
4 battr. d'Artillerie à pied	
1 battr. d'Artillerie à cheval	
Génie. 3 cp.	
QUATRIÈME CORPS (Général de division comte Gérard)	16 219 hommes
12 ^e Division (Général de division baron Pécheux)	4 719 hommes
1 ^{re} Brigade (Général de brigade Romme)	
30 ^e et 96 ^e rgt. de Ligne (6 bat.)	
2 ^e Brigade (Général de brigade Schöffler)	
6 ^e rgt. léger et 63 ^e rgt. de Ligne (4 bat.)	
13 ^e Division (Général de division baron Vichery)	4 145 hommes
1 ^{re} Brigade (Général de brigade Le Capitaine)	
59 ^e et 76 ^e rgt. de Ligne (5 bat.)	
2 ^e Brigade (Général de brigade Deprez)	
48 ^e et 60 ^e rgt. de Ligne (4 bat.)	
14 ^e Division (Général de division comte de Bourmont;	4 237 hommes
passa dans le camp prussien le 15 juin avec son état-major)	
1 ^{re} Brigade (Général de brigade Hulot; prit le commandement de la division)	
9 ^e rgt. léger et 111 ^e rgt. de Ligne (4 bat.)	
2 ^e Brigade (Général de brigade Toussaint)	
44 ^e et 50 ^e rgt. de Ligne (4 bat.)	
7^e Division de Cavalerie (Général de division Maurin)	1 500 hommes
1 ^{re} Brigade de Cavalerie (Général de brigade Vallin)	
6 ^e rgt. de Hussards; 8 ^e rgt. de Chasseurs à cheval	

2 ^e Brigade de Cavalerie (Général de brigade Berruyer)	
6 ^e et 10 ^e rgt. de Dragons	
Artillerie du IV^e Corps (Colonel Balthus)	46 canons
5 battr. d'Artillerie à pied	
1 battr. d'Artillerie à cheval	
Génie. 3 cp.	
SIXIÈME CORPS (Général de division comte de Lobau)	10 821 hommes
19 ^e Division (Général de division baron Simmer)	3 953 hommes
1 ^{re} Brigade (Général de brigade baron de Bellair)	
5 ^e et 11 ^e rgt. de Ligne (5 bat.)	
2 ^e Brigade (Général de brigade Jamin)	
27 ^e et 84 ^e rgt. de Ligne (4 bat.)	
20 ^e Division (Général de division baron Jeannin)	2 202 hommes
1 ^{re} Brigade (Général de brigade Bony)	
5 ^e rgt. léger et 10 ^e rgt. de Ligne (4 bat.)	
2 ^e Brigade (Général de brigade Tromelin)	
47 ^e et 107 ^e rgt. de Ligne (3 bat.)	
21 ^e Division (Général de division baron Teste)	2 418 hommes
1 ^{re} Brigade (Général de brigade Lafitte)	
8 ^e rgt. léger et 45 ^e rgt. de Ligne (4 bat.)	
2 ^e Brigade (Général de brigade Penne)	
65 ^e et 75 ^e rgt. de Ligne (4 bat.)	
Artillerie du VI^e Corps (Colonel Noury)	38 canons
4 battr. d'Artillerie à pied	
RÉSERVE DE CAVALERIE (initialement maréchal Grouchy)	
Premier Corps de Cavalerie (Général de div. comte Pajol)	2 536 hommes
4 ^e Division de Cavalerie (Général de division baron Pierre Sout)	
1 ^{re} Brigade de Cavalerie (Général de brigade Saint-Laurent)	
1 ^{er} et 4 ^e rgt. de Hussards	
2 ^e Brigade de Cavalerie (Général de Brigade baron Ameil)	
5 ^e rgt. de Hussards	
1 battr. d'Artillerie à cheval	6 canons
5 ^e Division de Cavalerie (Général de division baron Subervie)	
1 ^{re} Brigade de Cavalerie (Général de brigade A. de Colbert)	
1 ^{er} et 2 ^e rgt. de Lanciers	
2 ^e Brigade de Cavalerie (Général de brigade Merlin)	
5 ^e rgt. de Hussards	
1 battr. d'Artillerie à cheval	6 canons

Second Corps de Cavalerie (Gén. de div. comte Exelmans)	3 116 hommes
9 ^e Division de Cavalerie (Général de division Strolz)	
1 ^{re} Brigade de Cavalerie (Général de brigade baron Burthe)	
5 ^e et 13 ^e rgt. de Dragons	
2 ^e Brigade de Cavalerie (Général de brigade baron Vincent)	
15 ^e et 20 ^e rgt. de Dragons	
1 battr. d'Artillerie à cheval	6 canons
10 ^e Division de Cavalerie (Général de division Chastel)	
1 ^{re} Brigade de Cavalerie (Général de brigade Bonnemains)	
4 ^e et 12 ^e rgt. de Dragons	
2 ^e Brigade de Cavalerie (Général de brigade Berton)	
14 ^e et 17 ^e rgt. de Dragons	
1 battr. d'Artillerie à cheval	6 canons
Troisième Corps de Cavalerie	3 400 hommes
(Général de division Kellermann, comte de Valmy)	
11 ^e Division de Cavalerie (Général de division baron L'Héritier)	
1 ^{re} Brigade de Cavalerie (Général de brigade Picquet)	
2 ^e et 7 ^e rgt. de Dragons	
2 ^e Brigade de Cavalerie (Général de brigade Guiton)	
8 ^e et 11 ^e rgt. de Cuirassiers	
1 battr. d'Artillerie à cheval	6 canons
12 ^e Division de Cavalerie (Général de division Roussel d'Hurbal)	
1 ^{re} Brigade de Cavalerie (Général de brigade Blancard)	
1 ^{er} et 2 ^e rgt. de Carabiniers	
2 ^e Brigade de Cavalerie (Général de brigade comte Donop)	
2 ^e et 3 ^e rgt. de Cuirassiers	
1 battr. d'Artillerie à cheval	6 canons
Quatrième Corps de Cavalerie (Gén. de div. comte Milhaud)	2 797 hommes
13 ^e Division de Cavalerie (Général de division Walthier)	
1 ^{re} Brigade de Cavalerie (Général de brigade Dubois)	
1 ^{er} et 4 ^e rgt. de Cuirassiers	
2 ^e Brigade de Cavalerie (Général de brigade baron Travers)	
7 ^e et 12 ^e rgt. de Cuirassiers	
1 battr. d'Artillerie à cheval	6 canons
14 ^e Division de Cavalerie (Général de division baron Delort)	
1 ^{re} Brigade de Cavalerie (Général de brigade baron Farine)	
5 ^e et 10 ^e rgt. de Cuirassiers	
2 ^e Brigade de Cavalerie (Général de brigade baron Vial)	
6 ^e et 9 ^e rgt. de Cuirassiers	
1 battr. d'Artillerie à cheval	6 canons

**Récapitulation des unités françaises dans la disposition
adoptée le 18 juin 1815**

	Infanterie	Cavalerie	Artillerie	Total (y compris artillerie et services)
Aile droite (Maréchal Grouchy en chasse des Prussiens)				
III ^e Corps				
(moins Div. Domon)	15 130		32	17 000
IV ^e Corps	13 101	1 500	46	16 217
I ^{er} Corps de Cavalerie				
(moins Div. Subervie)		1 120	6	1 286
II ^e Corps de Cavalerie		2 900	12	3 116
Div. Teste	2 418		8	2 550
	30 649	5 520	104	40 169
Aile gauche (Maréchal Ney contre l'Armée anglo-néerlandaise)				
I ^{er} Corps	16 885	1 706	46	20 731
II ^e Corps				
(moins Div. Girard)	16 710	2 046	38	21 154
VI ^e Corps				
(moins Div. Teste)	6 155		24	8 271
III ^e Corps de Cavalerie		3 100	12	3 400
IV ^e Corps de Cavalerie		2 400	12	2 797
Div. Domon		1 017	6	1 117
Div. Subervie		1 120	6	1 286
	39 750	11 389	144	58 756
Réserves en retrait de la Belle Alliance				
Garde impériale	13 026	4 100	122	20 755
Total des effectifs de l'aile gauche et de la réserve				
	52 776	15 489	266	79 511
Non engagé le 18 juin (en position à Quatre-Bras):				
Div. Girard, composée de 3 925 hommes et de 8 canons				
Total de l'Armée du Nord				
	80 350	13 049	286	123 665

Note. Totaux au début de la campagne. Il faut tenir compte des 13 000 hommes blessés ou tués à Quatre-Bras et à Ligny, des malades et des déserteurs.

II ARMÉE ANGLO-NÉERLANDAISE

COMMANDANT EN CHEF: Maréchal (*Fieldmarshal*) duc de Wellington

État-major

Quartier-maître général:	Colonel Sir W. Delancey
Adjudant général:	Major général Sir Ed. Barnes
Commandant de l'Artillerie:	Colonel Sir G. Wood
Commandant du Génie:	Colonel C. Smyth

Officiers généraux commandant les corps d'armée:

Général prince Guillaume d'Orange
Lieutenant général Lord Hill

CAVALERIE (Lieutenant général comte d'Uxbridge) 14 480 hommes

Brigade de la Maison du Roi (Major général Lord Somerset)

1^{er} et 2^e rgt. de la Garde à cheval (bleu)

1^{er} rgt. des Dragons de la Garde royale

2^e Brigade de l'Union (Major général Sir. W. Ponsonby)

1^{er} rgt. Royal, 2^e rgt. *Royal North British*, 3^e rgt. de Dragons (Inniskilling)

3^e Brigade (Major général Sir. W. Dörnberg)

23^e rgt. de Dragons légers, 1^{er} et 2^e rgt. de Dragons légers de la Légion allemande

4^e Brigade (Major général Sir J. Vandeleur)

11^e rgt., 12^e rgt. du Prince de Galles, 16^e rgt. de Dragons légers de la Reine

5^e Brigade (Major général Sir Colquhuon Grant)

7^e rgt. de la Reine et 15^e rgt. du Roi

2^e rgt. de Hussards de la Légion allemande (détaché)

6^e Brigade (Major général Sir Vivian Hussey)

10^e rgt. (du prince de Galles) et 18^e rgt. de Hussards

1^{er} rgt. de Hussards de la Légion allemande

7^e Brigade (Colonel von Arenschildt)

13^e rgt. de Dragons légers, 3^e rgt. de Hussards de la Légion allemande

Brigade de Cavalerie hanovrienne (Colonel von Estorff)

Rgt. de Hussards du Cumberland, du Prince-régent, de Brême et de Verden

Brigade de cavalerie lourde néerlandaise (Major général baron Trip van Zoudtlant)

1^{er} et 3^e rgt. de Carabiniers (Hollandais), 2^e rgt. de Carabiniers (Belges)

1^{re} Brigade de Cavalerie légère néerlandaise (Major général Van Ghigny)

4^e rgt. de Dragons légers (Hollandais), 8^e rgt. de Hussards (Belges)

2^e Brigade de cavalerie légère néerlandaise (Major général Van Merlen)

5^e rgt. de Dragons légers (Belges), 6^e rgt. de Hussards (Hollandais)

Cavalerie de Brunswick

2^e rgt. de Hussards, 1^{er} escadron de Uhlans

Artillerie rattachée à la Cavalerie (Lieutenant-colonel Sir Augustus Frazer)

Artillerie royale à cheval de Bull, Gardiner, Mercer, Ramsay, Webber-Smith
et Whinyates

Artillerie à cheval néerlandaise: 1^{er} et 2^e pelotons de Petter et de Gey 44 canons

DIVISIONS D'INFANTERIE

1^{re} Division (britannique) (Major général Cooke) 4 061 hommes

1^{re} Brigade (britannique) (Major général Maitland)

2^e et 3^e bat. du 1^{er} rgt. de la Garde

2^e Brigade (britannique) (Major général Sir John Byng)

2^e bat. du 1^{er} rgt. de la Garde à pied (Coldstream)

2^e bat. du 3^e rgt. de la Garde

Artillerie: battr. Sandham (Artillerie royale),

12 canons

battr. Kuhlmann (Légion allemande)

2^e Division (anglo-hanovrienne; Lieutenant général Sir H. Clinton) 6 833 hommes

3^e Brigade (britannique) (Major général Adam)

1^{er} bat. du 52^e (Oxfordshire), 1^{er} bat. du 71^e rgt. d'Infanterie légère
(Highland)

2^e bat. (à 6 cp.) et 3^e bat. (à 2 cp.) du 95^e *Rifles* (Fusiliers)

1^{re} Brigade (Légion allemande) (Colonel du Platt)

1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e bat. de ligne de la Légion royale allemande

3^e Brigade hanovrienne (Colonel Hew Halkett)

Bat. de la Territoriale (*Landwehr*) d'Osnabrück, de Quackenbrück et de
Salzgitter

Artillerie: battr. Bolton (Artillerie royale),

12 canons

battr. Sympher (Légion allemande)

3^e Division anglo-hanovrienne (Lieutenant général Sir Ch. Alten) 6 970 hommes

5^e Brigade (britannique) (Major général Sir Colin Halkett)

2^e bat. du 30^e rgt. (Cambridgeshire) et 2^e bat. du 33^e rgt. (1^{er} West Riding)

2^e bat. du 69^e rgt. (South Lincoln), 2^e bat. du 73^e rgt. (Highland)

2^e Brigade de la Légion royale allemande (Colonel von Ompteda)

1^{er} et 2^e rgt. d'Infanterie légère, 5^e et 8^e bat. de ligne de la Légion allemande

1^{re} Brigade hanovrienne (Major général comte von Kielmansegge)

Bat. de marche de Brême, Verden, York, Lunebourg et Grubenhagen; bat.
de Chasseurs (*Jäger*)

Artillerie: battr. Lloyd (Artillerie royale),

12 canons

battr. Cleeve (Légion allemande)

- 4^e Division anglo-hanovrienne (Lieutenant général Sir C. Colville) 7 217 hommes
- 4^e Brigade (britannique) (Colonel Mitchell)
- 3^e bat. du 14^e rgt. (Buckinghamshire), 1^{er} bat. du 23^e rgt. (*Royal Welsh Fusileers*)
- 1^{er} du 51 rgt. (2^e West Riding) d'Infanterie légère
- 6^e Brigade (britannique) (Major général Johnstone) détachée
- 2^e bat. du 35^e rgt. (Sussex), 1^{er} bat. du 54^e rgt. (West Norfolk)
- 2^e bat. du 59^e rgt. (Nottinghamshire), 1^{er} bat. du 91^e rgt.
- 6^e Brigade (hanovrienne) (Major général Sir James Lyon) détachée
- Bat. de Marche de Lauenburg et de Calenberg
- Bat. de Territoriaux (*Landwehr*) de Nienburg, Hoya et Bentheim
- Artillerie: battr. Broome (Artillerie royale) (détachée), 12 canons
- battr. Rettberg (Légion allemande)
- 5^e Division (anglo-hanovrienne) (Lieut. gén. Sir T. Picton) 7 158 hommes
- 8^e Brigade (britannique) (Major général Sir James Kempt)
- 1^{er} bat. du 28^e (North Gloucester), 1^{er} bat. du 32^e rgt. (Cornouailles)
- 1^{er} bat. du 79^e (*Cameron Highlanders*) et 1^{er} bat. du 95^e *Rifles* (à 6 cp.)
- 9^e Brigade (britannique) (Major général Sir Denis Pack)
- 3^e bat. du 1^{er} rgt. (*Royal Scots*), 1^{er} bat. du 42^e rgt. (*Royal Highland*)
- 2^e bat. du 44^e rgt. (*East Essex*), 1^{er} bat. du 92^e rgt. (*Gordon Highlanders*)
- 5^e Brigade (hanovrienne) (Colonel von Vincke)
- Bataillons de Territoriaux (*Landwehr*) de Hameln, Gifhorn, Hildesheim et Peine
- Artillerie: battr. Roger (Artillerie royale), 12 canons
- battr. Braun (hanovrienne)
- 6^e Division (anglo-hanovr.): pas de commandant et incomplète 5 149 hommes
- 10^e Brigade (britannique) (Major général Sir John Lambert)
- 1^{er} bat. du 4^e rgt. (du Roi) et 1^{er} bat. du 27^e rgt. (Inniskilling)
- 1^{er} bat. du 40^e rgt. (Somerset) et 2^e bat. du 81^e (détaché)
- 4^e Brigade (hanovrienne) (Colonel Best)
- Bat. territoriaux de Verden, Lunebourg, Osterode et Munden
- Artillerie: battr. de Unett (Artillerie royale) (détachée), 12 canons
- battr. Sinclair (Artillerie royale)
- Réserve de l'Artillerie britannique.** 12 canons
- Pelotons d'Artillerie à cheval de Ross et de Bean
- 1^{re} Division (néerlandaise) (Lieut. gén. Stedman) (détachée) 6 437 hommes
- 1^{re} Brigade (Major général D'Hauw)
- 4^e bat. de Ligne (belge), 26^e bat. de Ligne (hollandais), 16^e bat. de Chasseurs hollandais

- 9^e, 14^e et 15^e bat. de la Milice
 2^e Brigade (Major général De Eerens)
 1^{er} bat. de Ligne (belge), 18^e bat. de Chasseurs
 1^{er}, 2^e et 18^e bat. de la Milice
 Artillerie: battr. Wijnand 8 canons
- 2^e Division (néerlandaise) 7 700 hommes
 (Lieutenant général baron de Perponcher-Sedlnitzky)
 1^{re} Brigade (Major général Van Bijlandt)
 7^e bat. de Ligne (belge), 27^e bat. de Chasseurs (hollandais)
 5^e, 7^e et 8^e bat. de la Milice
 2^e Brigade (Major général S.A.S. prince Bernhard de Saxe-Weimar)
 2^e rgt. de Nassau (à 3 bat.), rgt. d'Orange-Nassau
 cp. de Chasseurs du Nassau (*Jäger*)
 Artillerie: battr. Stievenart et Bijleveld 16 canons
- 3^e Division (néerlandaise) (Lieutenant général baron Chassé) 6 669 hommes
 1^{re} Brigade (Major général Detmer)
 2^e bat. de Ligne (Hollandais), 35^e bat. de Chasseurs (Belges)
 4^e, 6^e, 17^e et 19^e bat. de la Milice
 2^e Brigade (Major général d'Aubremé)
 3^e bat. de Ligne (belge), 12^e bat. de Ligne (Hollandais), 13^e (Belges), 36^e
 bat. de Chasseurs, 3^e et 10^e bat. de la Milice
 Artillerie: battr. de De Bichin et de Lux 16 canons
- Contingent des Indes néerlandaises (Lieut. gén. Anthing) détaché 3 499 hommes
 5^e rgt. des Indes orientales (à 3 bat.), 10^e et 11^e Chasseurs des Indes
 occidentales, compagnies de couverture du 19^e et du 20^e de Ligne
 Artillerie: battr. Riesz 8 canons
- Contingent du Brunswick (S.A.S. le prince Frédéric de Brunswick-Wolfenbüttel-
 Oels, tué au combat le 16 juin) 5 376 hommes
 Avant-garde (Major von Rauschenplatt)
 Détachement de Uhlans, 2 cp. de *Jäger*, 2 cp. d'Infanterie légère
 1^{re} Brigade (Lieutenant-colonel von Buttlar)
 Bat. de soutien, 1^{re}, 2^e et 3^e cp. d'Infanterie légère
 2^e Brigade (Lieutenant-colonel von Specht)
 Artillerie: battr. à cheval Von Heinemann et battr. à pied Moll 16 canons
- Brigade de Nassau (Major général von Kruse)
 1^{er} rgt. (à 3 bat.) (Duc de Nassau)

Récapitulation de l'Armée anglo-néerlandaise sur le champ de bataille
 Sous-officiers et soldats (sauf pour les formations des Pays-Bas et du Nassau)

	Infanterie		Cavalerie	Canons	
Britanniques	17 077	Effectifs (officiers exceptés)	{	72	
Légion allemande	3 285				5 911
Hanovre	11 748				2 560
Brunswick	5 376				1 682
Nassau	7 308	Effectifs totaux	{	-	
Pays-Bas	18 838				3 405
	63 632		14 480	174	

Note: Pour tenir compte des officiers, des sergents, des tambours et des trompettes, ces effectifs doivent être accrus d'un huitième pour les unités anglaises, hanovriennes, du Brunswick et de la Légion allemande. A l'ouverture de la campagne, ces effectifs se montaient donc à 67 000 hommes pour l'Infanterie et 15 300 hommes pour la Cavalerie.

Les pertes enregistrées à Quatre-Bras et le 17 juin ne dépassaient pas 5 000 officiers, sous-officiers et soldats. Les forces détachées à Hal et à Tubize comprenaient 17 000 hommes; la garnison de Bruxelles (2^e bat. du 81^e rgt.) se montait à 470 hommes.

Compte tenu de quelques malades et trainards, les forces engagées à Waterloo ne dépassaient donc pas 60 000 hommes (Infanterie et Cavalerie). L'Artillerie comptait 154 canons.

III ARMÉE PRUSSIENNE

COMMANDANT EN CHEF:

Maréchal prince Gebhard Blücher von Wahlstadt

État-major

Chef d'état-major général: Lieutenant général comte von Gneisenau

Quartier-maître général: Major général von Grölmann

Commandant de l'Artillerie (présent): Major général von Holzendorff

PREMIER CORPS (Lieutenant général von Zieten) 31 308 hommes

1^{re} Brigade (Major général von Steinmetz) 9 069 hommes

12^e et 14^e rgt. d'Infanterie, 1^{er} rgt. silésien de Landwehr
1/2 bat. de Tireurs d'élite silésiens

2^e Brigade (Major général von Pirch II) 8 018 hommes

6^e et 28^e bat. d'Infanterie, 2^e de Landwehr (Westphalie)

3^e Brigade (Major général von Jagow) 7 146 hommes

7^e et 29^e bat. d'Infanterie, 3^e de Landwehr (Westphalie)
1/2 bat. de Tireurs d'élite silésiens

4^e Brigade (Major général comte Henckel) 4 900 hommes

19^e rgt. d'Infanterie, 4^e de Landwehr (Westphalie)

Cavalerie du I^{er} Corps (Major général von Röder) 2 175 hommes

1^{re} Brigade de Cavalerie (Major général von Treckow)

5^e rgt. de Marche (Brandebourg), 2^e rgt. (1^{er} Prusse-Occidentale)

Dragons, 3^e rgt. de Uhlans (Brandebourg)

2^e Brigade de Cavalerie (Lieutenant-colonel von Lutzow)

4^e rgt. Hussards (1^{er} Silésie), 6^e rgt. (2^e Prusse-Occidentale) de Uhlans,

1^{er} et 2^e rgt. de cavalerie de Landwehr (Kurmark et Westphalie)

Artillerie du II^e Corps (Major Lehmann) 72 canons

7 battr. d'Artillerie à pied et 3 battr. d'Artillerie à cheval

7^e cp. du Génie

DEUXIÈME CORPS (Lieutenant général von Pirch I) 31 473 hommes

5^e Brigade (Major général von Tippelskirch) 7 153 hommes

2^e et 25^e rgt. d'Infanterie, 5^e rgt. de Landwehr (Westphalie)

6 ^e Brigade (Major général von Krafft) 9 ^e et 26 ^e rgt. d'Infanterie, 1 ^{er} rgt. de Landwehr (Elbe)	6 762 hommes
7 ^e Brigade (Major général von Bause) 14 ^e et 22 ^e rgt. d'Infanterie, 2 ^e rgt. de Landwehr (Elbe)	6 503 hommes
8 ^e Brigade (Major général von Böse) 21 ^e et 23 ^e rgt. d'Infanterie, 3 ^e rgt. Landwehr (Elbe)	6 584 hommes
Cavalerie du II^e Corps (Major général von Wahlen-Jurgass)	4 471 hommes
1 ^{re} Brigade de Cavalerie (Colonel von Thumen) 1 ^{er} rgt. de Dragons de la Reine, 6 ^e rgt. de Dragons (Neumark) 2 ^e rgt. de Uhlans (Silésie)	
2 ^e Brigade de Cavalerie (Lieutenant-colonel von Sohr) 3 ^e rgt. de Hussards (Brandebourg), 5 ^e rgt. de Hussards (Poméranie), 11 ^e rgt. de Hussards (2 ^e Westphalie)	
3 ^e Brigade de Cavalerie (Colonel von der Schulenburg) 4 ^e et 5 ^e rgt. de Cavalerie de Landwehr (Kurmark et Elbe)	
Artillerie du II^e Corps (Major Lehmann)	72 canons
7 battr. d'Artillerie à pied et 3 battr. d'Artillerie à cheval 7 ^e cp. du Génie	
TROISIÈME CORPS (Lieut. gén. baron von Thielmann)	24 256 hommes
9 ^e Brigade (Major général von Borche) 8 ^e rgt. (Lieb) et 30 ^e rgt. d'Infanterie, 1 ^{er} rgt. de Landwehr (Kurmark)	7 262 hommes
10 ^e Brigade (Colonel von Kempfen) 27 ^e rgt. d'Infanterie, 2 ^e rgt. de Landwehr (Kurmark)	4 419 hommes
11 ^e Brigade (Colonel von Luck) 3 ^e et 4 ^e rgt. de Landwehr (Kurmark)	3 980 hommes
12 ^e Brigade (Colonel von Stülpnagel) 31 ^e rgt. d'Infanterie, 5 ^e et 6 ^e rgt. de Landwehr (Kurmark)	6 614 hommes
Cavalerie du III^e Corps (Major général von Hobe)	1 981 hommes
1 ^{re} Brigade de Cavalerie (Colonel von der Marwitz) 7 ^e et 8 ^e rgt. de Uhlans (1 ^{er} et 2 ^e Rhénanie) et 9 ^e rgt. de Hussards (Rhénanie)	
2 ^e Brigade de Cavalerie (Colonel comte von Lottum) 5 ^e rgt. de Uhlans (1 ^{er} Westphalie), 7 ^e rgt. Dragons, 3 ^e et 6 ^e rgt. de cavalerie de Landwehr (Kurmark)	
Artillerie du III^e Corps (Major von Greventitz)	56 canons
3 battr. à pied et 3 battr. à cheval 5 ^e cp. Génie	

QUATRIÈME CORPS	30 585 hommes
(Général comte Bülow von Dennewitz)	
13 ^e Brigade (Lieutenant général von Hake)	6 560 hommes
10 ^e rgt. d'Infanterie, 1 ^{er} et 2 ^e rgt. Landwehr (Neumark)	
14 ^e Brigade (Major général comte von Ryssel)	7 138 hommes
11 ^e rgt. d'Infanterie, 1 ^{er} et 2 ^e rgt. Landwehr (Poméranie)	
15 ^e Brigade (Major général von Losthin)	7 143 hommes
18 ^e rgt d'Infanterie, 3 ^e et 4 ^e rgt. Landwehr (Silésie)	
16 ^e Brigade (Colonel von Hiller)	6 423 hommes
15 ^e rgt. d'Infanterie, 1 ^{er} et 2 ^e rgt. Landwehr (Silésie)	
Cavalerie du IV^e Corps	3 321 hommes
(Général S.A.R. prince Guillaume de Prusse)	
1 ^{re} Brigade de Cavalerie (Colonel comte von Schwerin)	
10 ^e rgt. de Hussards (1 ^{er} de Magdebourg), 1 ^{er} et 2 ^e rgt. de Neumark, 1 ^{er} et 2 ^e rgt. de cavalerie de Landwehr (Poméranie)	
2 ^e Brigade de Cavalerie (Major général von Sydow)	
1 ^{er} rgt. de Uhlans (Prusse-Occidentale), 6 ^e (2 ^e Silésie) et 8 ^e (1 ^{er} Westphalie) rgt. de Hussards	
3 ^e Brigade de Cavalerie (Lieutenant-colonel von Watzdorff), 1 ^{er} , 2 ^e et 3 ^e de Cavalerie de Landwehr	
Artillerie du IV^e Corps (Major von Barbeleben)	80 canons
8 battr. à pied et 3 battr. à cheval	
4 ^e cp. du Génie	

Récapitulation de l'Armée prussienne

	Infanterie	Cavalerie	Canons	Total (toutes armes comprises)
I ^{er} Corps	27 817	2 175	88	31 308
II ^e Corps	25 837	4 471	72	31 473
III ^e Corps	20 611	1 981	56	24 256
IV ^e Corps	25 381	3 321	80	30 585
	99 646	11 948	296	117 622

Note. Les pertes subies les 15 et 16 juin se chiffrent à 12 000 hommes, compte tenu des déserteurs. Dans une large mesure, ces pertes furent supportées par les 1^{er} et 2^e Corps d'armée. Les pénibles marches des 17 et 18 juin laissèrent sans doute de nombreux traînants.

L'Armée de Napoléon



1 Maréchal d'empire en grande tenue



- 2 1 Selle de général
- 2 2 Tapis de selle brodé (maréchal) avec franges
- 3 3 Tapis de selle brodé (sans franges) pour officiers généraux
- 4 4 Extrémité du mors (or pour les maréchaux, argent pour les généraux)
- 5 5 Eperon (or pour les maréchaux, noir pour les généraux)

3 Général de division en capote



4 Général de brigade en tenue de campagne





- 5 1 Détails d'un sabre de parade de général
2 Dragonne d'un général de division
(celle du général de brigade n'a que deux
étoiles)
3 Boucle et ceinturon d'un général de division
(le ceinturon du maréchal est à
fond blanc, celui du général de brigade
à fond bleu)

- 6 Officier supérieur d'état-major
(adjudant-commandant: colonel actuel) en
petite tenue



- 7 Aide de camp d'un général de division
en petite tenue



J. P. ...
1804



8 Grenadiers à cheval.
Officier



9 Grenadiers à cheval.
Trompette et simple cavalier



10 Chasseurs à cheval.
Officiers en grande
et en petite tenue



11 Chasseurs à cheval.
Cavalier en grande tenue
Trompette

FRANCE
Garde impériale



12 Chasseurs à cheval. Tapis de selle
1 d'officier
2 de cavalier
3 et 4 Détail (cavalier)
5 Détail (trompette)



13 Gendarmerie d'élite.
Caporal



14 Dragons de l'Impératrice.
Officier et trompette



15 Dragons de l'Impératrice

- 1 Casque
- 1a Casque, plaque frontale du cimier
- 2 Sabre
- 3 Écusson de la giberne
- 4 Boucle du ceinturon (officier)
- 5 Boucle du ceinturon (sous-officier ou cavalier)

FRANCE
Garde impériale



16 1^{er} Lanciers polonais
(chevau-légers-lanciers). Cavalier



17 1^{er} Lanciers polonais
(chevau-légers-lanciers). Officier





- 18 1^{er} Lanciers polonais (chevau-légers-lanciers)
- 1 Veste d'officier (*kurтка*)
 - 1a Passements de la veste d'officier
 - 2 Veste de trompette (portée avec treillis cramoyi)
 - 3 Veste de cavalier
 - 4 Veste de cavalier (vue de dos)
 - 5 Ceinture d'officier
 - 6 Treillis (officier)
 - 7 Bouton
 - 8 Treillis (sous-officier ou cavalier)



19 2^e Lanciers (chevau-légers-lanciers). Trompette et cavalier

FRANCE
Garde impériale



20 2^e Lanciers (cheveu-légers-lanciers)

1 Tapis de selle d'officier

2 Détail du tapis de selle du cavalier et du trompette



21 Carabiniers

1 Tapis de selle (sous-officier ou cavalier)

2 Tapis de selle (officier supérieur; la largeur du passement d'argent indiquait le grade)



22 Carabiniers. Brigadier et chef de bataillon

23 Artillerie à cheval.
Officier en grande tenue
Officier en petite tenue



25 Artillerie à pied (commandant)



24 Artillerie à cheval.
Trompette en grande tenue
Artilleur en grande tenue avec bonnet de police
Sergent en petite tenue

26 Artillerie à pied. Caporal en tenue de travail
(les longs chevrons indiquent qu'il a plus de
sept ans de service)



27 Artillerie à pied.
Ouvrier-pontonier à
côté du chariot
portant la forge





1



2



3

0 1 2 3 4 5cm



4



5



6

0 10 20 30cm

- 28 Artillerie à pied
 1 Épaulette d'officier
 2 Gorgerin d'officier (détail)
 3 Bouton
 4 Garde d'un sabre d'officier
 5 Bonnet à poil (sous-officier ou artilleur)
 6 Bonnet à poil (officier)



29 Grenadiers de la Vieille Garde.
Lieutenant général en uniforme de colonel
de grenadiers



30 Grenadiers de la Vieille Garde.
Officier



0 1 2 3 4 5cm



0 10 20 30cm

0 10 20 30cm

31 Grenadiers de la Vieille Garde.
Signes distinctifs d'officier

- 1 Gorgerin
- 2 Épaulette
- 3 Plaque de ceinturon
- 4 Motif de ceinturon

32 Grenadiers de la Vieille Garde

1, 2 et 3. Bonnet à poil de caporal ou de garde. Les cordonnets sont en or pour les officiers, deux tiers or et un tiers rouge pour les sergents-majors, deux tiers rouges et un tiers or pour les sergents. Les signes distinctifs apparaissent sur les épaulettes (voir planche 32).

4 Cocarde disposée sur le côté gauche du bonnet à poil pour cacher la monture du porte-plumet. Pour les officiers et les sergents-majors, l'aigle était brodée en fil d'or.

5 Grenade ornant le sommet du bonnet à poil (en fil d'or pour les officiers).

6 Plaque frontale en cuivre. Pour les sergents et sergents-majors, cette plaque était en bronze.

Grenadiers de la Vieille Garde



33

Sergent-major en petite tenue (avec chevrons indiquant qu'il a plus de quatorze ans de service)



34

Garde en bonnet de police et capote (le bonnet de fourrure est glissé dans un étui accroché à la partie supérieure du paquetage et le plumet est fixé au fourreau du sabre-briquet).



35

Garde en tenue de marche



36

Musicien en petite tenue



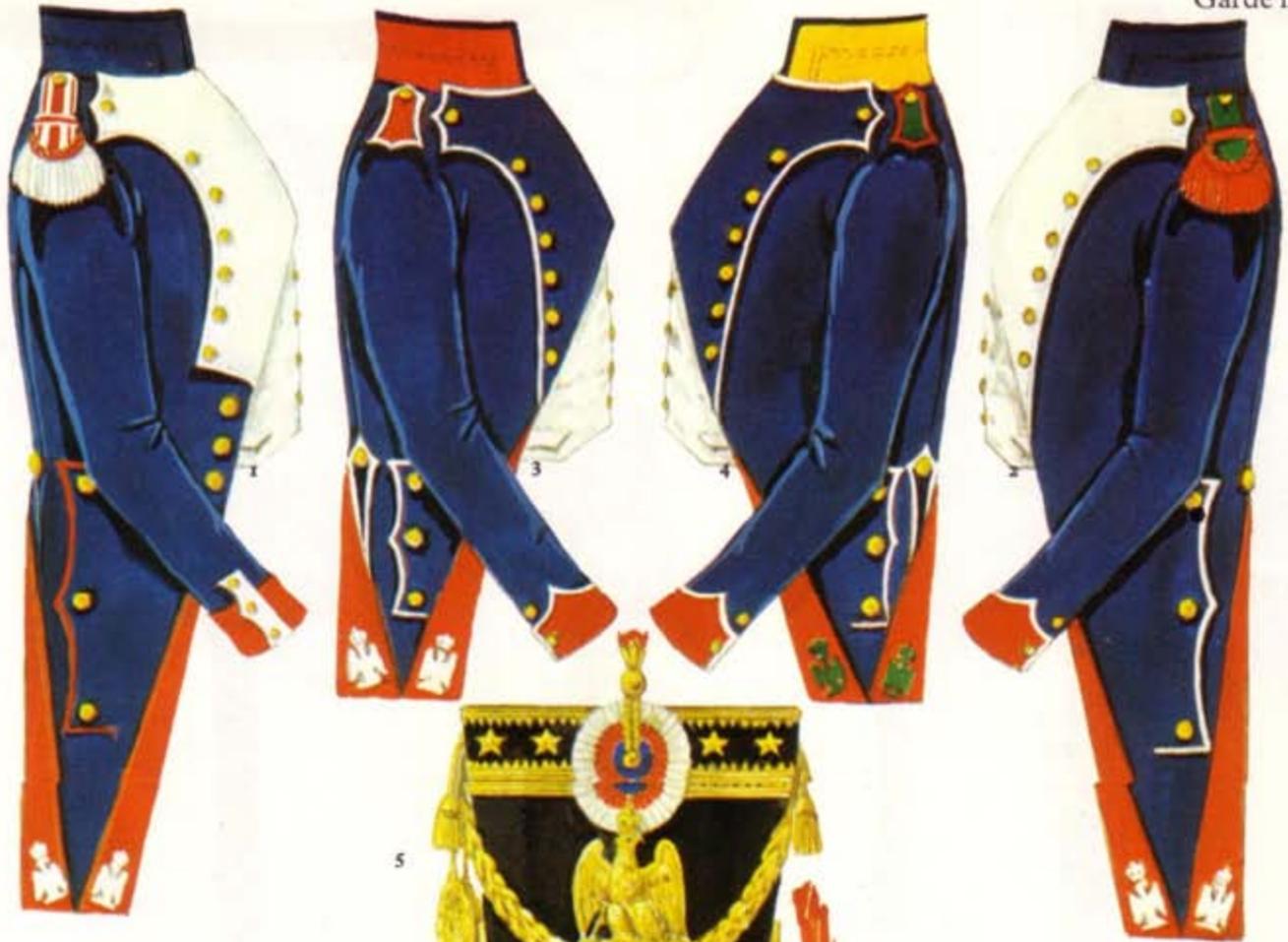
37 Chasseurs de la Vieille Garde.
Officier en capote et bonnet
de police



38 Chasseurs de la Vieille Garde.
Garde portant un treillis



39 Chasseurs de la Vieille Garde.
Caporal ayant plus de quatorze
ans de service



- 1 Veste. Chasseurs de la Moyenne Garde
- 2 Veste. Chasseurs de la Moyenne Garde
- 3 Veste. Tirailleurs de la Jeune Garde
- 4 Veste. Voltigeurs de la Jeune Garde
- 5 Shako. Officier de compagnie (grenadiers de la Moyenne Garde et tirailleurs de la Jeune Garde)
- 5a Jugulaire du shako
- 5b Passement de shako (officier supérieur)
- 5c Passements de shako (officier subalterne, chasseurs de la Moyenne Garde et voltigeurs de la Jeune Garde)

- 7 Shako (autres grades, chasseurs de la Moyenne Garde et voltigeurs de la Jeune Garde)

40 Moyenne et Jeune Garde

- 6 Shako (autres grades, grenadiers de la Moyenne Garde et tirailleurs de la Jeune Garde)
- 6a Jugulaire du shako précédent



41 Armes de l'Infanterie

- 1 Fusil de la Garde
- 2 Baïonnette et son fourreau
- 3 Sabre-briquet de soldat ou de sous-officier
- 4 Sabre-épée d'officier subalterne des grenadiers

- 5 Sabre d'officier monté
- 6 Dragonnades
- 6a de grenadier
- 6b de sergent des grenadiers
- 6c d'officier subalterne
- 6d d'officier supérieur



42 Cuirassiers.
Officier et trompette du 6^e Cuirassiers



43 Dragons.
Caporal au 15^e Régiment



44 Cuirassiers
1 Équipement de la selle (officier)
2 Équipement de la selle (sous-officier ou soldat)





45 Chasseurs à cheval. Caporal ayant plus de quatorze ans de service



46 Cheval-légers-lanciers. Cavalier et officier du 1^{er} Régiment

FRANCE
Cavalerie
de ligne



47 1^{er}, 4^e et 5^e Hussards
Pelisse et treillis
Veste, culotte et ceinturon
Shako
Sabretache d'officier

- 1 Écusson de caporal portant un chevron correspondant à sept ans de service.
(Ce chevron eût été jaune s'il s'était agi d'un cavalier du 6^e Hussards.)
- 2 Écusson de brigadier-fourrier
- 3 Écusson de maréchal des logis
- 4 Écusson de maréchal des logis chef
- 5 Écusson d'adjudant

Compte tenu de la couleur du passement du régiment, ses chevrons étaient en or ou en argent.
Note. Il s'agit de chevrons ornant la veste. Ceux qui ornaient la pelisse figurent sur la planche 48.



6^e Hussards



7^e Hussards



Coiffure d'officier au 7^e Hussards



48 6^e et 7^e Hussards
Pelisse et surtout
Veste, culotte et ceinturon
Shako
Sabretache d'officier

La coiffure adoptée par les 4^e et 6^e Régiments était identique; celle du 1^{er} ne différait que par un détail: elle était ornée de passepoils et de glands d'argent. Au 5^e Hussards, le bonnet de fourrure était bleu ciel; il comportait des passepoils d'or, et le plumet rouge portait quelques plumes noires à son sommet.

Les écussons et les insignes de grade des sous-officiers correspondaient à ceux de la pelisse; ils figurent sur la planche 47.

FRANCE
Cavalerie de ligne



49 Hussards.
Officier au 5^e Hussards
Caporal au 4^e Hussards

FRANCE
Artillerie de ligne



50 Lieutenant.
Sergent-major ayant plus de quatorze ans
de service, portant une veste croisée



51 Artilleur portant le bonnet de police.
Lieutenant en capote
Caisson de munitions que l'on
accrochait au train du canon
lorsque l'on déplaçait la pièce

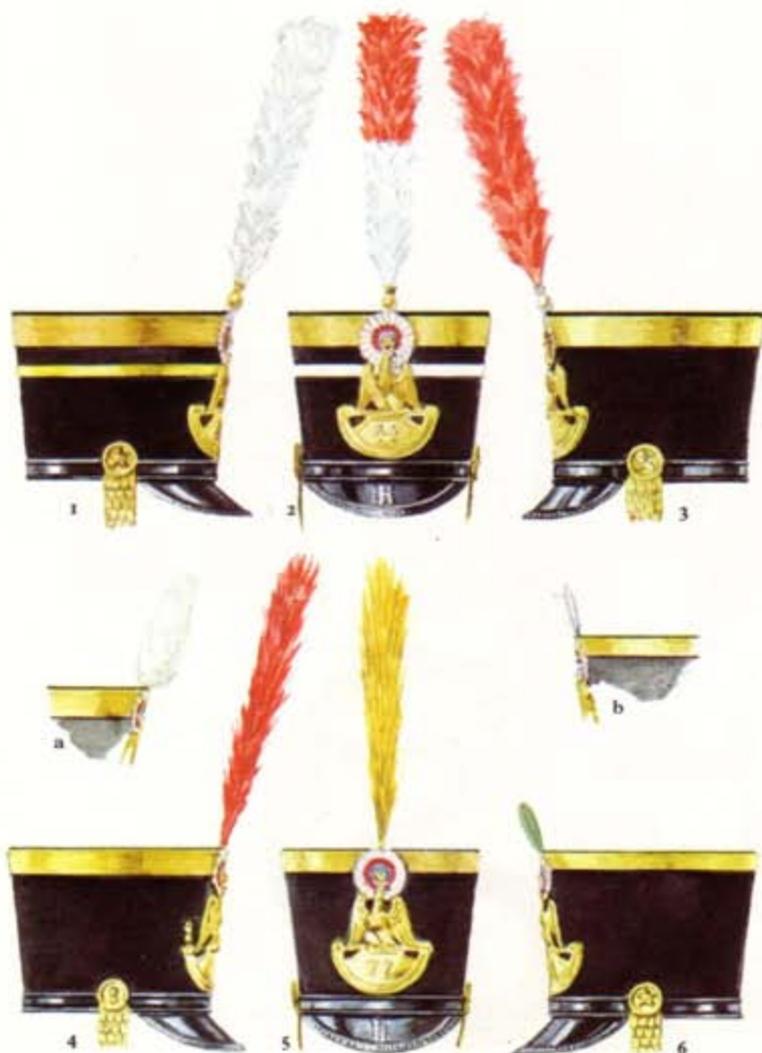


52 Soldat d'une compagnie de voltigeurs



53 Colonel en grande tenue

54 Lieutenant en tenue de campagne, portant un couvre-shako, mais pas de capote



55 Shakos d'officiers

- 1 de colonel ou de lieutenant-colonel. (Les deux galons dorés sont respectivement larges de 45 et de 15 mm.)
- 2 de commandant. (Il porte deux galons, l'un argent, l'autre or, respectivement de 15 et 35 mm.)
- 3 de chef de bataillon. (Il porte un galon doré de 35 mm de large.)
- 4 de capitaine de grenadiers. (Il portait un plumet jaune, parfois vert, et un galon doré de 25 mm.)
- 5 de sous-lieutenant de la 1^{re} compagnie du bataillon. (Il porte un galon doré de 25 mm.)
- 6a Petit plumet des officiers détachés auprès de l'état-major général
- 6b Disque blanc porté par les officiers détachés par leur régiment dans les divers états-majors, à l'exception de celui du commandant en chef

FRANCE
Infanterie de ligne



56 Caporal du Génie



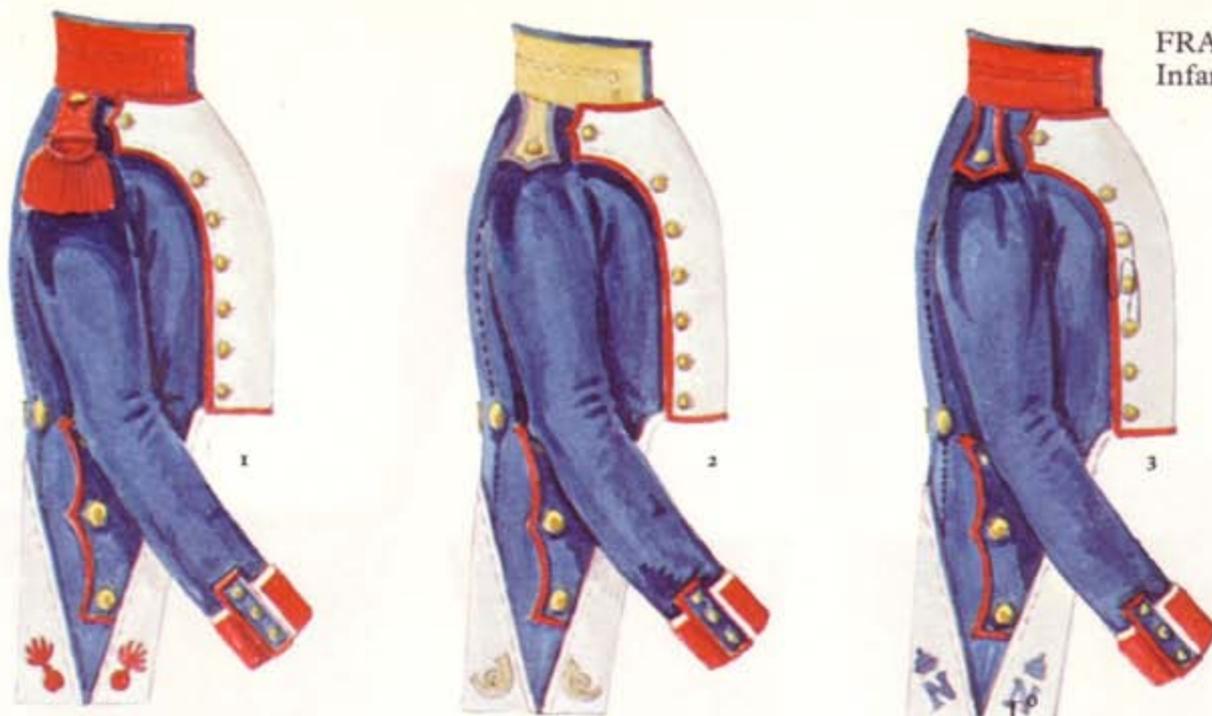
57 Tambour-major



58 Caporal d'une compagnie
de grenadiers



59 Musicien



- 60 1 Veste de grenadier (sous-officier ou soldat)
2 Veste de voltigeur (sous-officier ou soldat)
3 Veste de fusilier (sous-officier ou soldat)
4 Bonnet de police

Signes distinctifs de grade

- 5 Sergent-major (galon or)
6 Sergent (galon or)
7 et 7a Caporal-chef (sardines de laine jaune avec une sardine or en haut du bras gauche)
8 Caporal (sardines de laine jaune)



- 61 1 Shako (sous-officier ou soldat) et jugulaire d'une compagnie de voltigeurs
 2 Shako (sous-officier ou soldat) et jugulaire d'une 1^{re} compagnie de fusiliers
 3 Shako (sous-officiers et soldats) et jugulaire d'une compagnie de grenadiers
 4, 5 et 6 Disques de laine de la 2^e, 3^e et 4^e compagnie de fusiliers
 7 Plaque de shako portée par les voltigeurs et les fusiliers
 8 Plaque de shako d'une compagnie de grenadiers



62

Chef de bataillon



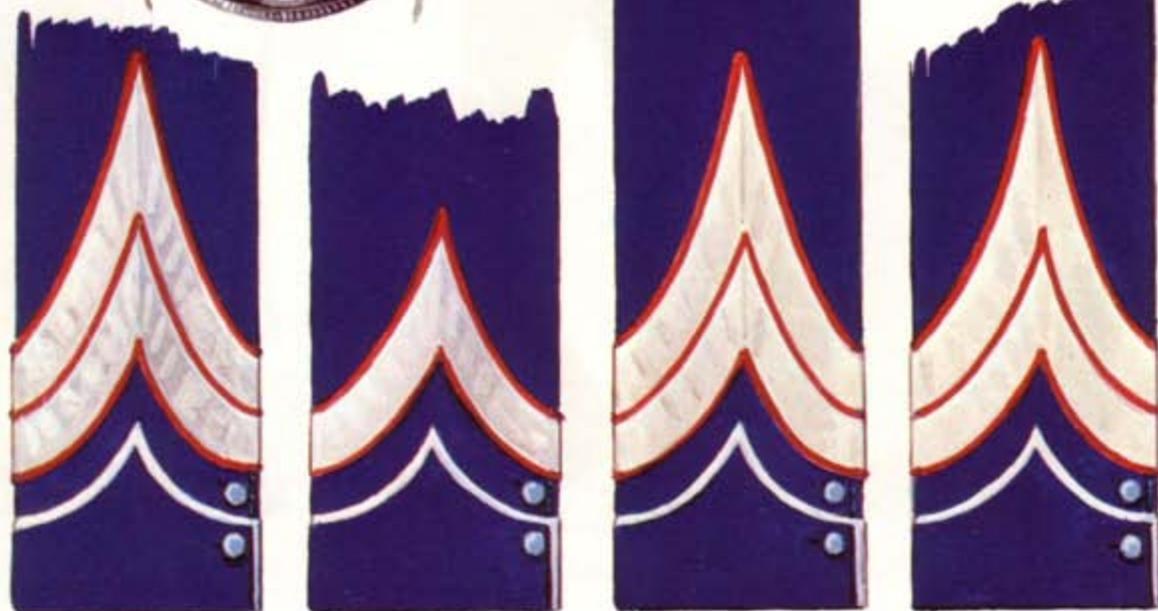
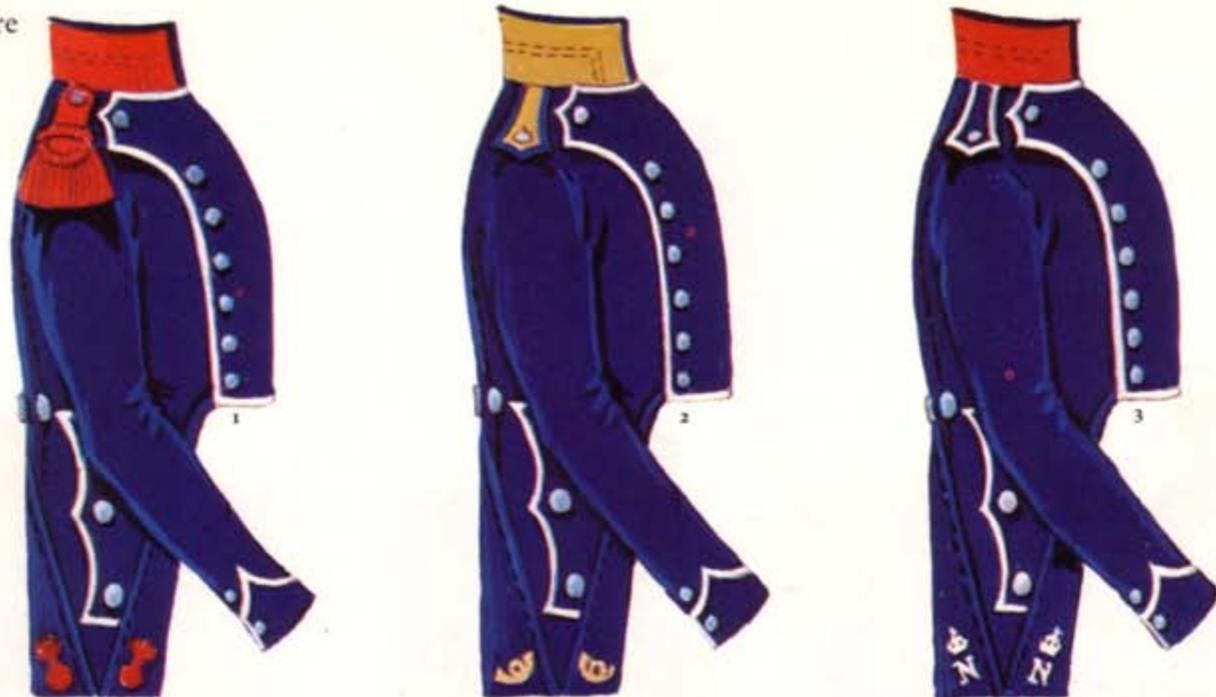
63

Soldat de la 1^{re} Compagnie de
Chasseurs



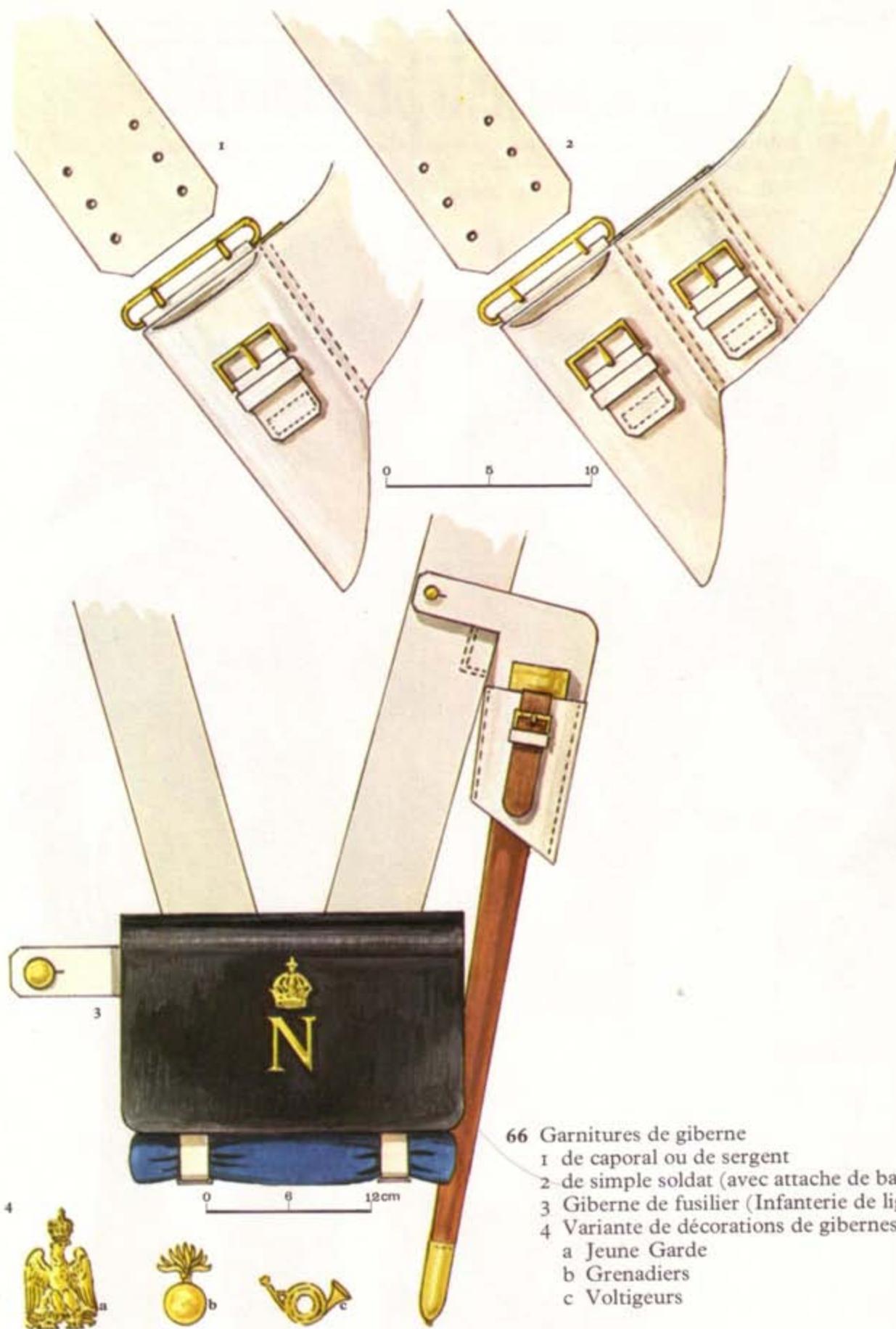
64

Sergent-major d'une compagnie de
carabiniers ayant plus de quatorze
ans de service



- 65 1 Veste de carabinier (sous-officier ou soldat).
 2 Veste de voltigeur (sous-officier ou soldat)
 3 Veste de chasseur (sous-officier ou soldat d'une compagnie ordinaire du bataillon)
 4 Shako de voltigeur ou de chasseur.
 Les signes distinctifs des officiers étaient identiques à ceux des officiers de l'Infanterie de ligne (voir 55), sauf que les passements étaient argent.

- 5 Bouton
 6 7, 8 et 9 Les sous-officiers portaient des insignes distinctifs identiques à ceux de l'Infanterie (voir planche 60). Toutefois, les sous-officiers les plus gradés avaient des galons argent (et non or), et les moins gradés des soutaches en laine rouge



66 Garnitures de giberne
1 de caporal ou de sergent
2 de simple soldat (avec attache de baïonnette)
3 Giberne de fusilier (Infanterie de ligne)
4 Variante de décorations de gibernes :
a Jeune Garde
b Grenadiers
c Voltigeurs

67 Infirmier
Brancardier
Médecin de 2^e classe en petite tenue
avec couvre-coiffure



L'Armée de Wellington



68 Major général (général de brigade)
en petite tenue



- 69 Insignes distinctifs des officiers généraux:
- 1 Field-marshal
 - 2 Lieutenant général (général de division)
 - 3 Major général (général de brigade)
 - 4 Brigadier général



70 Adjudant général ou quartier-maître général
en grande tenue



71 Aide de camp d'un général d'infanterie
en petite tenue

72 Aide de camp d'un général d'infanterie
en tenue de soirée







TROUPES

- Grande-Bretagne
- Pays-Bas
- Hanovre
- Nassau
- Brunswick
- France

INFANTERIE

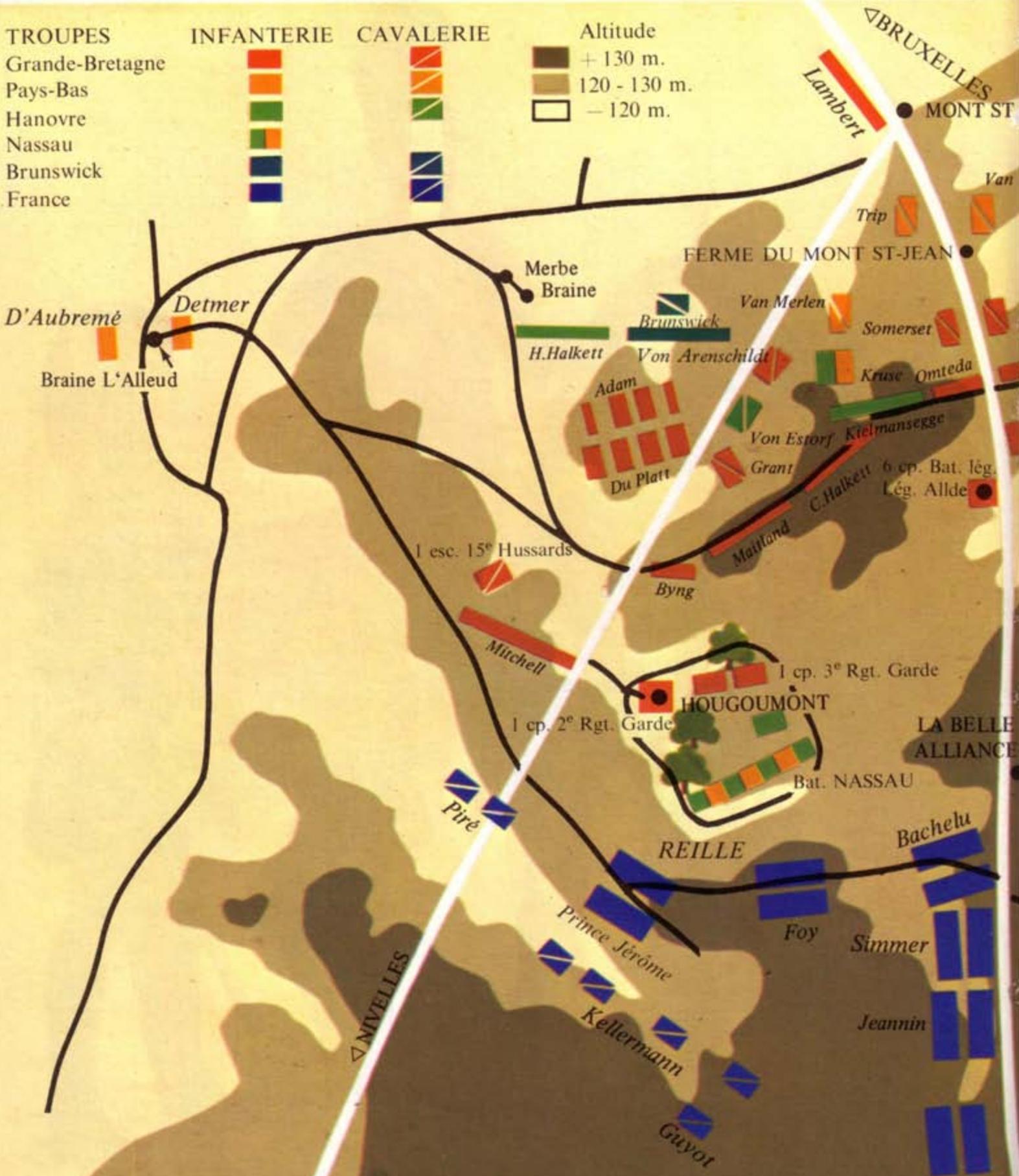


CAVALERIE



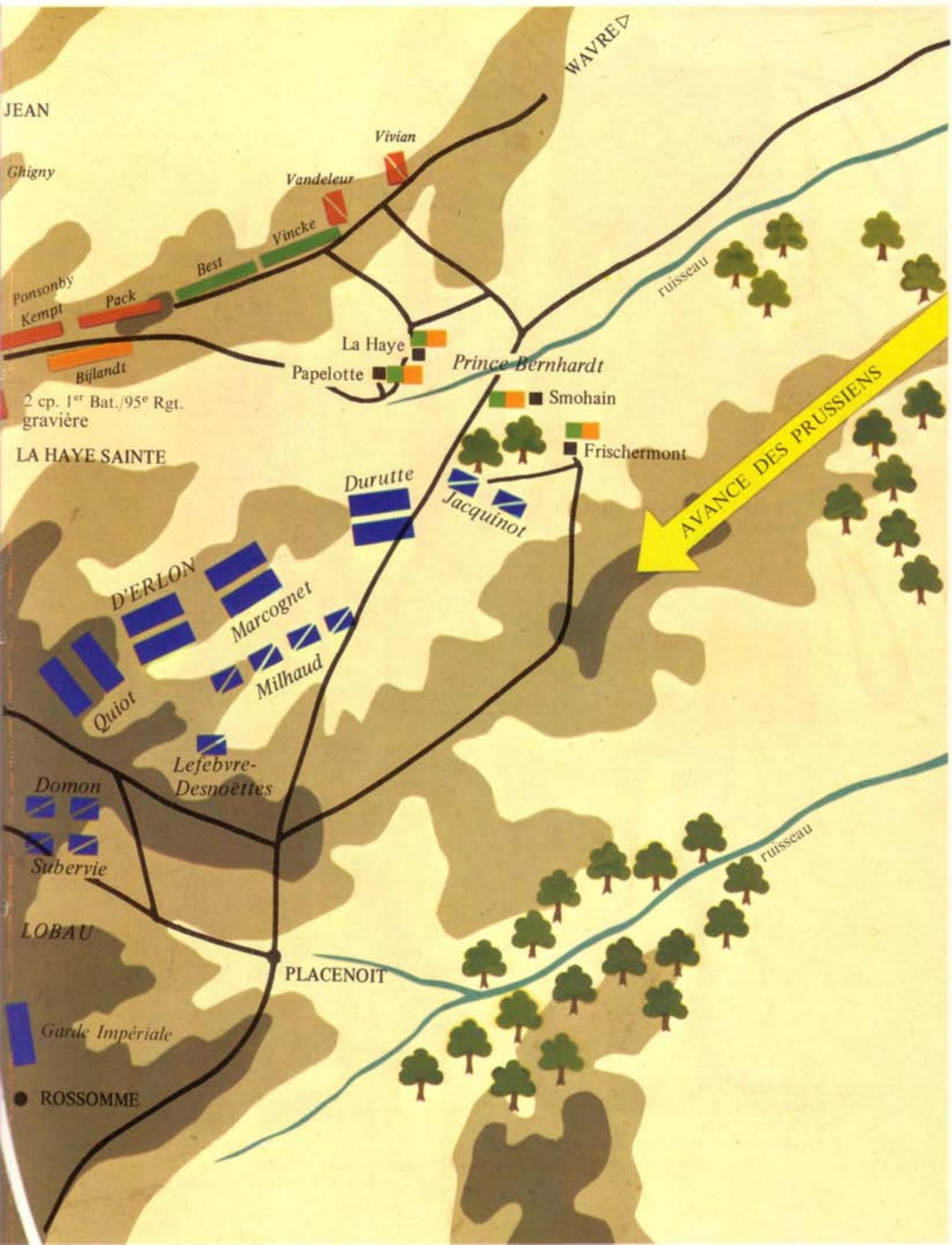
Altitude

- + 130 m.
- 120 - 130 m.
- 120 m.



WATERLOO
 18 juin 1815, 11 h. 15

CHARLEROI



JEAN

Ghigny

WAVRE

Vivian

Vandeleur

Vincke

Best

Ponsonby

Kempt

Pack

La Haye

Papelotte

Prince Bernhardt

Smohain

Frischermont

2 cp. 1^{er} Bat./95^e Rgt. gravière

LA HAYE SAINTE

Durutte

Jacquinot

AVANCE DES PRUSSIENS

D'ERLON

Marcognet

Milhaud

Quiot

Lefebvre-Desnoëttes

Domon

Subervie

LOBAU

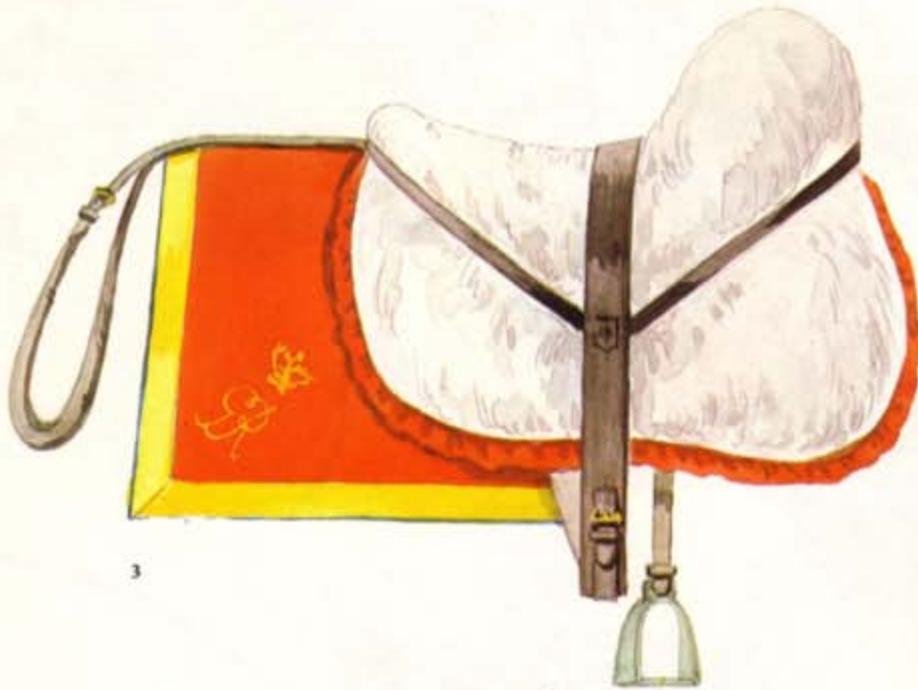
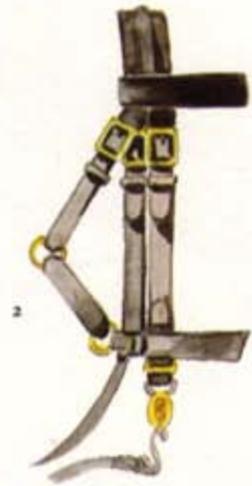
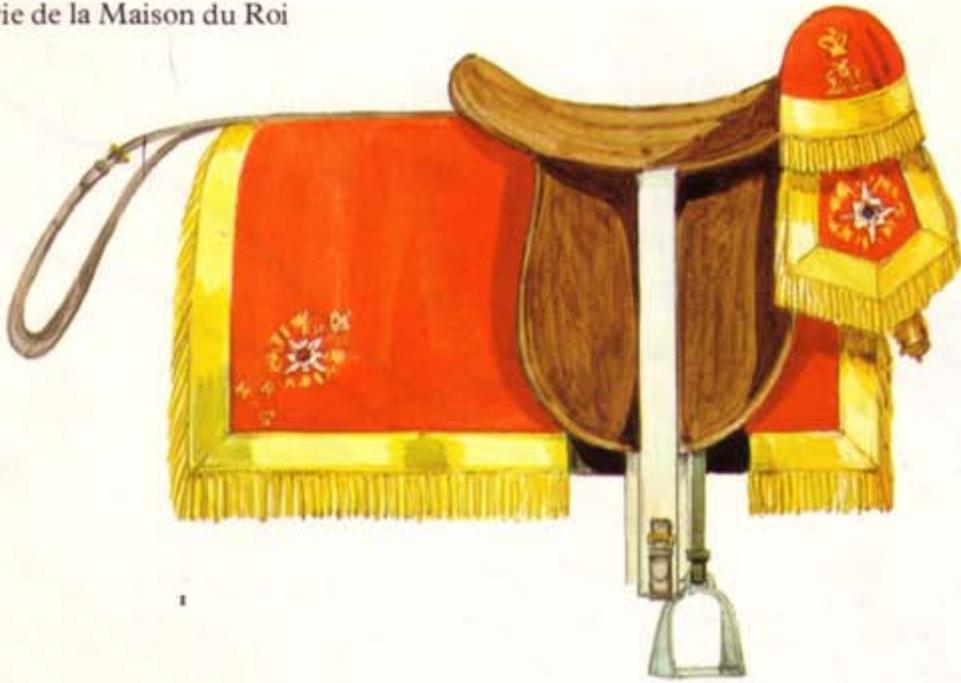
PLACENOIT

Garde Impériale

ROSSOMME

ruisseau

ruisseau



H R G

- 75 *Royal Horse Guards* (bleu)
1 Garniture de selle (officier)
2 Harnais (détail)
3 Garniture de selle (sous-officier ou soldat)



GRANDE-
BRETAGNE
Cavalerie de ligne



77 1^{er} Royal Dragoons. Caporal et officier portant une cape et un couvre-casque



78 2^e Royal North British Dragoons (Scots Greys). Soldat et officier



79 7^e Dragons légers (Hussards de la Reine).
Officier et soldat



80 10^e Dragons légers (Hussards du prince de Galles).
Officier et soldat

GRANDE-BRETAGNE
Cavalerie de ligne



81 11^e Dragons légers. Officier
12^e Dragons légers (du prince de Galles). Caporal



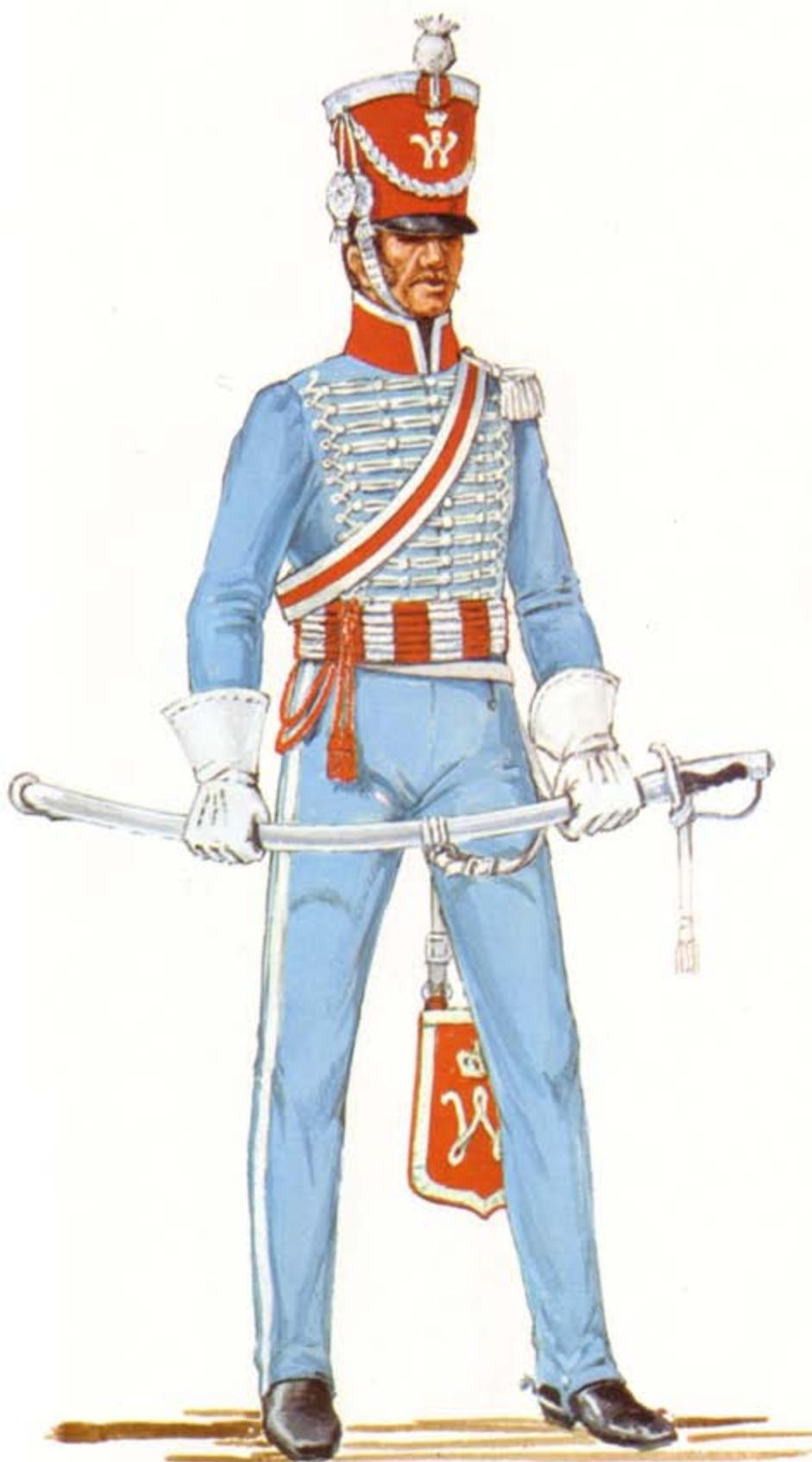
82 13^e Dragons légers. Ceinturon d'officier ou de sous-officier, veste d'officier
 16^e Dragons légers de la Reine. Ceinturon et shako de sous-officier ou de soldat
 Veste d'officier
 Détail de la manche
 Passement d'or des épaulettes (officier de dragons légers)
 Détail d'un bouton de dragon léger
 23^e Dragons légers. Veste d'officier
 Ceinture de sous-officier ou de soldat
 16^e Dragons légers de la Reine. Veste d'officier vue de dos



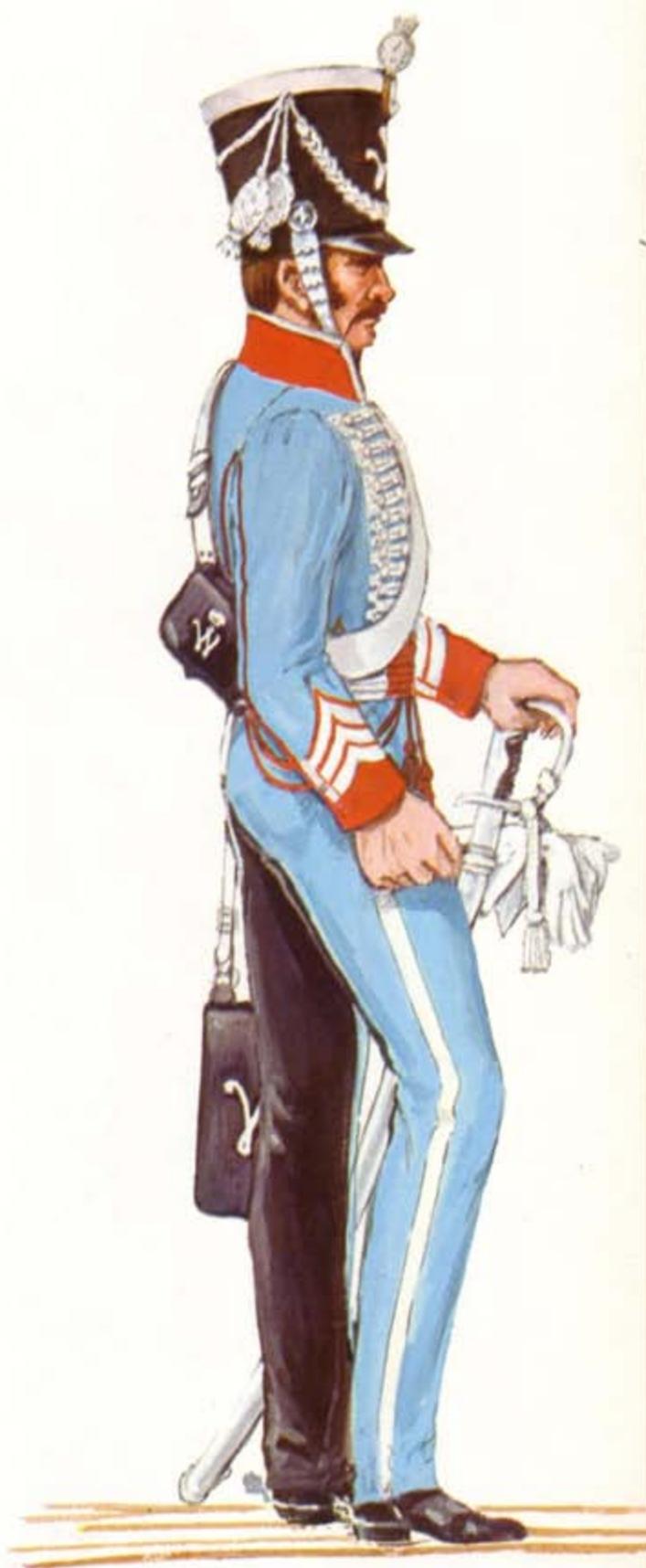
83 1^{er} Carabiniers hollandais. Soldat



84 1^{er} Carabiniers hollandais. Officier



85 8^e Hussards belges. Officier



86 8^e Hussards belges. Sergent



87 5^e Dragons légers belges. Officier

88 5^e Dragons légers belges. Soldat



89 5^e Dragons légers belges. Trompette



90 Hussards du Brunswick. Soldat



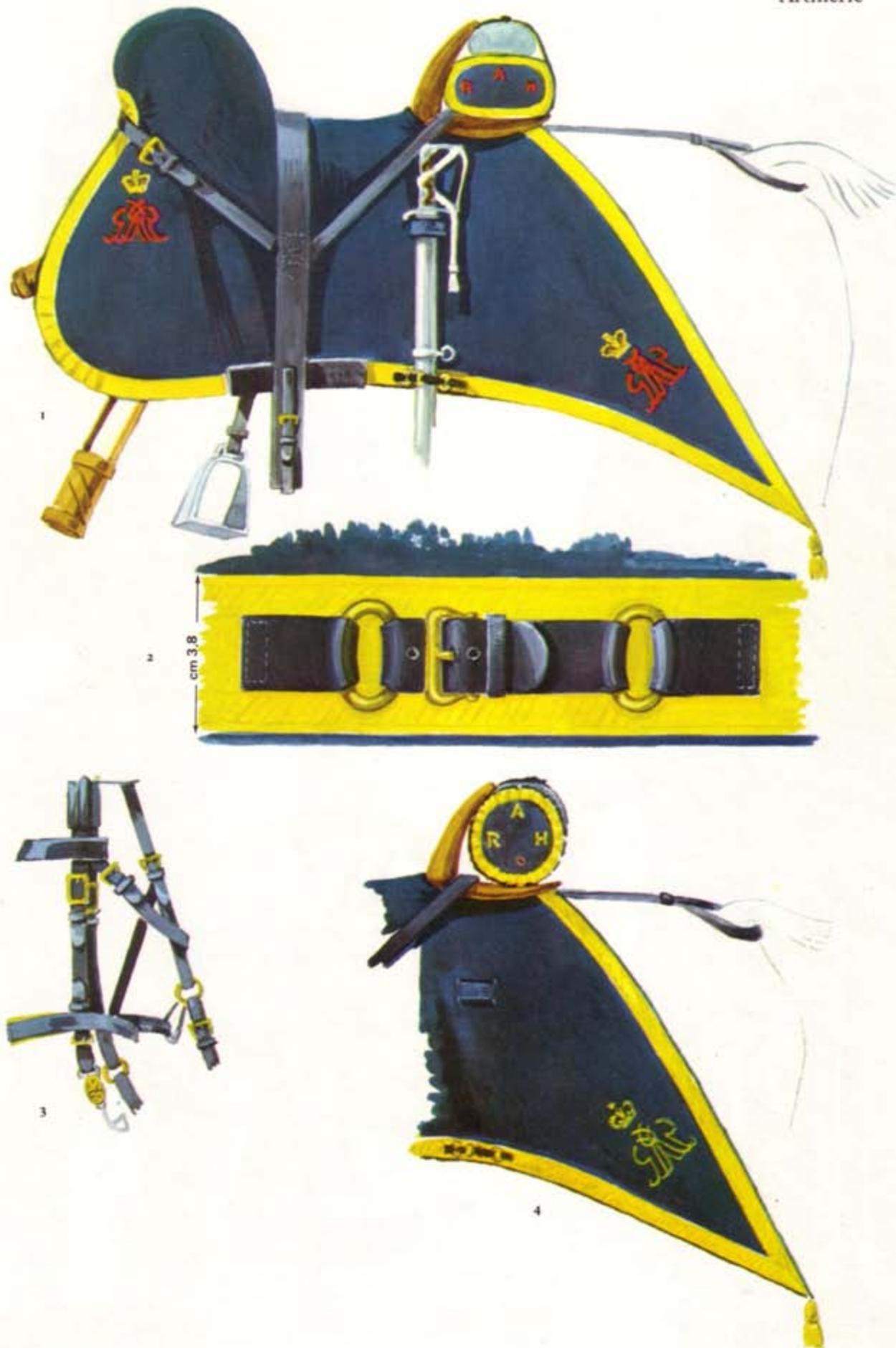
91 Artillerie royale à cheval.
Officier



92 Artillerie royale à cheval.
Canonnier d'une
section de fusées



93 Artillerie royale à cheval.
Conducteur



- 94 Artillerie royale à cheval. Garnitures de selle
1 de sous-officier ou d'artilleur
2 Détail de la courroie maintenant le sabre
3 Détail du harnais
4 Détail d'un tapis de selle d'officier





16 Artillerie du Brunswick. Officier et canonier

GRANDE-BRETAGNE
Garde à pied



97 2^e Coldstream.
Lieutenant (grade de régiment) et capitaine (grade d'armée)
en habit de soirée

*Lepotier
- Rome '85*



98 1 et 1a 1^{er} Régiment de la Garde. Lieutenant et soldat de la Garde (compagnie de grenadiers)
2 et 2a Gardes du 2^e Coldstream. Lieutenant et garde
3 et 3a 3^e Régiment de la Garde. Lieutenant et garde d'une compagnie légère



99 69^e South Lincolnshire.
Officier d'une compagnie légère



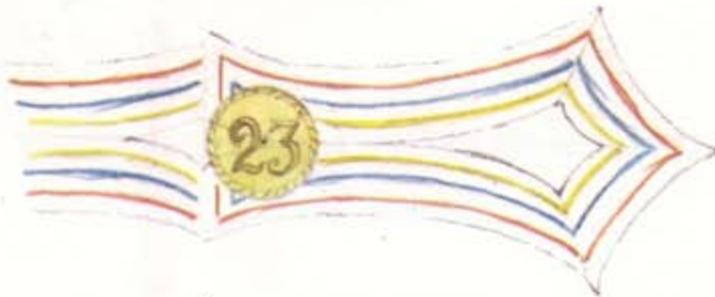
100 27^e Inniskilling.
Officier (compagnie ordinaire
du bataillon)



101 27^e Inniskilling. Sergent-major et sergent
d'une compagnie de grenadiers



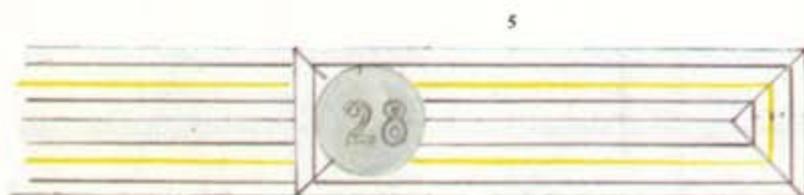
102 44^e East Essex. Simples soldats



103 23^e Royal Welsh Fusiliers

- 1 Veste d'officier (compagnie ordinaire du bataillon)
- 2 Détail d'une veste d'officier (compagnie légère)
- 3 Détail de la veste des sous-officiers et soldats (compagnie légère)

- 4 Veste des sous-officiers et soldats (compagnie ordinaire du bataillon)
- 5 Veste de tambour
- 6 Détail des passements des boutons (sous-officier ou soldat)
- 7 Plaque de baudrier



- 104 28^e North Gloucestershire
- 1 Veste d'officier de la Compagnie de flanc
 - 2 Shako (compagnie légère)
 - 3 Veste (sous-officier ou soldat) de la Compagnie de flanc
 - 4 Veste de tambour
 - 5 Détail des passements des boutonnières (sous-officier ou soldat)
 - 6 Plaque de baudrier



1



2



3



- 105** Légion allemande
 1 Plaque de shako (2^e Bataillon)
 2 Plaque de baudrier
 (Infanterie hanovrienne)
 3 Plaque de shako



ANGLO-
HANOVRIENS
Infanterie
de ligne

- 106** Légion allemande.
 Officier et soldat
 (compagnie légère,
 2^e Bataillon de Ligne)



- 107** 52^e d'Infanterie légère (Oxfordshire).
 Officier subalterne et simple soldat



- 108** 52^e d'Infanterie légère (Oxfordshire).
 Officier en capote

GRANDE-BRETAGNE
Infanterie légère



1



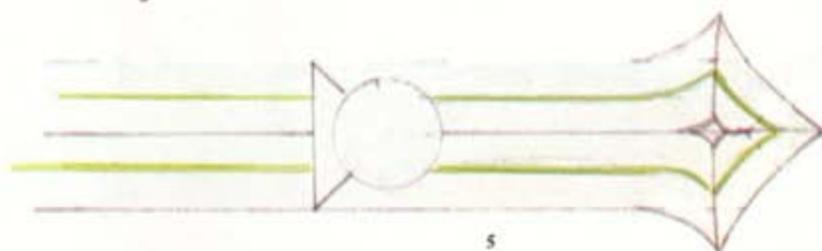
2



3



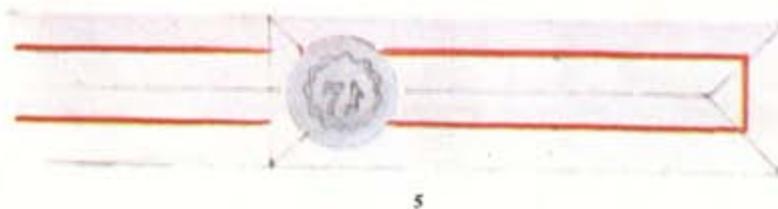
4



5

109 51^e d'Infanterie légère (2^e Yorkshire, West Riding)

- 1 Veste d'officier
- 2 Shako
- 2 Shako
- 3 Veste (sous-officier ou soldat)
- 4 Veste de tambour
- 5 Détail des passements des boutonnières (sous-officier ou soldat)



- 110 71^e d'Infanterie légère (Highland).
1 Veste d'officier
2 Shako
3 Veste (sous-officier ou soldat)
4 Veste de tambour
5 Détail des passements des boutonnières (sous-officier ou soldat)
6 Plaque de baudrier

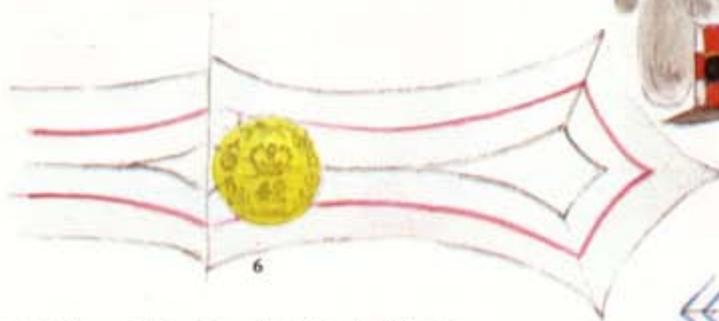
GRANDE-BRETAGNE
Highlanders



III 42^e (Royal Highland).
Tambour-major (Garde noire)

III 42^e (Royal Highland).
Officier en grande tenue
(Garde noire)

III 42^e (Royal Highland).
Simple soldat
(Garde noire)



114 42^e (Royal Highland). Black Watch

- 1 Veste d'officier (compagnie ordinaire du bataillon)
- 2 Détail d'une veste d'officier (Compagnie de flanc)
- 3 Détail de la veste de la Compagnie de flanc (sous-officier ou soldat)
- 4 Détail de la veste d'une compagnie ordinaire du bataillon (sous-officier ou soldat)

- 5 Veste de tambour
- 6 Détail des passements de boutonnière (sous-officier ou soldat)
- 7 Bérêt écossais
- 8 Plaque de baudrier
- 9 Détail des passements d'un tambour

GRANDE-BRETAGNE
Highlanders



115 79^e Cameron Highlanders.
Sergent (compagnie ordinaire du bataillon)



116 92^e Gordon Highlanders.
Officier en tenue de combat



117 92^e Gordon Highlanders.
Cornemusier



118 95^e Rifles. Officier et soldat



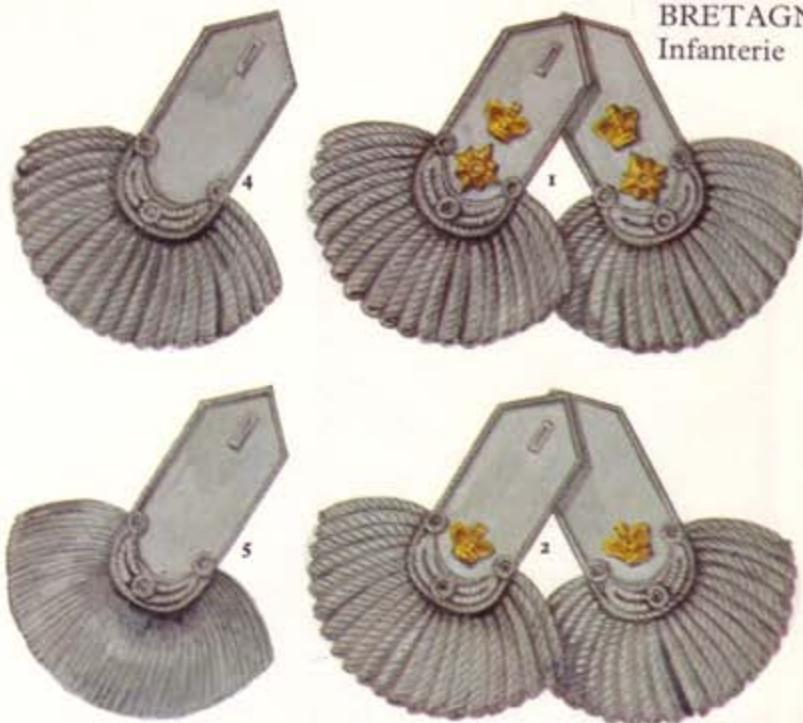
119 Garde et Infanterie lourde

- 1 Shako d'officier
- 2 Shako de sous-officier ou de simple soldat
- a Cocarde et plumet (compagnie ordinaire du bataillon)
- b Cocarde et plumet (compagnie de grenadiers)
- c Cocarde et plumet (compagnie légère)

120 Garde et Infanterie lourde.
Compagnies ordinaires du bataillon.
Signes distinctifs des officiers, avec passements
d'or ou d'argent selon le régiment

- 1 Colonel
- 2 Lieutenant-colonel (ou capitaine et lieutenant-colonel dans la Garde à pied)
- 3 Major
- 4 Capitaine (lieutenant et capitaine dans la Garde à pied)
- 5 Lieutenant
- 6 Enseigne

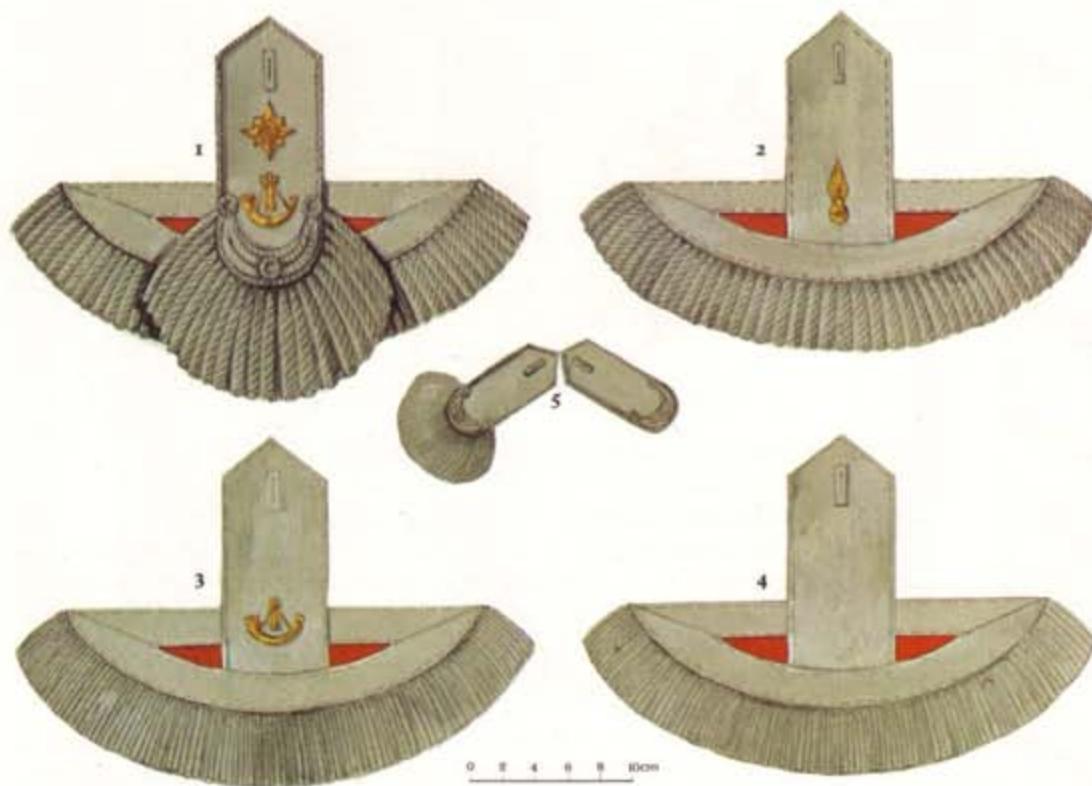
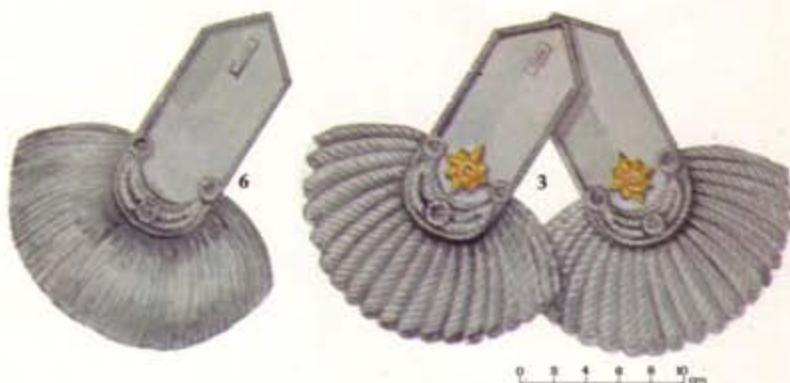
La différence entre les épaulettes des capitaines et des officiers subalternes résidait dans l'épaisseur des torons des franges. Les uns et les autres portaient une seule épaulette sur l'épaule droite.

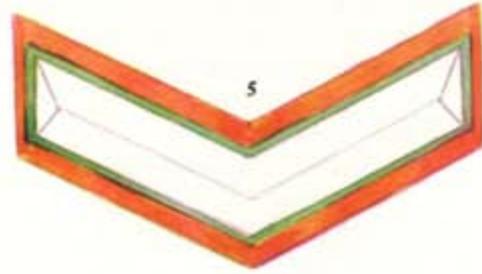
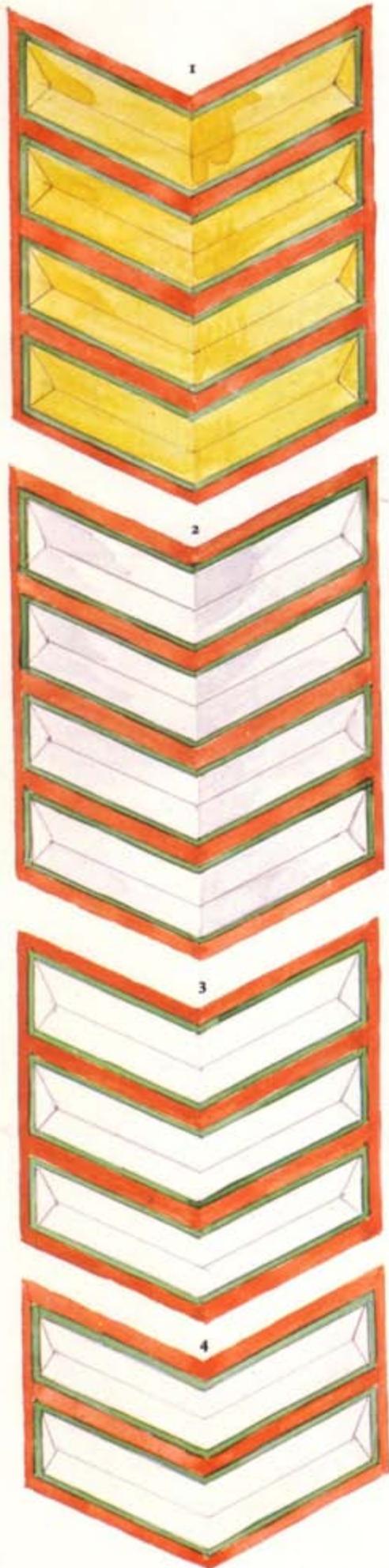


121 Infanterie légère, Rifles et compagnies de flanc

- 1 Major d'une compagnie légère ou major breveté commandant une compagnie légère
- 2 Capitaine d'une compagnie de grenadiers (ou lieutenant et capitaine de la Garde à pied)
- 3 Lieutenant d'une compagnie légère ou de l'Infanterie légère
- 4 Enseigne d'une compagnie de flanc
- 5 Adjudant

Les officiers de la Garde avaient droit à un fond noir (et non rouge). Les officiers des Rifles portaient des épaulettes noires sur fond vert.





- 122** Insignes de grade des sous-officiers
- 1 Sergent-major de la Garde à pied
 - 2 Sergent-major de l'Infanterie de ligne.
Les compagnies de flanc avaient droit à des chevrons sur les deux bras. Les autres compagnies du bataillon ne les portaient que sur le bras droit.
 - 3 Sergent
 - 4 Caporal
 - 5 Soldat d'élite
 - 6 Sergent porte-emblème. Cet insigne se portait sur le bras droit (les chevrons étant placés sur le bras gauche). Ces sergents escortaient l'enseigne chargé de porter les couleurs, soit du Roi, soit du régiment.



123 3^e d'Infanterie de ligne belge.
Officier (en bicorne, tenue de cérémonie).
Tambour



124 12^e d'Infanterie de ligne hollandais (caporal).
3^e d'Infanterie de ligne belge (soldat)

NASSAU
Infanterie

HANOVRE
Infanterie de Landwehr

BRUNSWICK
Infanterie



125

2^e Régiment du Nassau.
Simple soldat



126

Compagnie légère.
Simple soldat
(pour le shako, voir
planche 106c)



127

Jäger du Brunswick.
Officier



128

Infanterie de ligne.
3^e Bataillon
(simple soldat)

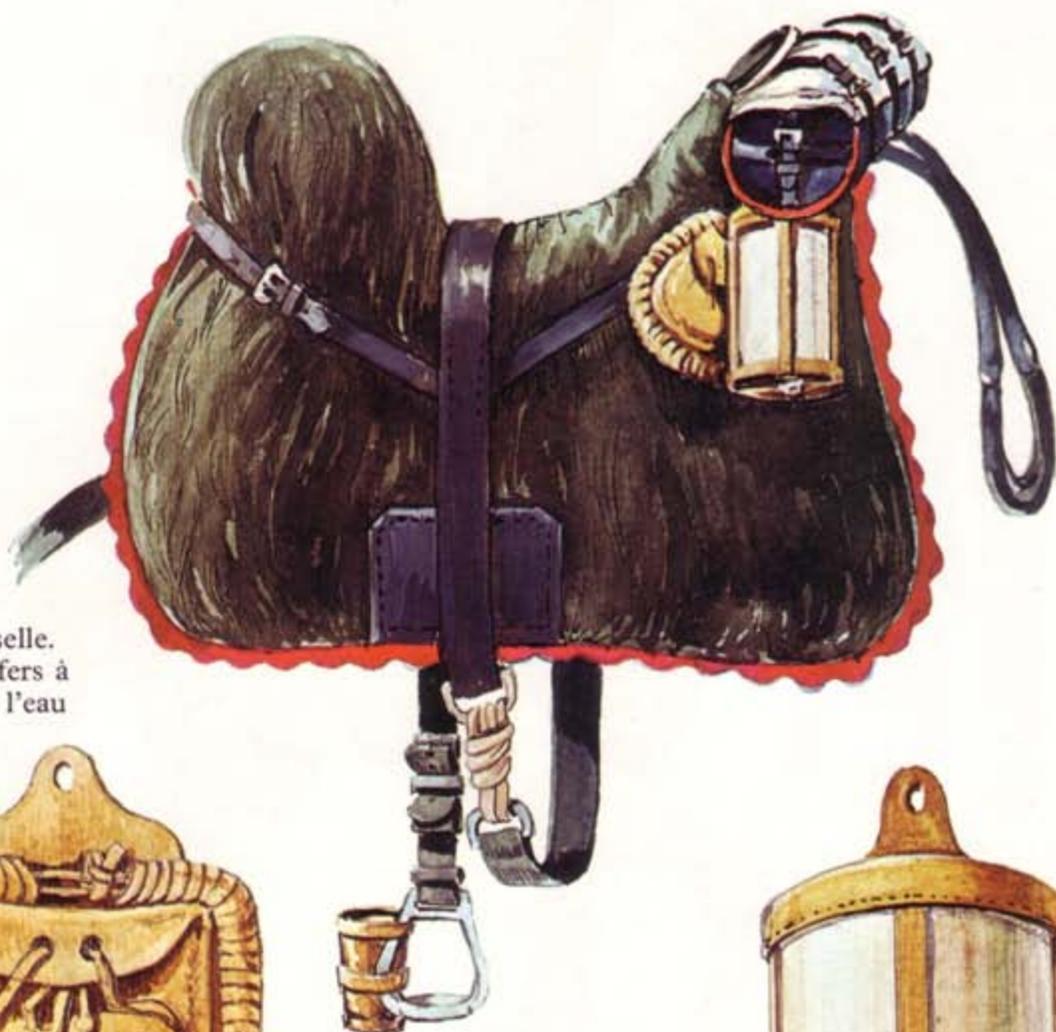
L'Armée de Blücher



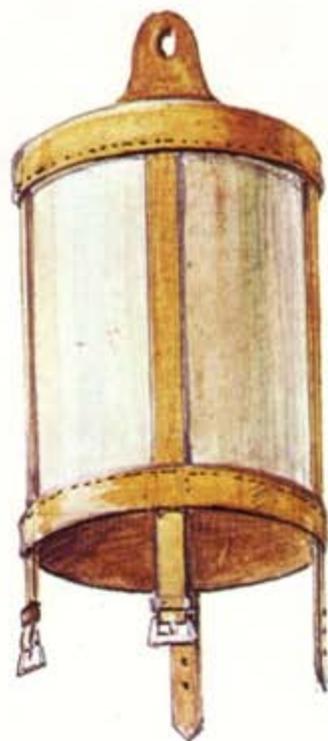
129 Général en grande tenue portant la *Feldmütze* (bonnet de police)

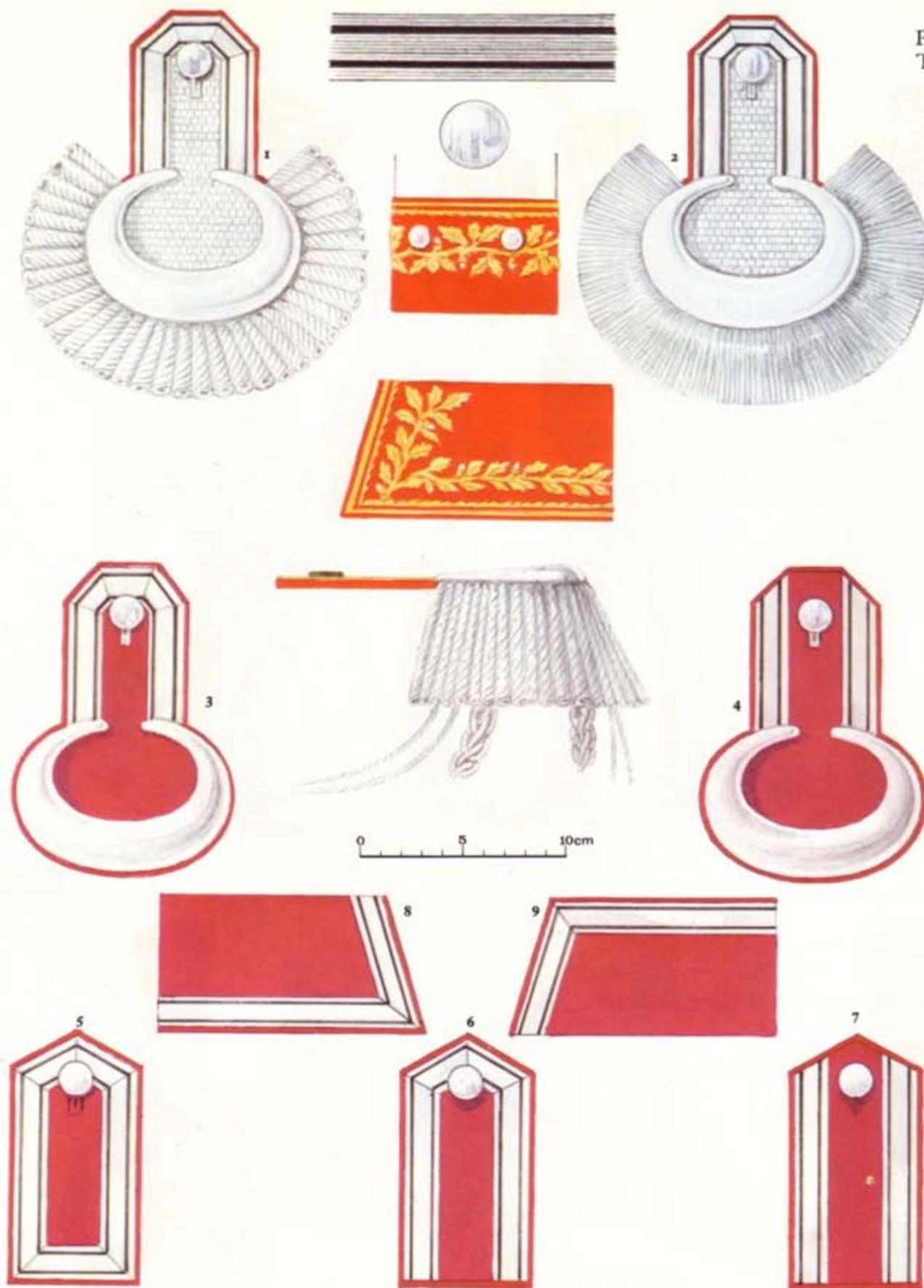


130 Garniture de selle de général



131 Uhlands. Garniture de selle.
Sacoche contenant les fers à
cheval. Récipient pour l'eau





132 Insignes distinctifs de grade des officiers.

- 1a Épaulette de général, avec franges dorées rigides
- 1a Passement de manche d'un général
- 1b Passement du col d'un général
- 1c Épaulette de général. Coupe verticale
- 2 Épaulette de colonel, de lieutenant-colonel ou de major
- 3 Épaulette de capitaine (fond des parements)

- 4 Épaulette de lieutenant
- 5 Contre-épaulette de colonel, de lieutenant ou de major
- 6 Contre-épaulette de capitaine
- 7 Contre-épaulette de lieutenant
- 8 Col de grande tenue d'un officier affecté à un régiment
- 9 Col de sous-officier breveté

Note : l'échelle en centimètres ne s'applique qu'aux épaulettes et contre-épaulettes.

PRUSSE
Cavalerie



133 Dragons.
Capitaine du 2^e régiment
(1^{er} Prusse-Occidentale)



134 Dragons. Trompette du 1^{er} Régiment de la Reine
Soldat du 7^e Régiment (Rhénanie)
Sergent du 6^e Régiment (Neumark)



135 Capitaine du 2^e Uhlans (Silésie)



136 Soldat du 2^e Uhlans (Silésie)



137 Hussards. Capitaine du 1^{er} Régiment
(Liebhusaren)



138 Hussards. Cavalier du 2^e Régiment
(Liebhusaren)



139 Hussards. Garniture de selle de cavalier
Détail d'un tapis de selle d'officier



140 Cavalerie de *Landwehr*. Soldat d'un régiment de Neumark



141

Infanterie de ligne.
Capitaine

du 6^e Régiment (1^{er} Prusse-Occidentale)

142

Infanterie de ligne.
Tambour

143

Infanterie de ligne.
Simple soldat
(vu de face et de dos)



144 Infanterie de Landwehr.
Capitaine d'un régiment silésien



145 Infanterie de Landwehr.
Sergent et soldat du 4^e (Silésie)

COMMENTAIRES DES ILLUSTRATIONS

ARMÉE FRANÇAISE

ÉTAT-MAJOR

Planches 1-7

Maréchaux d'Empire. Planches 1 et 2
Sous l'ancien régime, il existait déjà des maréchaux, mais ce titre était réservé à des officiers d'un mérite exceptionnel. Après avoir pris le titre d'Empereur en 1804, Napoléon nomma dix-huit maréchaux, huit autres furent nommés par la suite, dont Grouchy, au début des Cent Jours. Pour les distinguer des maréchaux nommés sous les Bourbons, on les désigna par le terme de « maréchaux d'Empire ». Quatre de ces maréchaux participèrent à la campagne de 1815, mais une crise de sciaticque obligea Mortier à se retirer avant le passage de la frontière. Les autres, Soult, Ney et Grouchy ne réalisèrent aucune prouesse. Certes, Ney sut ajouter encore à sa réputation de bravoure insensée et, en apprenant le 19 juin la déroute de Waterloo, Grouchy réussit une manœuvre de dégagement de son armée qui fut un véritable chef-d'œuvre militaire. Par la suite, une campagne fut dirigée contre ces maréchaux en vue de dégager la responsabilité de l'Empereur.

La tenue de maréchal, même dans sa forme la plus simple, avec parements au col et aux manches, était lourde et onéreuse. Il est peu probable que l'un des trois maréchaux l'ait portée au cours de cette campagne. Sans doute chacun d'eux porta-t-il l'uniforme du régiment dont il était le colonel (ceci à l'exemple de Napoléon); Soult arborait vraisemblablement celui des chasseurs à pied de la Garde. Les maréchaux ont probablement emporté leur bâton de maréchal. Ce somptueux objet, long de 50 cm, comportait 32 aigles d'or, brodés sur fond de velours bleu. Aux deux extrémités, le bâton se terminait par un capuchon en or. L'un d'eux portait le nom du récipiendaire et la date de sa promotion, l'autre la mention « Terror belli, decus pacis ». Ainsi sur celui de Ney lisait-on: « Michel Ney, nommé par l'Empereur Napoléon Maréchal de l'Empire, 19^{me} Mai 1804. »

Officiers généraux.

Planches 2-5
Habituellement, une division était commandée par un général de division, une brigade par un général de brigade. Durant les Cent Jours, le général de brigade fut parfois appelé maréchal de camp. (Ce titre

d'avant la Révolution avait été remis en honneur sous la Restauration.) Les distinctions entre ces deux grades étaient aussi nombreuses que complexes; le divisionnaire avait droit, sur le col et sur les manches, à 2 rangées de feuilles de chêne brodées en or, contre une seule au brigadier. Les officiers généraux portaient tous une écharpe rehaussée de broderies d'or; elle était à fond blanc pour les maréchaux, rouge pour les divisionnaires, bleu ciel pour les brigadiers. Ces mêmes couleurs apparaissaient au revers du ceinturon, portant le sabre. Sur la dragonne figuraient de petits insignes du grade: 2 bâtons en croix pour les maréchaux, 2 ou une étoile respectivement pour les divisionnaires et les brigadiers. Ces mêmes insignes décoraient les épaulettes, les 2 glands de l'écharpe, les extrémités du bicorne. Les étriers et les éperons des maréchaux étaient dorés, ceux des généraux argentés.

Officiers d'état-major. Planches 6 et 7
En 1812, le bicorne fut abandonné tant par les armées françaises que par les armées britanniques; cependant, il fut conservé pour les généraux, les officiers d'état-major, les services non combattants (chirurgiens et médecins). Coiffure peu pratique à cheval, le bicorne présentait des avantages pour l'officier d'état-major, souvent appelé à travailler à l'intérieur. Cette coiffure se glissait sous le bras, ce qu'il eût été difficile de faire avec un bonnet à poil ou un shako. Rappelons que dans l'Armée française les expressions «chapeau en bataille» et «chapeau en colonne» correspondaient au port du bicorne pointe en avant, ou pointes disposées latéralement. Simplifié dès 1812, l'uniforme de l'officier d'état-major était très sobre à l'époque de Waterloo. Les officiers supérieurs (adjudant, commandant) arboraient des épaulettes en or et des passe-

ments d'or au col, aux manches et aux boutonnieres. Les officiers subalternes n'avaient qu'une seule épaulette en or.

La modification de l'uniforme de l'aide de camp avait longuement tardé. Depuis 1812, ces officiers portaient des uniformes répondant aux souhaits du général qu'ils servaient. En l'occurrence, certains généraux s'étaient montrés très fantaisistes; ainsi, le maréchal Murat, du temps où il était grand-duc de Berg et de Clèves, paraît ses aides de camp d'un uniforme où le blanc et l'or se mariaient au rouge amarante. Les nouveaux règlements prescrivait que l'aide de camp devait porter l'uniforme de l'officier d'état-major avec une seule épaulette et des parements chamois au col et aux manches. Un brassard et le plumet du bicorne permettaient de reconnaître le rang du général auprès duquel l'aide de camp était détaché. Le brassard constituait une réplique en miniature de l'écharpe brodée d'or du général; le fond du brassard et le plumet étaient aux couleurs prescrites pour l'officier général (voir ci-dessus), à l'exception de l'aide de camp du général de division qui avait droit à un plumet rouge sur bleu. Si l'aide de camp était appelé à monter à cheval, il portait des bottes de hussard, de préférence à la botte à revers adoptée par le reste de l'état-major.

LA GARDE IMPÉRIALE.

Planches 8-41

La Garde impériale servait de garde personnelle à l'Empereur et de corps de réserve pour l'ensemble de l'Armée. Elle comprenait des forces relevant de tous les corps de l'Armée de terre et comptait même une section de marine. C'était une véritable armée dans l'armée; ses effectifs à Waterloo en faisaient le second des corps d'armée par l'importance numérique. En

1812, au début de la Campagne de Russie, la Garde comptait 40 000 hommes ; 35 000 d'entre eux furent tués, blessés ou réformés, mais la Garde fut aussitôt reconstituée. Tous les soldats étant avides de faire partie de ce corps d'élite, le recrutement était aisé. Les soldats de la Garde avaient une meilleure solde, portaient des uniformes mieux coupés et de meilleure qualité et, entre deux campagnes, avaient de fortes chances d'être cantonnés à Paris. L'esprit de corps de la Garde était supérieur à celui de toutes les autres unités. La sélection était sévère et la menace de se voir renvoyer dans un autre régiment contribuait au maintien de la discipline. Même après la désastreuse Campagne de Russie, les volontaires étaient suffisamment nombreux pour que l'Empereur pût poser des conditions draconiennes à l'entrée dans la Garde. Il fallait aux officiers et aux sous-officiers 12 années de service et plusieurs campagnes. Le 1^{er} Grenadiers de la Garde et le 1^{er} Chasseurs de la Garde ne recrutaient que des soldats ayant 10 années de campagne à leur actif ; 8 années suffisaient pour entrer dans le 2^e Grenadiers ou le 2^e Chasseurs. La Garde recrutait aussi directement. Depuis l'établissement de la conscription en 1804, une sélection dirigeait les meilleurs jeunes vers les bataillons de vélites ; ces soldats étaient ensuite versés dans la Garde.

En 1789, lors du 18 Brumaire, la Garde avait été constituée à partir de la Garde du Corps Législatif et de la Garde du Directoire exécutif. Ces 2000 hommes, commandés par J. B. Murat, servaient de garde personnelle aux trois consuls. La Garde comptait 1 bataillon de grenadiers, 1 compagnie de chasseurs, 3 escadrons de cavalerie légère et 1 batterie d'artillerie. Devenu Premier Consul, le général Bonaparte assigna à la Garde un nouveau destin : servir de modèle à toute l'Armée. Dès lors, elle sera composée d'hommes

qui se seront distingués par leur bravoure et leurs vertus militaires au cours des campagnes menées sous la Révolution.

Pour servir de modèle à l'Armée, la Garde devait être une unité combattante. Elle fut donc renforcée pour pouvoir porter des coups décisifs dans les batailles, quand la victoire semblait tarder. Réserve ultime, elle était donc rarement engagée. L'Infanterie de la Vieille Garde assista à plusieurs batailles – Austerlitz, Iéna, Friedland, Borodino – sans tirer un coup de feu. Un seul bataillon fut engagé à Eylau. La seule vision des soldats de la Garde, coiffés de leurs bonnets à poil, massés en retrait, influait sur les décisions des généraux ennemis. Pour le reste de l'Armée, la Garde représentait l'assurance ultime. Qu'elle avançât, et l'on savait que la bataille prenait un tour périlleux, mais on savait aussi que ce corps prestigieux enfoncerait l'adversaire. A Waterloo, l'échec de la Garde provoqua la déroute de l'Armée. L'inimaginable s'était produit, mettant fin à une légende d'invincibilité. Servant de modèle à toute l'Armée, la Garde comprenait des unités des diverses armes. Elle avait son artillerie à pied ou à cheval, son corps du génie, ses pontonniers, son train des équipages, ses ouvriers d'administration et sa police. En 1803, la Garde fut dotée d'une section de marins, ceci en vue de rehausser l'image trop ternie de la Marine française et en prévision d'un débarquement en Angleterre. Ces marins, outre leur habileté professionnelle, servaient souvent d'artisans ; ils combattirent parfois à pied et, à Waterloo, renforcèrent les canonnières.

Par moments la Garde compta des unités insolites. Un régiment d'éclaireurs tartares figura dans ses rangs. Unité haute en couleurs, les Mamelouks constituaient un vestige de la Campagne d'Égypte. Leur uniforme influa sur la mode parisienne. Ils étaient armés d'une carabine,

d'une paire de pistolets, d'un sabre et d'une dague; ils étaient équipés d'une baïonnette, d'une hache et d'une masse. A l'origine, ils avaient aussi des tromblons espagnols, qui furent supprimés par la suite.

Lors de l'exil à l'île d'Elbe, Napoléon conserva auprès de lui 1 détachement de la Garde, 1 bataillon mixte de grenadiers et de chasseurs, 2 escadrons de lanciers polonais, une centaine d'artilleurs et quelques marins pour armer la flotte impériale. Sous les Bourbons, la Garde royale incorpora 6 bataillons d'infanterie et 4 régiments de cavalerie. La solde et les privilèges de ces gardes se trouvèrent réduits. Ils furent très humiliés lorsque le roi mit sur pied sa Maison militaire, une garde composée de nobles émigrés; tous les soldats qui en faisaient partie avaient rang d'officiers. Le jour où Napoléon revint de l'île d'Elbe, la Garde se rallia à lui comme un seul homme. D'autres gardes, des demi-soldes ou d'anciens prisonniers de guerre, vinrent gonfler ses effectifs. Composée de soldats expérimentés, bien entraînés, passionnément dévoués à l'Empereur, la Garde, lors de la Campagne de Waterloo, constituait le corps d'élite par excellence.

Garde Impériale. Cavalerie.

Planches 8 à 22, figures 1-3

Grenadiers à Cheval. Planches 8 et 9
En décembre 1800, les grenadiers à cheval furent formés à partir de 2 escadrons de cheveu-légers de la Garde consulaire. Leur armement comportait de lourds sabres de cavalerie légèrement incurvés, une paire de pistolets et un fusil d'infanterie. Ils n'avaient pas de grenades, et le nom de leur unité avait été choisi pour rappeler les brillants états de service des grenadiers à cheval, appartenant à la cavalerie de la Maison du Roi sous l'Ancien Régime. Ils

portaient le bonnet à poil, mais sans la plaque de bronze agrémentant la coiffure des Grenadiers à pied, qui avaient presque le même uniforme.

Cette coiffure remontait à l'époque où les soldats de l'Infanterie et de la Cavalerie portaient le tricorne. Le mouvement de lancer la grenade rendait le port du bicorne impraticable. Un chapeau spécial fut donc conçu à cette époque où la grenade était aussi dangereuse pour le lanceur que pour son ennemi. On commença par adopter un bonnet assez raide, en forme de pain de sucre, que la pluie déformait et qui ne protégeait pas contre les intempéries. Le bonnet à poil fit donc son apparition alors que la grenade, parce que trop capricieuse, disparaissait de toutes les armées*. Cette coiffure devint celle des troupes d'élite.

En 1814, sous la première Restauration, les grenadiers à cheval furent conservés, sous le nom de Cuirassiers de France. Un décret les priva du bonnet à poil, remplacé par le casque, et leur enjoignit de porter la cuirasse; ils réussirent à conserver leur bonnet et se débarrassèrent avec joie de la cuirasse au retour de Napoléon de l'île d'Elbe. A Waterloo, ils participèrent à la seconde attaque de la Cavalerie, puis aux charges suivantes. « Une très belle troupe, composée de grands gaillards aux larges ceinturons chamois et dont les immenses bonnets à poil faisaient des êtres gigantesques », dira un canonier dont la batterie fut chargée par des grenadiers à cheval. Quelques grenadiers survécurent à l'holocauste de la Cavalerie française et soutinrent le centre de la Garde lorsque celle-ci lança son ultime attaque. Au moment de la déroute de l'Armée française, ils furent incorporés à l'arrière-garde.

* Du temps de Napoléon, la grenade était une arme de siège qu'on laissait tomber sur l'assaillant. L'épaisseur du mur protégeait le grenadier.

Chasseurs à cheval de la Garde.

Planches 10-12, figures 1 et 2
Comme les grenadiers à cheval, les chasseurs à cheval furent constitués par des éléments du régiment de cavalerie de la Garde consulaire. Napoléon considérait qu'il s'agissait d'un corps ayant déjà des traditions. A l'origine, il forma un escadron de guides, qu'il utilisa en Italie et en Egypte. Ces guides étaient alors commandés par le futur maréchal Jean-Baptiste Bessières (qui fut tué à Lutzen.) Lors de sa constitution, le régiment des chasseurs à cheval fut placé sous les ordres d'Eugène de Beauharnais, le futur vice-roi d'Italie.

L'uniforme des guides était vert; les chasseurs à cheval conservèrent cette couleur, mais adoptèrent l'uniforme des hussards; toutefois, au lieu de rejeter la pelisse sur l'épaule, ils l'enfilaient et, de loin, ils semblaient porter un dolman rouge, mais le tapis de selle vert demeurait distinctif.

A Waterloo, les chasseurs à cheval faisaient partie de la brigade de cavalerie légère de la Garde; celle-ci était placée sous les ordres de Lefebvre-Desnoëttes. En 1808, ce dernier commandait déjà un régiment de chasseurs à cheval, mais il tomba aux mains des soldats de la Légion allemande au moment où ses chasseurs

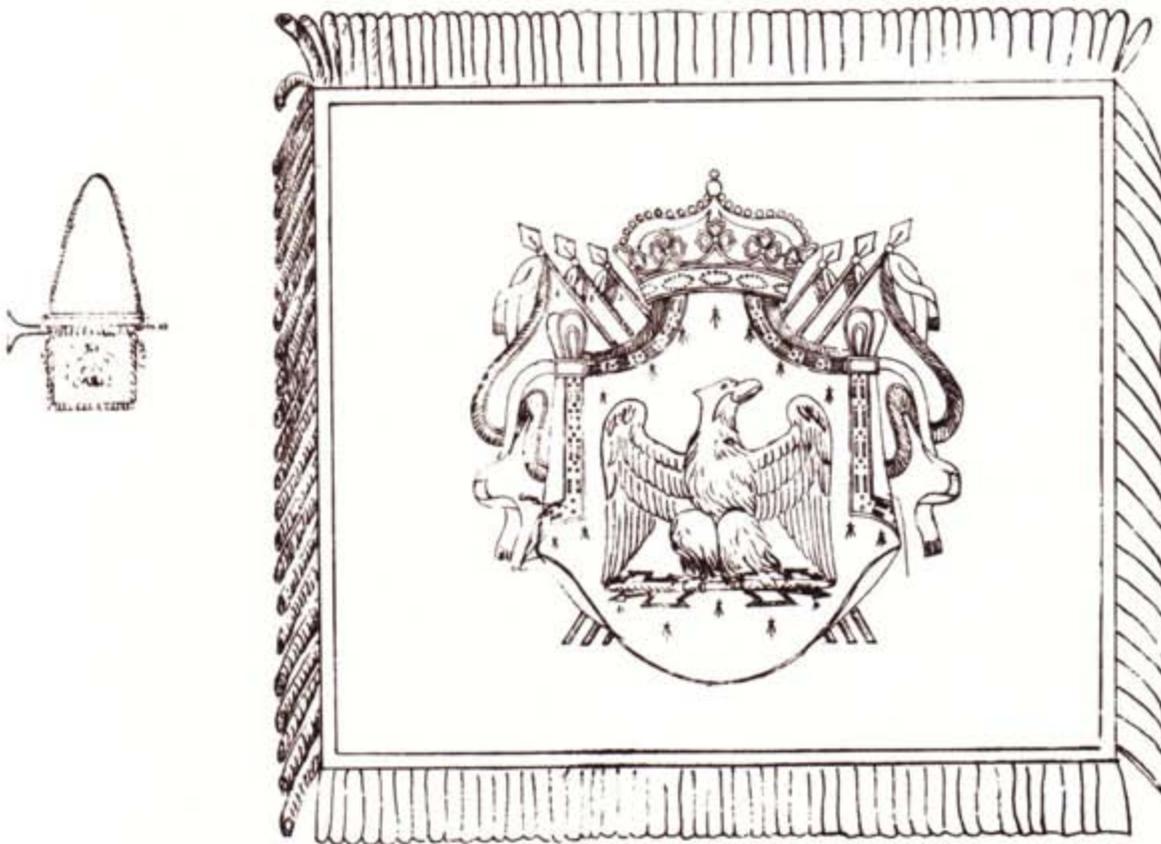


Fig. 1 Chasseurs à cheval de la Garde. Bannière de trompette

tentaient de franchir l'Esla, à Benavente. Prisonnier à Cheltenham, il devint un personnage mondain mais, au mépris de sa parole, il revint en France à la demande de Napoléon pour participer à la Campagne de Russie. Cavalier talentueux, il était un chef très audacieux; ce fut un de ses officiers, le capitaine Klein de Kleinenberg qui, dans les parages de la Haie Sainte, s'empara du drapeau du 8^e Bataillon de la Légion royale allemande.

Les chasseurs à cheval étaient surnommés « les enfants chéris » de l'Empereur. A Waterloo, Napoléon portait la petite tenue des chasseurs, uniforme qu'il arbore sur de nombreux tableaux. Il s'agissait en fait de la petite tenue de Cour, comportant la fameuse redingote verte, enfilée sur une veste, sorte de gilet blanc, une culotte de même couleur et des bas de soie. La petite tenue normale des chasseurs impliquait le port d'une veste écarlate à cinq rangées de brandebourgs et à boutons dorés, celui d'une culotte verte à la hussarde; les bottes étaient noires. A Waterloo, l'escadron de service assurant la garde personnelle de l'Empereur était un escadron de chasseurs; ce sont ces chasseurs qui lui permirent de quitter le champ de bataille et qui, à grands coups de plat de sabre, lui frayèrent un chemin à travers la cohue des fuyards.

Gendarmerie d'élite. Planche 13
La Gendarmerie d'élite, qui faisait partie de la Garde, avait été formée en 1802 par sélection dans tous les corps de gendarmerie de France. Ces gendarmes assumaient les fonctions normales de leur arme mais participaient aussi au cérémonial des divers palais impériaux. Un détachement était toujours de service à la Malmaison, du temps où Joséphine était Impératrice. Les gendarmes portaient un uniforme semblable à celui des grenadiers à cheval de la Garde, mais dont la veste, la culotte

et le ceinturon étaient chamois. En campagne, ils portaient la grande cape bleue à revers rouges. Armés d'une carabine et d'un long sabre, ils n'étaient engagés qu'en cas d'urgence.

Dragons de la Garde (ou dragons de l'Impératrice). Planches 14 et 15

Comme on le verra plus tard, les dragons constituaient en principe une infanterie montée. Au début du XIX^e siècle, les dragons des divers pays européens adoptèrent un casque à motifs antiques. Ce casque était très peu fonctionnel; il devenait intolérable sous le soleil et en cas de vent la crinière flottante gênait le tir. Les dragons de la Garde, corps formé en 1806, ne se battirent jamais à pied sauf pendant la retraite de Russie, et parce qu'ils avaient perdu tous leurs chevaux. Le régiment n'eut que 120 survivants. Ils portaient le même uniforme que les grenadiers à cheval de la Garde, mais vert et non bleu. Comme chez les grenadiers à cheval les trompettes portaient des vestes bleu ciel à revers rouges. Sauf en campagne, le casque était garni d'un plumet, de couleur blanche pour le colonel et les trompettes, rouge pour tous les autres grades. Seule exception, les chefs d'escadrons avaient droit à un plumet rouge et blanc. Les plumets des officiers étaient en plume et non en crin.

Comme tous les autres corps de la Garde, ils arboraient des parements; on pouvait également les distinguer des autres dragons grâce à leur turban en peau de léopard (vraie pour les officiers et en imitation pour les sous-officiers et soldats)*. Ils avaient des boutons en cuivre et non en métal blanc.

* Une estampe de Vernet, commentée par l'Empereur, montre un colonel du 1^{er} Dragons de Ligne, portant un turban en peau de léopard. Peut-être avait-il servi précédemment dans les Dragons de la Garde.

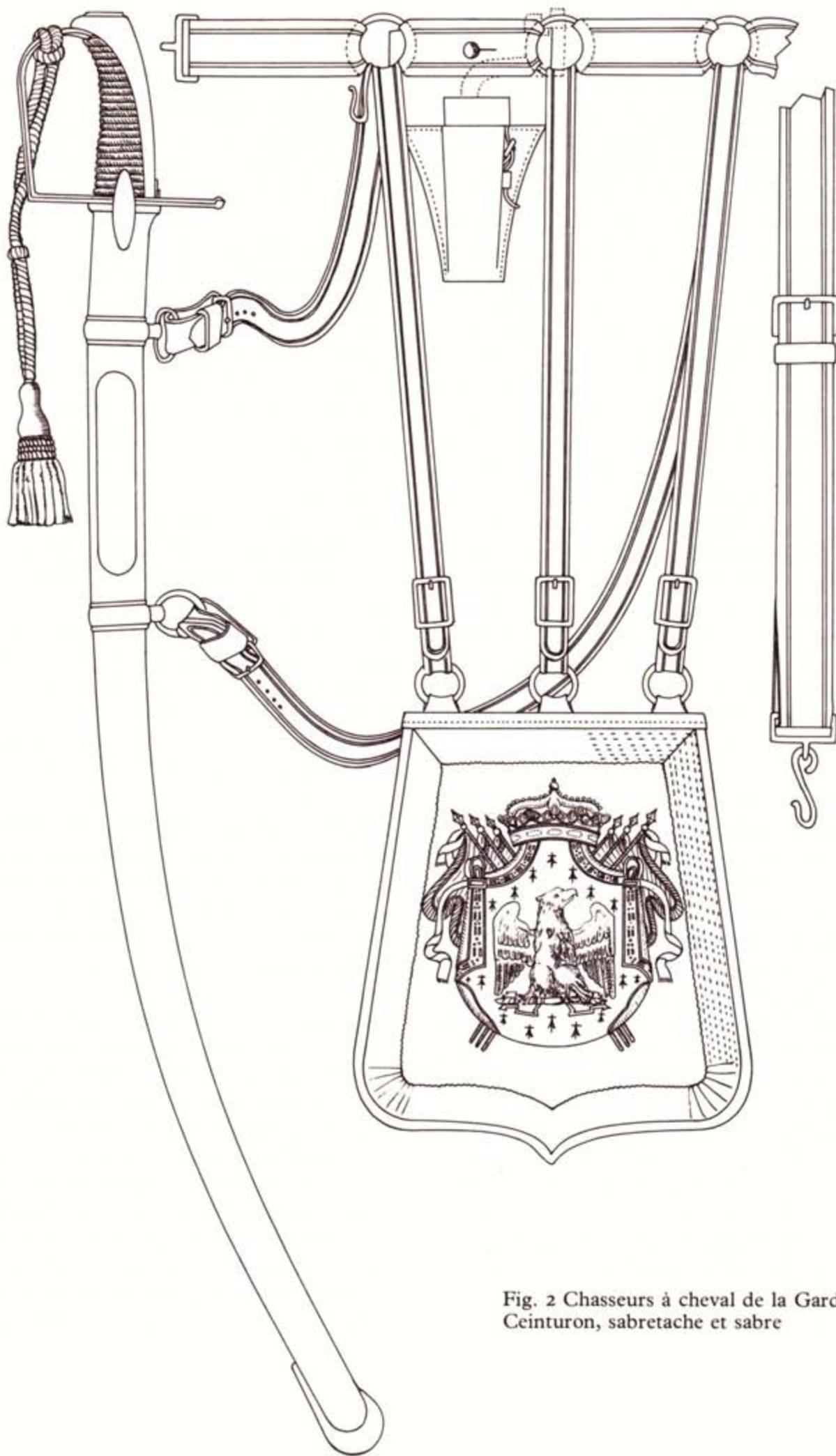


Fig. 2 Chasseurs à cheval de la Garde.
Ceinturon, sabretache et sabre

Cheveau-légers-lanciers.

Planches 16-20

Au cours de la Campagne de 1807 contre les Russes, entre l'engagement indécis d'Eylau et la victoire de Friedland, Napoléon autorisa la mise sur pied d'un régiment de cavalerie légère polonaise, qui fut incorporé à la Garde. Cette décision était d'ordre politique et constituait un gage de sa volonté de rétablir une Pologne indépendante. Toujours est-il qu'il bénéficia ainsi des services d'un corps d'élite. Les conditions du recrutement étaient sévères : les candidats devaient être propriétaires terriens ou fils de propriétaires terriens. Ils fournissaient eux-mêmes leurs chevaux et tout leur équipement. Les volontaires retenus gagnèrent Paris, acquérant en chemin une solide réputation de grands buveurs. On les soumit à une intense formation portant sur l'équitation et la discipline. Très vite ces lanciers prouvèrent leur valeur au combat. En novembre 1808, descendant de Burgos, Napoléon marchait sur Madrid. Douze mille Espagnols défendaient le défilé de Somosierra, entaillant la Sierra de Guadarrama. Le maréchal Victor, qui commandait l'avant-garde, chercha à forcer la passe en utilisant des moyens traditionnels et en faisant occuper par l'Infanterie les hauteurs flanquant le défilé. Impatient, Napoléon décida de faire balayer le défilé par une brigade de cavalerie légère. Les chefs d'unité soulevèrent des objections, valables d'ailleurs. Se tournant vers les lanciers polonais qui lui servaient d'escorte, Napoléon leur ordonna de passer à l'action. Chevauchant dans les collines, les 150 cavaliers chargèrent sur près de 2,5 km et enlevèrent 4 batteries, dont deux protégées par des terrassements. A leur vue, les Espagnols fuyaient. Les lanciers polonais réalisèrent ainsi une prouesse incroyable.

A l'époque, ils étaient dotés d'une cara-

bine et du sabre léger de cavalerie ; l'année suivante, ils reçurent des lances. Intentionnellement, on leur avait donné, dès la formation de leur corps, un uniforme polonais, comportant entre autre la czapska, coiffure typique à fond carré. Les lances portaient une flamme bifide rouge sur blanc, aux couleurs de la Pologne.

Un second régiment de lanciers de la Garde fut créé en 1810. Lorsque Louis-Napoléon abdiqua du trône de Hollande, la Garde royale hollandaise fut incorporée à la Garde impériale. Les Grenadiers hollandais formèrent le 2^e régiment des Grenadiers de la Garde. On projeta de transformer les hussards de la Garde en cuirassiers. Par suite d'une erreur administrative, on leur alloua des chevaux de 14 paumes (mesure représentant la largeur d'une main), incapables de porter un cuirassier en tenue de combat. Ces hussards formèrent le 2^e Lanciers de la Garde, avec uniforme violet et flammes blanc sur rouge (à l'inverse des Polonais).

Un escadron du 1^{er} Lanciers polonais accompagna Napoléon à l'île d'Elbe. A son retour à Paris, il fut incorporé au 2^e Lanciers en tant qu'escadron supplémentaire. En 1815, les lanciers comptaient encore de nombreux Hollandais, mais leur ancien chef, le général van Merlen, mourut à Waterloo à la tête de la brigade de cavalerie des Pays-Bas.

Carabiniers. Planches 21 et 22, figure 3
Comme leur nom l'indique, les carabiniers étaient des cavaliers armés d'un fusil court, la carabine. Variante du corps des dragons, ils avaient été écartés de leur rôle de combattants à pied pour devenir des sortes de cuirassiers. Cette cuirasse les empêchait de se battre à pied ; à Waterloo, les Anglais remarquèrent que le carabinier jeté à bas de sa selle s'empressait de se débarrasser de son plastron et de sa dossière. Les 2 régiments de carabiniers

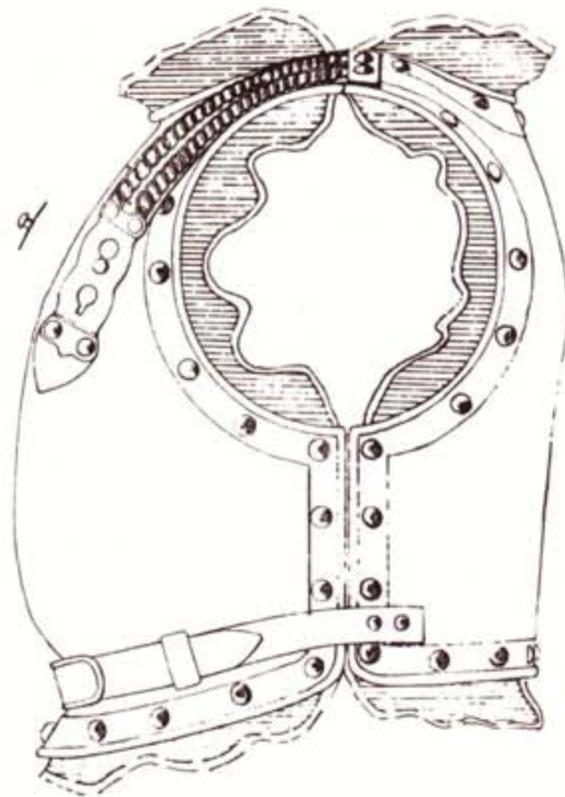
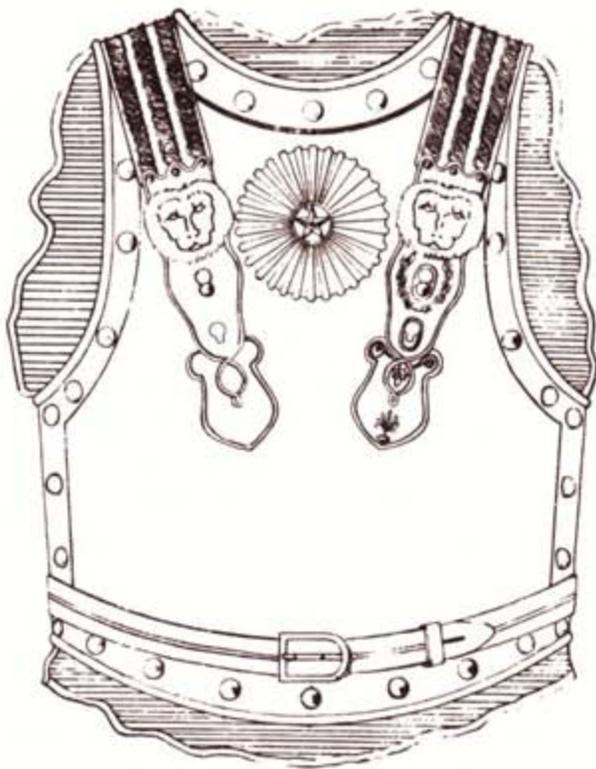


Fig. 3 Carabiniers. Pectoraux. Officiers et sous-officiers

bénéficiaient d'un statut insolite. Ils se considéraient comme faisant partie de la Garde, recevaient la même solde, mais ne combattaient que rarement avec elle. A Waterloo, ils formèrent une brigade, incorporée à la cavalerie de Kellermann. L'uniforme des carabiniers était particulièrement spectaculaire: la cuirasse, contrairement à celle des autres armes, était en cuivre pour les officiers, en bronze pour les sous-officiers et les soldats; elle était doublée d'une étoffe de drap bleu bordé de blanc et cette bordure était visible sur le pourtour de la cuirasse.

La cuirasse recouvrait une veste blanche à parements bleus. Le casque à la grecque (en cuivre ou en bronze selon le grade) était surmonté d'un plumet rouge. L'aspect théâtral de cet uniforme n'était

pas délibéré; jusqu'en 1809, les carabiniers portaient le bonnet à poil et la veste bleue. Lors de la Campagne d'Autriche, le régiment fut décimé et Napoléon en profita pour changer son uniforme. Il eût voulu qu'il fût rouge mais, du fait du blocus, la France manquait de teintures fiables. Même le bleu du gros de l'Armée n'était pas uniforme. On choisit donc le blanc. Seule la couleur des parements des manches permettait de différencier les deux régiments et cette différence disparaissait lorsqu'au combat ces cavaliers enfilaient des gants à crispin.

Artillerie de la Garde impériale.

Planches 23-28, figure 4
L'Artillerie de la Garde impériale était numériquement supérieure à celle d'un

corps d'armée; aucun des corps d'infanterie n'avait plus de 46 canons (compte tenu des batteries d'artillerie à cheval). A Waterloo, la Garde disposait de 122 pièces. Cette artillerie participait aux préparations d'artillerie déclenchées par Napoléon avant toute bataille. L'Artillerie de la Garde se trouva donc engagée plus fréquemment que l'Infanterie ou que la Cavalerie de la Garde. A Waterloo c'est une pièce de l'Artillerie de la Garde qui tira les trois premiers coups indiquant le début de la bataille.

Les canons de la Garde tirèrent durant toute la bataille en épuisant leurs dernières munitions pour couvrir le repli de la Vieille Garde, remontant vers la Belle Alliance.

Artillerie à cheval de la Garde.

Planches 23 et 24, figure 4
Du temps de Napoléon, tous les canons étaient tirés par des chevaux, mais alors que les servants de l'artillerie à pied marchaient à côté de leurs pièces, ceux de l'artillerie à cheval étaient montés. Ces unités accompagnaient donc les cavaliers et étaient dotées de l'uniforme de la Cavalerie légère. Les artilleurs à cheval de la Garde portaient l'uniforme des hussards, mais avec parements rouges sur un uniforme bleu sombre. Cette couleur était propre aux canonnières des diverses armées, parce que plus sobre.

La pelisse complétait le grand uniforme; elle était bordée de fourrure, argentée pour les officiers, noire pour les sous-officiers et les soldats. Au retour de la Campagne de Russie, on constata que les réserves de fourrure de la Garde avaient été mitées et dès lors la pelisse fut rarement portée. En campagne, l'artilleur portait la petite tenue, comportant le colback des hussards, un habit de chasseurs à pied passepoilé de rouge et enfilé sur une veste bleue. Les jambières, renforcées par du cuir, étaient bleues à bandes rouges; elles comportaient 8 boutons. L'artilleur avait droit à des aiguillettes, or pour les officiers, or et rouge pour les sous-officiers, rouges pour les canonniers. En petite tenue, le baudrier de l'officier était en cuir rouge bordé d'or. Selon une tradition abandonnée, ou presque, dans le reste de l'armée, l'habit des trompettes présentait des couleurs inversées (habit rouge à parements bleus pour les trompettes des hussards). Cet usage s'était conservé chez les trompettes de l'Artillerie à cheval de la Garde et la pelisse était bleue, bordée de fourrure grise.

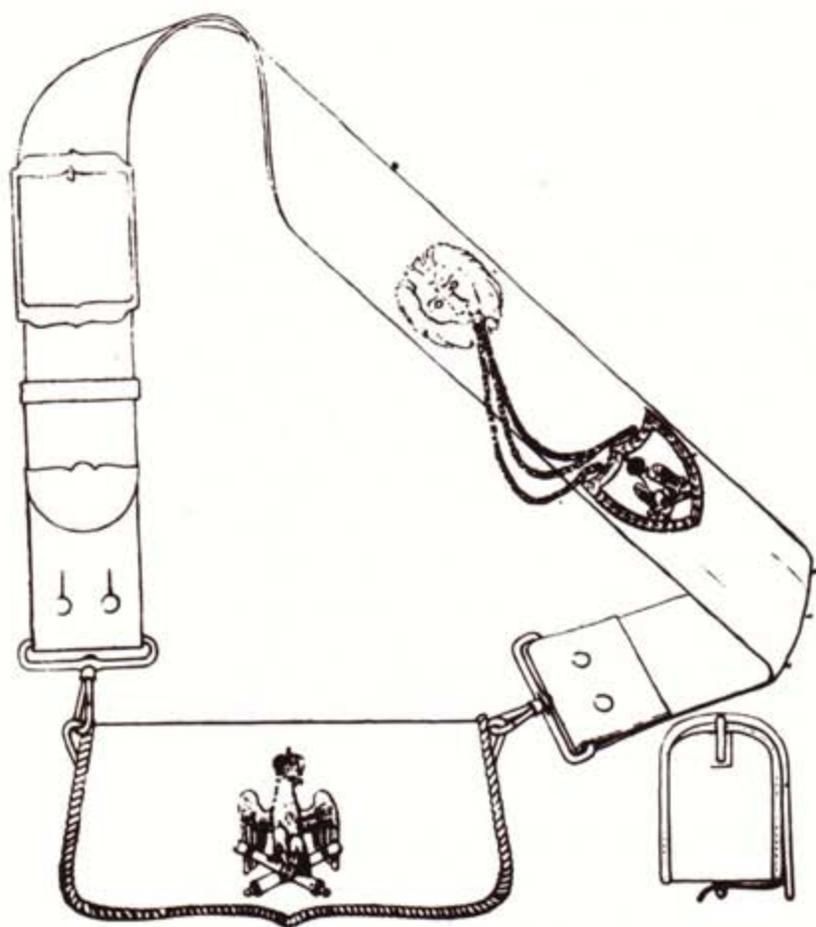


Fig. 4 Artillerie à cheval de la Garde.
Baudrier et giberne

Artillerie à pied de la Garde.

Planches 25-28

L'uniforme de ce corps ressemblait à celui de l'Infanterie de la Garde, mais la veste était généralement bleue (et non blanche); elle était passepoilée de rouge. Ce corps bénéficiait de certaines distinctions propres aux corps d'élite. Ces artilleurs portaient le bonnet à poil des grenadiers, mais sans la plaque de bronze. Les simples canonniers avaient droit à l'épaulette rouge des grenadiers.

Ils étaient armés d'un fusil, d'une baïonnette, mais aussi du sabre-briquet des grenadiers et des chasseurs. Cette arme permettait d'élaguer la végétation devant les pièces, lors de la mise en batterie. Le plumet du bonnet à poil était blanc pour les officiers supérieurs, rouge et blanc pour les chefs de bataillon, rouge pour le reste de la troupe. Sur la planche 25, les aiguillettes en or portées par ce commandant indiquent qu'il appartient à un état-major.

Dans l'Armée française, l'établissement des ponts relevait de l'Artillerie plutôt que du Génie. Les ouvriers pontonniers, qui remplissaient d'ailleurs d'autres tâches mécaniques, portaient l'uniforme de l'artilleur, mais avec revers rouges.

Les sapeurs de la Garde ne participèrent guère à la bataille de Waterloo; leur tâche était de lutter contre le feu dans les palais impériaux. Semblable à celui de l'artilleur, leur uniforme comportait des revers noirs et des parements de même couleur au col et aux manches. Le bonnet à poil était remplacé par un casque avec chenille en fourrure noire.

Infanterie de la Garde Impériale.

Planches 29-41

Les corps d'infanterie de la Garde étaient divisés en Jeune, Moyenne et Vieille Garde. Cette classification existait dans la

Cavalerie et l'Artillerie, mais ne correspondait pas à des questions de préséance ou de missions au combat. Dans l'Infanterie, cette classification a souvent été mal interprétée. Les régiments de la Jeune Garde étaient connus sous le nom de voltigeurs et de tirailleurs. Ils étaient donc faciles à identifier. Il en allait différemment pour les grenadiers et les chasseurs.

Selon un règlement de 1812, l'ensemble du 1^{er} Régiment de Grenadiers à pied de la Garde et du 1^{er} Régiment* de Chasseurs à pied de la Garde, faisaient d'office partie de la Vieille Garde. Officiers et sous-officiers du 2^e Grenadiers à pied et du 2^e Chasseurs à pied faisaient aussi partie de la Vieille Garde. La Moyenne Garde rassemblait les caporaux et les gardes du 2^e régiment ainsi que les sous-officiers et les gardes du 3^e Régiment des Grenadiers de la Garde. Les officiers des 5 régiments de la Garde appartenaient automatiquement à la Vieille Garde.

En 1815, l'Infanterie de la Garde comportait 4 régiments de grenadiers et 4 régiments de chasseurs. Le règlement n'ayant pas été modifié, il semble qu'à Waterloo les 2 premiers régiments de ces corps aient fait partie de la Vieille Garde et les 2 autres de la Moyenne Garde.

Dans l'ordre de bataille de la Campagne de Waterloo, les 4 régiments de grenadiers sont mentionnés comme appartenant à la brigade commandée par le général Friant, et les 4 régiments de chasseurs à celle commandée par le général Morand. L'ensemble a été décrit comme composant la Vieille Garde. Cependant, lors de leur entrée en action, il semble que le 1^{er} Régiment de Grenadiers et le 1^{er} Régiment de Chasseurs aient relevé du général Morand et que les autres régiments aient

* Chaque régiment comportait théoriquement 2 bataillons.

livré une ultime attaque sous les ordres du général Friant ; celui-ci fut blessé en chevauchant auprès de Ney. En pratique, les 1^{er} et 2^e régiments de Grenadiers, les 1^{er} et 2^e régiments de Chasseurs appartenaient à la Vieille Garde, les autres à la Moyenne Garde. En 1815, les uniformes des chasseurs et des grenadiers ne différaient que par des détails. De par leur armement et leur emploi, les chasseurs relevaient de l'Infanterie lourde.

Quel fut l'uniforme porté par les unités de la Garde à Waterloo ? Certains artistes représentent les Gardes en grande tenue. Contrairement à de nombreux historiens, Hippolyte de Mauduit, sergent au 2^e Bataillon du 1^{er} Régiment, précise : « C'eût été l'occasion d'arborer la grande tenue, mais nous n'avions que la tenue de combat : pantalon, capote, bonnet à poil sans ornements. »* Si la Garde avait été en petite tenue, le bonnet à poil eût été rangé dans un étui fixé au sommet du sac, et les gardes auraient eu le bicorne. Peut-être portaient-ils la grande tenue à revers blancs, au lieu de la veste plus simple de la petite tenue, qui se boutonnait presque jusqu'à la taille ; quoi qu'il en soit, la veste était recouverte par la grande capote bleue. Le sac contenait la culotte blanche, en vue du défilé à Bruxelles, et le plumet était rangé dans un étui, fixé au sabre-briquet.

Grenadiers à pied de la Vieille Garde.

Planches 29-36 et 41

Au début du XVIII^e siècle, les grenadiers étaient choisis parmi les hommes les plus grands et les plus forts du bataillon. Par la suite, on délaissa la grenade, mais les grenadiers furent conservés comme troupes d'assaut. Dans diverses armées – la française et la britannique, par exemple – chaque bataillon d'infanterie comportait une compagnie de grenadiers, qui dans les

parades occupait une place de choix à la droite de la ligne.

Disposition qui privera les bataillons ordinaires de leurs hommes les plus robustes, on prit l'habitude, au XVIII^e siècle, de rassembler dans des bataillons improvisés les compagnies de grenadiers d'un régiment ou d'une brigade. Des bataillons de grenadiers furent tout naturellement incorporés à la Garde**. Ces magnifiques professionnels de la guerre constituaient une force impressionnante. Ils mesuraient au moins 1,9 m (une taille très imposante pour l'époque) et portaient un bonnet à poil de 35 cm. Leurs cheveux étaient longs et poudrés, ramassés en deux tresses ; celles-ci étaient nouées dans le dos par un cordonnet portant une grenade en argent. Moustaches et pattes étaient de rigueur ; suprême honneur, ils avaient droit à deux boucles d'oreilles en or, faveur réservée à la Vieille Garde. Les sapeurs portaient la barbe, mais à la différence des autres grenadiers leur bonnet à poil était dépourvu de plaque ; celle-ci était en or pour les officiers. L'habit était bleu à revers blancs. Les parements des manches étaient rouges, ainsi que la doublure. Les deux basques de l'habit étaient retroussées et comportaient de chaque côté une grenade brodée au fil d'or sur fond blanc. Comme il convenait à des grenadiers, ces soldats portaient des épaulettes – or pour

* Mauduit parle de Ligny, mais, compte tenu de la pluie torrentielle, il n'est pas concevable que la Garde ait pu adopter la grande tenue dans les trente-six heures qui suivirent.

** Dans l'Armée britannique, le 1^{er} rgt. de la Garde ne reçut le nom de Grenadiers de la Garde qu'après Waterloo « pour commémorer le fait que cette unité ait battu les Grenadiers de la Garde impériale, lors de cette célèbre bataille ». En fait, deux sur trois des bataillons de la Garde impériale, qui attaquèrent le 1^{er} de la Garde, étaient des chasseurs. Ils portaient le bonnet à poil, d'où l'erreur des Anglais.

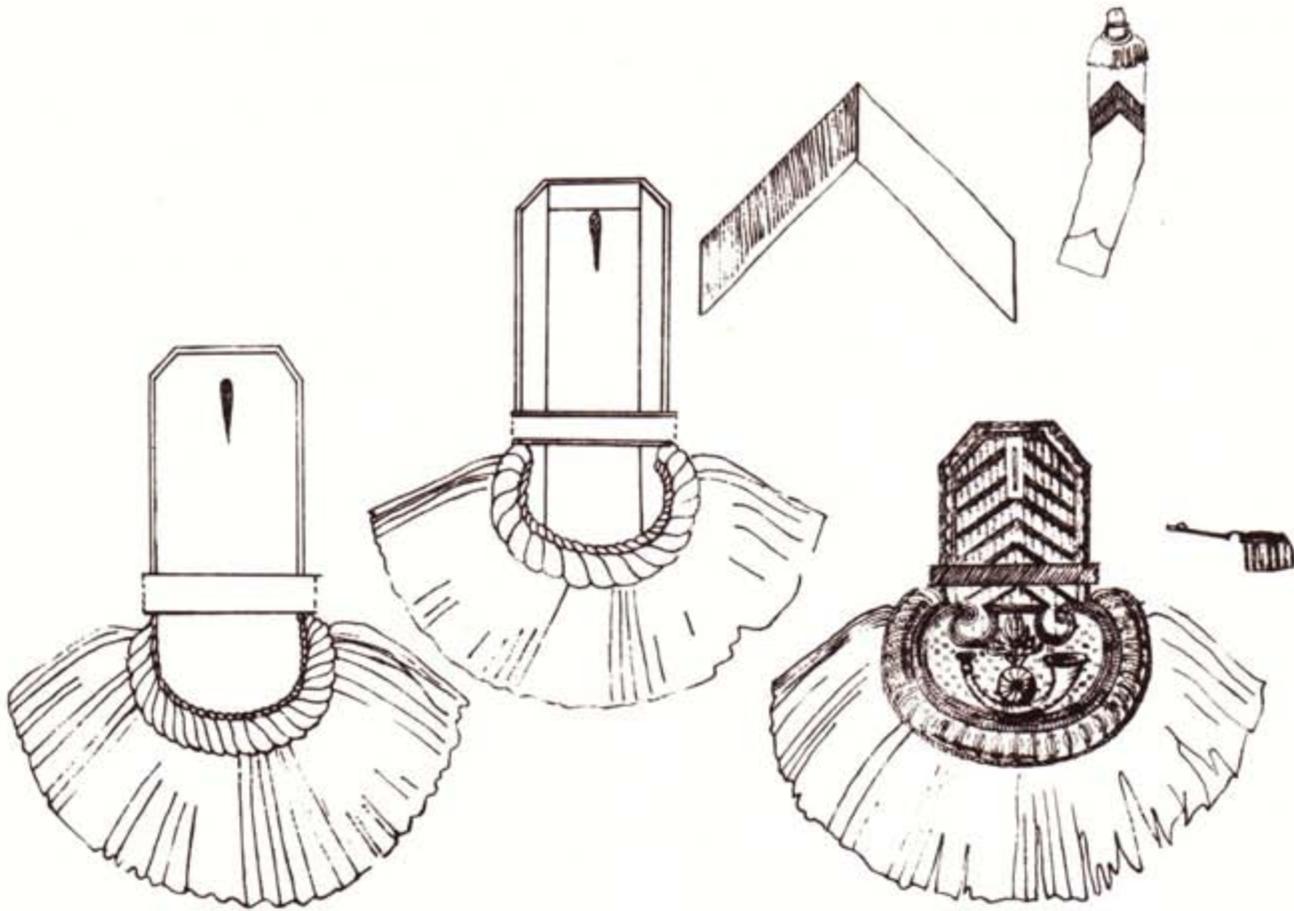


Fig. 5 Chasseurs à pied de la Garde. Epaulettes et chevrons

les officiers, rouge et or pour les sergents, rouges pour les simples grenadiers. Le plumet était écarlate, sauf pour les officiers supérieurs. Généralement, les tambours portaient l'uniforme du simple soldat.

Chasseurs à pied de la Vieille Garde.

Planches 37-39, 41, figure 5
Constituant des unités d'une valeur équivalente à celle des grenadiers, les chasseurs à pied portaient un uniforme similaire. Théoriquement, ils faisaient partie de l'Infanterie légère. Le chasseur à pied

avait droit au bonnet à poil (sans plaque frontale). Les pattes d'attache des épaulettes étaient vertes et leurs franges rouges. Le plumet était rouge sur vert. Les deux grenades des basques étaient remplacées par une grenade et un cor de chasse, symbole de l'Infanterie légère. Les revers blancs de l'habit s'étiraient en pointe. Comme dans les corps de l'Infanterie légère, les parements se terminaient également en pointe. Que les Anglais aient cru que tous ces soldats, portant le bonnet à poil, qui avançaient sur eux, fussent des grenadiers, cela n'a rien d'étonnant.

Jeune et Moyenne Garde.

Planches 40 et 41

De nombreux spécialistes prétendent que le port du bonnet à poil était réservé à la Vieille Garde. A Waterloo, de nombreux autres régiments arboraient cette coiffure, qui impressionna sans nul doute les Alliés. Souvent, on prétend que les soldats de la Garde auraient dû porter le chapeau de l'Infanterie, agrémenté toutefois de divers ornements. En fait, pendant les Cent Jours, l'armée manqua de coiffures; des soldats de la Moyenne Garde portaient le bicorne, d'autres le bonnet de police.

Coiffure mise à part, les différences entre les tenues respectives de la Moyenne et de la Vieille Garde étaient infimes. La patte de l'épaulette portait une barrette de couleur, rouge et blanc pour les grenadiers, rouge pour les chasseurs. Sur le retroussis des basques de l'habit, grenades ou cors de chasse étaient remplacés par l'aigle impérial sur fond blanc. De tels détails étaient difficiles à distinguer et, comme nous l'avons déjà dit, les Anglais crurent qu'ils étaient attaqués par la Vieille Garde.

La Jeune Garde, corps qui servait de pépinière à la Vieille Garde, était plus facile à identifier. Alors qu'il n'engageait la Vieille Garde qu'avec parcimonie, Napoléon jetait dans la bataille la Jeune Garde, sans plus de ménagements qu'il n'en prenait à l'égard de ses bataillons d'infanterie. Formés en 1808 et en 1810, les régiments de la Jeune Garde participèrent activement aux campagnes d'Autriche, d'Espagne et de Russie. Ils étaient recrutés parmi les meilleurs éléments de la conscription. Avant que Napoléon n'abdique en 1814, il avait ainsi levé 38 bataillons pour sa Jeune Garde. Les appellations de chasseurs et de grenadiers n'étaient pas utilisées à propos de ce corps. Les conscrits étaient formés en bataillons de voltigeurs

(futurs grenadiers) ou de tirailleurs (futurs chasseurs à pied.)

En quelque sorte, l'uniforme de la Jeune Garde était un compromis entre celui de la Vieille Garde et celui de l'infanterie ordinaire. Le chapeau était très décoré; les revers de l'habit étaient bleus, mais passepoilés de blanc pour rappeler les revers blancs de la Garde. La Jeune Garde portait des contre-épaulettes, terminées en pattes de canards. Le tirailleur avait droit à des contre-épaulettes rouges passepoilées de blanc, celles des voltigeurs étaient vertes, mais passepoilées de rouge. Le col était rouge pour le tirailleur, chamois pour le voltigeur. Les basques de l'habit de la Jeune Garde portaient des aigles (comme les basques de l'habit de la Moyenne Garde), qui étaient verts dans le cas des voltigeurs. Voltigeurs et tirailleurs étant apparentés à l'Infanterie légère, leurs parements étaient en pointe.

CAVALERIE DE LIGNE.

Planches 42-49

Lorsque Napoléon devint Premier Consul, la Cavalerie française comptait 25 régiments de cavalerie lourde, 20 régiments de dragons et 35 de cavalerie légère (hussards ou chasseurs à cheval), sans compter les unités de cavalerie de la Garde consulaire. En 1813, lorsque la Cavalerie napoléonienne fut à son apogée, elle comptait 14 régiments de cavalerie lourde (sans compter les carabiniers), 30 régiments de dragons et 35 régiments de cavalerie légère. Certes, Napoléon avait diminué le nombre des régiments de cavalerie lourde, mais le potentiel de ces unités s'était en même temps trouvé renforcé. En 1799, un seul régiment de cavalerie portait le plastron. Le plastron et la dossière devinrent de rigueur dans tous les régiments de la Cavalerie lourde, après 1802. A la

même date ces cavaliers furent dotés d'un casque à la grecque, à longue visière, semblable à celui des dragons.

Bien protégées, ces unités (que venaient renforcer les carabiniers) constituèrent une excellente arme de choc entre les mains de Napoléon, toujours à la recherche d'une décision rapide. Généralement, tous ces régiments de cavalerie lourde formaient une masse de réserve, qui servait à exploiter une percée (ou une amorce de percée) réalisée par l'Infanterie.

Qu'un point faible fût discerné, et la cavalerie lourde passait à l'attaque; si elle perçait les rangs ennemis, elle pouvait prendre l'adversaire à revers, et l'anéantir. En lançant la Cavalerie à l'attaque à Waterloo, Ney et Napoléon cherchèrent à réaliser cette manœuvre.

Napoléon conservait toujours la cavalerie lourde sous ses ordres directs. La façon dont il l'utilisa pendant le début de la campagne de 1815 incite à croire qu'au cours de la matinée du 17 juin la conception qu'il se faisait de la future bataille évolua rapidement. Mises à part les divisions de cavalerie légère* rattachées aux corps d'armée d'infanterie, la Cavalerie comptait 4 corps d'armée: 1 de cavalerie légère, 1 de dragons, 2 de cavalerie lourde, le corps de Kellermann et le corps de Milhaud. Selon la disposition initiale, qui prévoyait la répartition des forces d'assaut en 2 colonnes, Ney, qui opérait à gauche, reçut un des corps de la cavalerie lourde. On ne savait encore quelle résistance il rencontrerait et il était prudent de lui affecter 1 corps de cavalerie lourde, pour appuyer les chasseurs, les lanciers et les hussards de sa cavalerie légère divisionnaire. Les 3 autres corps de cavalerie s'étaient battus à Ligny, et le corps de cavalerie lourde (Milhaud) avait participé avec la Garde à la dernière attaque victorieuse. Une fois la bataille gagnée, une partie du corps de cavalerie légère de Pajol reçut

mission de rechercher et de surveiller l'ennemi, pour déterminer dans quelle direction les Prussiens se repliaient; les cavaliers remplirent très mal cette mission.

On admet généralement que le lendemain de la bataille de Ligny, dans la matinée, Napoléon estima qu'il avait éliminé les Prussiens et qu'il lui fallait s'occuper de Wellington. Les faits ne corroborent pas cette thèse. Apparemment, l'Empereur pensait que Wellington ne représentait pas une menace sérieuse et qu'il lui faudrait imposer une seconde défaite aux Prussiens. Les premiers ordres donnés à Ney, qui partageait de l'idée que le maréchal n'avait devant lui que des forces faciles à balayer, étaient ce point de vue**. Comment expliquer autrement que Napoléon ait attendu ce matin-là, avec sérénité, qu'on le renseignât sur la direction prise par les Prussiens en retraite. La présence des Anglais à Quatre-Bras, à 8 km de son flanc gauche, ne préoccupait pas Napoléon qui ne mit en place que quelques forces sur ce flanc de son armée. A la tête d'un demi-escadron de hussards, le colonel Gordon put ainsi parcourir le champ de bataille de la veille, sans être attaqué, et, apparemment, sans même attirer l'attention des Français. A cette heure, l'Armée française se trouvait encore déployée, avec ses réserves au centre; de la sorte elle pouvait se rabattre sur sa droite pour attaquer les Prussiens, ou sur sa gauche pour attaquer Wellington. Rédigés vers 11 heures 30 environ, les premiers ordres adressés par Napoléon à Grouchy suggèrent avec

* La division de cavalerie assignée au corps d'armée de Gérard comportait une brigade de dragons. Le corps (réduit) que commandait Lobau n'avait pas de cavalerie.

** «L'intention de Sa Majesté est que vous preniez position à Quatre-Bras mais, si cette manœuvre est impossible, vous en rendrez compte.»

force que l'Empereur envisageait de faire mouvement vers l'est pour s'en prendre à Blücher.

Grouchy reçut l'ordre de prendre contact avec les Prussiens et de battre en retraite si ceux-ci l'attaquaient. Cette disposition pouvait avoir une double signification; l'armée de Grouchy servait de couverture au reste des forces françaises, ou jouait le rôle d'avant-garde dans une éventuelle manœuvre d'attaque des Prussiens. En prescrivant un repli en cas d'attaque, Napoléon indiquait peut-être son désir de ne pas se laisser engager dans une bataille partielle contre Blücher. En cas de recul, Grouchy pourrait s'appuyer sur les forces françaises maintenues en réserve, à savoir les 28 000 hommes de la Garde et du corps d'armée de Lobau. Les forces allouées à Grouchy permettent de croire que telles étaient les intentions de Napoléon. La division de Teste renforçait ses 2 corps d'armée; il disposait aussi d'une force de cavalerie considérable, comprenant 3 corps de cavalerie au complet. Compte tenu de la cavalerie de ses 2 corps d'armée, il avait donc sous ses ordres 10 000 cavaliers: 6 régiments de dragons et 8 régiments de cuirassiers. Si à ce stade Napoléon envisageait de jeter le poids principal de ses forces contre les Anglais, il ne conservait pour ce faire que 7 régiments de cavalerie lourde et 3 régiments de dragons, ainsi que la Cavalerie de la Garde.

Une demi-heure après avoir expédié ses ordres, Napoléon changea d'avis. Au lieu de renforcer Grouchy, bien au-delà des nécessités qu'imposait une simple mission de couverture, il réduisit ses forces de cavalerie au point de rendre sa mission quasi impossible à exécuter. Au lieu de disposer de 8 régiments de cavalerie lourde, de 10 régiments de dragons et 11 régiments de cavalerie légère, Grouchy n'eut plus sous ses ordres que 10 régiments de dragons

et 5 régiments de cavalerie légère. Soult n'était pas un chef d'état-major très brillant, mais il est peu probable qu'il ait commis une erreur aussi grossière que celle qui consistait à se tromper sur l'emplacement de 2 corps d'armée de cavalerie; un de ses nombreux détracteurs n'aurait pas manqué de signaler ce fait. Il n'existe qu'une explication logique: jusqu'à midi Napoléon comptait se jeter contre Blücher, car il ne pensait pas que Wellington fût à même d'attaquer vigoureusement. Une reconnaissance, lancée en direction de Quatre-Bras, revint avec des renseignements qui amenèrent sans doute Napoléon à changer d'avis.

Cuirassiers. Planches 42 et 43, figure 6 La force de frappe de la Cavalerie française était constituée par les cuirassiers, dont 12 régiments prirent part à la Bataille de Waterloo. Ceux-ci portaient une version plus sobre de l'uniforme des carabiniers. Au lieu du dolman blanc et du tapis de selle bleu ciel, les cuirassiers arboraient un dolman bleu sombre et un tapis de selle de même couleur, bordé de rouge; le ceinturon était rouge aussi. Alors que la cuirasse et le casque des carabiniers étaient en cuivre ou en bronze (selon le grade), ceux des cuirassiers étaient en acier avec rivets à tête dorée. Au lieu de la chenille, le casque du cuirassier comportait une crinière (comme celle du dragon). Un turban de fourrure noire bordait le casque. Les trompettes ne portaient pas la cuirasse mais avaient droit à une crinière blanche. Le dolman était aux couleurs de la livrée impériale, mais rehaussé par de riches passements. Les épauettes étaient rouges. Napoléon avait imposé ces mêmes passements pour les trompettes et les tambours de tous les régiments de l'Armée, qu'ils fussent de la cavalerie ou de l'infanterie. On pouvait identifier les cuirassiers, mais de près seulement, grâce à leurs boutons

métalliques plats, portant le numéro du régiment. Les parements variaient selon l'importance du régiment: le 1^{er} régiment de chaque groupe avait droit à des parements au col et aux manches, le 2^e aux manches seulement, le 3^e au col. Lorsque le col ou les manches n'avaient pas de parements, ils étaient bleus comme le reste de l'uniforme, mais passepoilés aux couleurs des parements de l'unité. Voici les couleurs des régiments engagés à Waterloo: pourpre pour le 1^{er}, le 2^e et le 3^e régiment, aurore (jaune pâle teinté de rose) pour le 4^e, le 5^e et le 6^e régiment, primevère pour le 7^e, le 8^e et le 9^e régiment, rose pour le 10^e, le 11^e et le 12^e régiment. Ces couleurs servaient également à border les selles. Les cuirassiers ne disposaient en fait d'armes à feu que d'un pistolet. Ils comptaient avant tout sur la puissance de leur sabre et le poids de leurs lourds chevaux normands.

Dragons. Planche 44, figure 7
Napoléon tenta de contrecarrer la tendance quasi générale parmi les dragons de passer de leur statut d'infanterie montée à celui de cavalerie mi-lourde. Lorsqu'en 1805 il projeta d'envahir l'Angleterre, il ordonna à 20 régiments de dragons d'accompagner les forces d'assaut; comme il était impossible de transporter des chevaux, ces dragons devaient s'en emparer une fois débarqués. En attendant l'embarquement, ils s'entraînèrent comme fantassins. Leurs bottes de cavalerie furent remplacées par des chaussures d'infanterie et des guêtres; ils ne gardèrent que leurs hautes à panache de crin. La même année, lorsque le camp de Boulogne fut

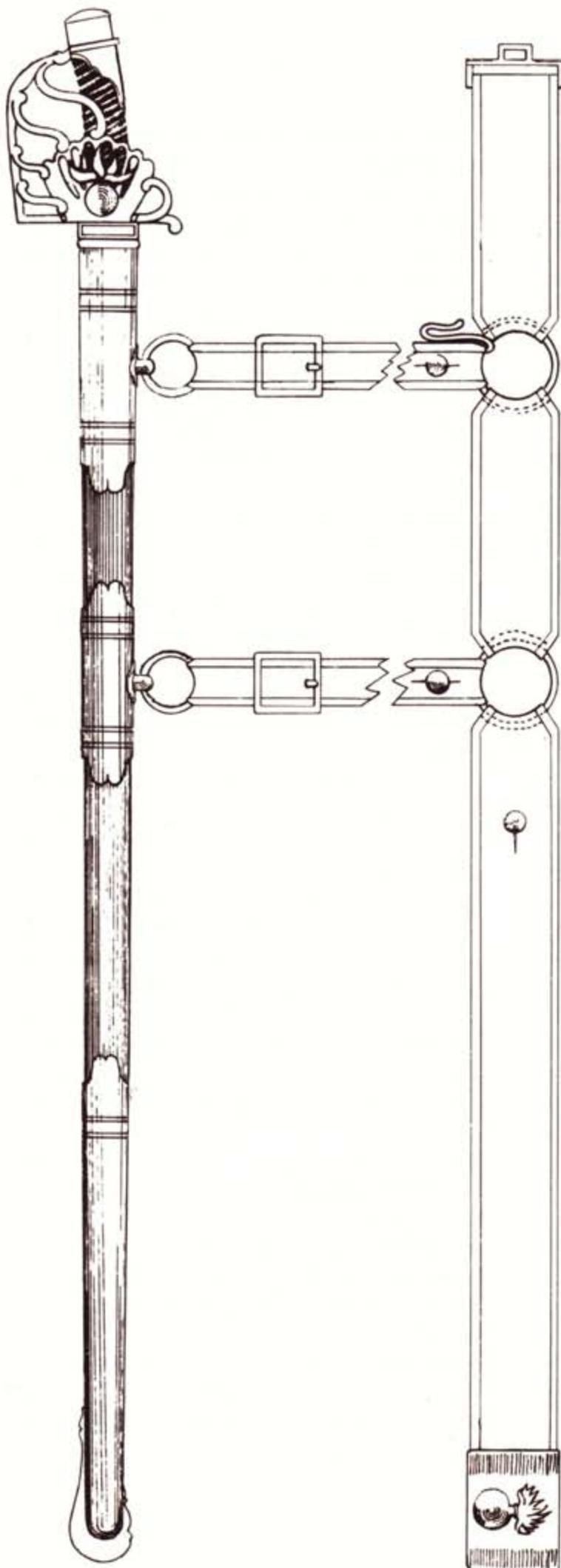


Fig. 6 Cuirassiers. Ceinturon d'officier et sabre

levé, la Grande Armée prenant part à la Campagne d'Autriche, une division de 5000 dragons à pied marcha de la Manche au Danube. Huit régiments formèrent le train et, lors du seul revers de la campagne d'Ulm, furent écrasés par l'archiduc Ferdinand. Une commission d'enquête arriva à la conclusion que le désastre était imputable à l'inexpérience des dragons comme fantassins. Les survivants reçurent des chevaux pris aux Autrichiens et leur rôle fut revu par l'Empereur. Dès lors, on se servit des dragons avant tout comme combattants à cheval, mais ils jouèrent encore le rôle de tirailleurs et de garnisons dans les villages pris par des parties de cavalerie. Ils n'eurent guère plus de chance comme cavaliers. A Burkersdorf, en février 1807, 6 régiments commandés par le général Milhaud furent mis en déroute par une seule unité russe de hussards. Milhaud se plaignit de ce que leur entraînement comme fantassins avait ruiné leurs capacités, ajoutant : « Je ne veux pas commander de pareilles troupes ». C'est des régiments de dragons que la cavalerie lourde française avait dépendu en Espagne. Wellington nota : « La péninsule est la tombe des chevaux » et il semble que Napoléon ait été d'accord avec lui sur ce point. Les cuirassiers montaient de bien meilleurs chevaux. Alors que 24 des 30 unités de dragons étaient allouées à l'Armée d'Espagne, seuls 2 régiments de cuirassiers réguliers (le 3^e et le 13^e) étaient affectés, l'un d'eux ne restant que quelques mois dans le pays.

Dans chaque régiment de dragons, il existait une section de sapeurs et l'équivalent d'une compagnie de grenadiers (l'escadron d'élite), unités rappelant que les dragons appartenaient initialement à l'Infanterie. Les uns et les autres portaient le bonnet à poil et le plumet écarlate, alors que le reste du régiment portait le casque à la grecque, avec une bande de fourrure brune. Les casques étaient en bronze,

mais les boutons étaient en métal blanc; les officiers avaient droit à des épaulettes d'argent. Sous-officiers et soldats avaient des épaulettes du même vert que le vêtement, mais avec frange de la couleur des parements du régiment.

Les couleurs des parements étaient réparties par groupes de 6 régiments et à l'intérieur de chaque groupe ces parements étaient l'objet de combinaisons intéressantes le col, les manches et les taillades de ces dernières.

Les couleurs des parements étaient réparties comme suit :

1^{er}-6^e, écarlate

7^e-12^e, cramoisi

13^e-18^e, rose

19^e-24^e, primevère.

Les dragons étaient armés d'un fort sabre de cavalerie, d'une paire de pistolets, d'une carabine et d'une baïonnette.

Chasseurs à cheval.

Planche 45

Les chasseurs à cheval étaient l'équivalent français des dragons légers de l'Armée britannique, et, comme dans le cas des autres dragons français, chacun de leurs régiments comprenait un escadron d'élite, coiffé du bonnet de hussard et portant l'épaulette rouge. Le reste du régiment arborait le shako des fantassins, orné d'un grand plumet pour les cérémonies. Les chasseurs étaient chargés des patrouilles et des reconnaissances, occupaient les avant-postes et remplissaient toutes les autres fonctions de routine de la cavalerie légère; les hussards accomplissaient les mêmes fonctions, mais leur tenue était plus fantaisiste.

Par rapport aux habitudes de la cavalerie d'alors, leurs uniformes étaient sobres et fonctionnels. Les officiers eux-mêmes portaient des vêtements à peine plus soignés que ceux de leurs hommes, la différence la plus sensible étant un tapis de

selle orné de galons d'argent au lieu de la simple peau de mouton bordée de parements aux couleurs du régiment.

Voici les couleurs des parements pour les 7 régiments de chasseurs qui prirent part à la Bataille de Waterloo :

- 1^{er}, écarlate (avec manches écarlates)
- 3^e, écarlate (avec manches vertes)
- 4^e, primevère (avec manches primevère)
- 6^e, primevère (avec manches vertes)
- 8^e, rose (avec col vert)
- 9^e, rose (avec manches vertes)
- 12^e, cramoisi (avec manches vertes)

Les cols et les manches de couleur verte, bordés d'un liséré aux couleurs des parements, ainsi que les parements eux-mêmes, étaient garnis d'un liséré vert.

Les chasseurs à cheval étaient armés d'une carabine, d'une baïonnette et du sabre de la cavalerie légère ; ils ne portaient pas de pistolet.

Lanciers (cheveu-légers).

Planches 46, figure 8

Si la lance avait été l'arme principale de la cavalerie dans les armées médiévales, elle n'était plus guère employée depuis 1600 en Europe, sauf en Pologne.

Les différents partages dont ce pays fut la victime amenèrent ces régiments de lanciers, connus sous leur nom polonais de ulhans, à servir dans les armées de l'Autriche et de la Prusse.

En 1807, Napoléon leva un régiment polonais de cavalerie légère et l'inclut dans la Garde ; il reçut le renfort de quelques régiments polonais de cavalerie de ligne, dont le régiment léger de la Vistule, encore armé de la lance.

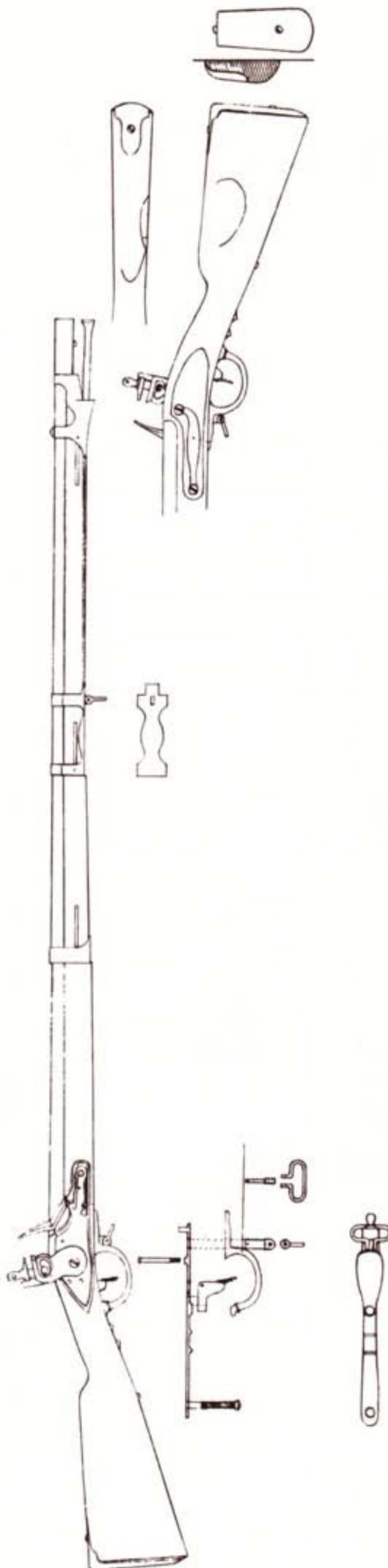


Fig. 7 Dragons. Carabine

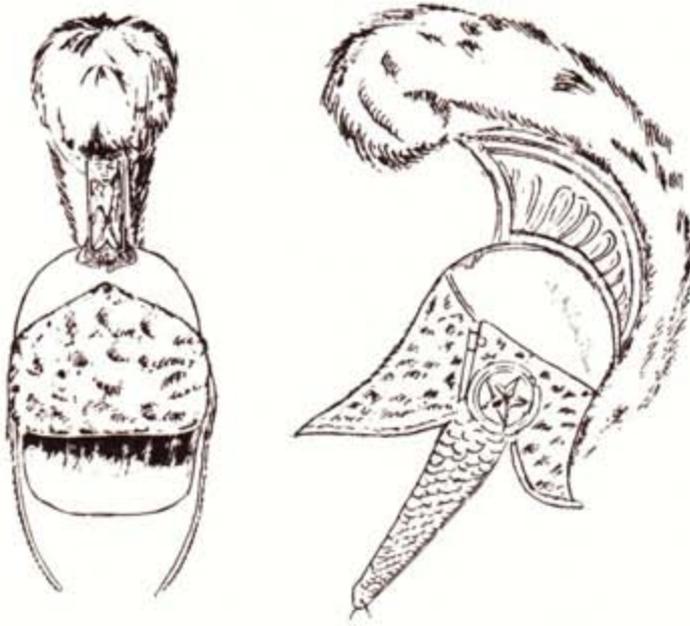


Fig. 8 Lanciers. Casque d'officier.

Cette formation fit ses preuves à Albuera le 16 mai 1811 ; il encercla 3 bataillons de la brigade de Colborne. Sur 1650 fantassins, 1250 d'entre eux furent tués ou blessés. Un de ces bataillons perdit 643 hommes sur 755. Ce fut le seul succès notable de la Cavalerie française sur l'Infanterie britannique au cours des six années de la Guerre d'Espagne.

Informé de ce succès le 17 juin, Napoléon donna 17 jours plus tard l'ordre de créer 8 autres régiments de lanciers. Deux d'entre eux furent formés de cheveau-légers polonais, les 6 autres furent constitués d'anciens dragons. Les 3 régiments polonais, y compris celui de la Vistule, portaient la czapska à sommet carré, coiffure traditionnelle des lanciers, tandis que les anciens dragons avaient conservé leur casque de bronze, remplaçant seulement leur queue de cheval par une chenille noire, ornée d'un plumet écarlate pour les cérémonies. Ces cavaliers conservèrent le dolman vert, mais avec un revers rappelant le plastron de l'uniforme polonais. Leurs culottes étaient coupées et dé-

corées à la mode polonaise, un passement jaune, de 2,5 cm de large, descendant le long de la jambe et terminé par un nœud autrichien. La lance était garnie d'une flamme rouge et blanche.

Gênante dans le combat rapproché, la lance, d'une efficacité limitée, était très discutée. Ainsi, quelques minutes après que les lanciers eurent remporté une victoire sur la brigade de Colborne, quelques-uns d'entre eux poussèrent de l'avant et s'en prirent au général anglais Sir William Beresford et à son état-major. Sir William Beresford n'eut pas le temps de dégainer, mais d'une main il détourna la lance d'un cavalier et de l'autre il le saisit par le col pour le faire tomber de cheval. Cependant la lance était efficace contre des unités d'infanterie en déroute. Le sabre ne permettait pas au cavalier de frapper un fantassin qui se jetait à terre. S'il pleuvait à verse, la lance se révélait très précieuse, car elle permettait d'attaquer les carrés d'infanterie au moment où, leur poudre étant mouillée, les fantassins ne pouvaient tirer. Les lances avaient alors facilement raison des baïonnettes. A Dresde, un carré autrichien fut écrasé ainsi et à Katzbach, en 1813, le 6^e Cheveau-légers infligea le même sort à un carré prussien.

Durant les Cent Jours, les 3 régiments polonais ne purent être reformés. En revanche, 6 régiments français de lanciers participèrent à la Bataille de Waterloo. Revers, cols, manches et retroussés étaient aux couleurs du régiment, et les unités étaient donc faciles à distinguer les unes des autres.

Voici les couleurs :

- 1^{er} Régiment, écarlate
- 2^e Régiment, aurore
- 3^e Régiment, rose
- 4^e Régiment, cramoisi
- 5^e Régiment, bleu
- 6^e Régiment, rouge.

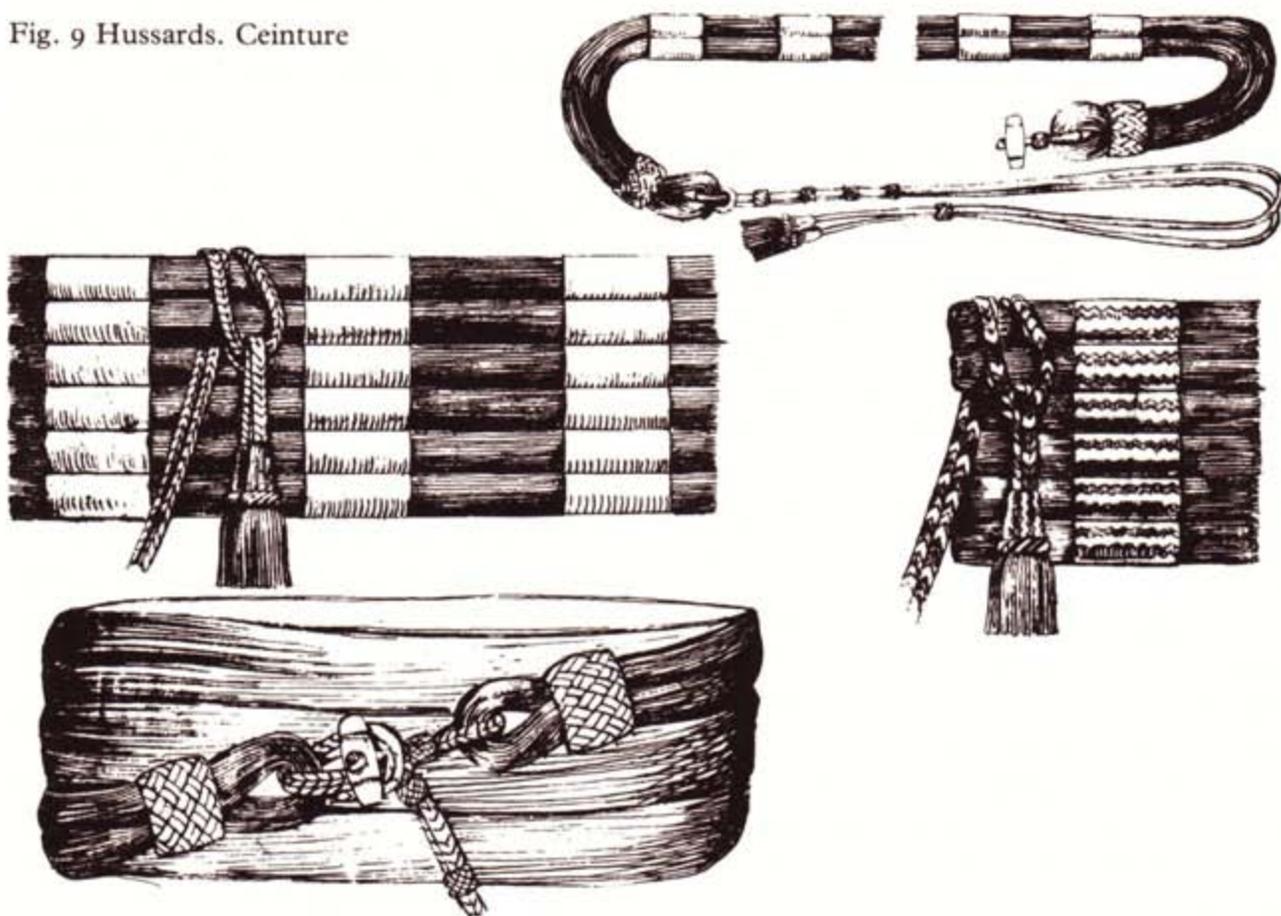
Issus des dragons, les lanciers avaient conservé la notion d'escadron d'élite, dont les cavaliers portaient l'épaulette rouge. Dans les autres escadrons, on portait la contre-épaulette avec liséré aux couleurs du parement. L'escadron d'élite du 5^e régiment avait droit à la chenille noire sur le casque (et au plumet blanc pour la grande tenue).

Hussards. Planches 47-49. Figure 9 Les hussards remportèrent de grands succès contre les soldats de Frédéric le Grand; sous Louis XV, le commandement décida donc de créer des régiments de hussards. En effet, l'Armée française, comme les autres armées européennes, manquait de cavalerie légère. A l'époque la France était l'alliée de l'Autriche; les premières unités de hussards furent cons-

tituées d'un noyau de Hongrois (loués par les Habsbourg) et de mercenaires allemands.

Sous la Révolution, les 6 régiments étaient composés presque exclusivement d'étrangers, bientôt remplacés par des Français. Notons que 3 régiments de hussards composés de Néerlandais et de Westphaliens furent incorporés à l'Armée française en 1810-1811. Dans les autres unités de cavalerie française, les uniformes étaient de la même couleur, ce qui n'était pas le cas des régiments de hussards; chacun avait ses couleurs (planches 48 et 49). Seuls officiers et trompettes portaient le bonnet de fourrure (colback). A Waterloo, ce colback était rouge, sauf pour le 5^e Hussards, qui portait un colback bleu clair avec un plumet rouge à sommet noir. Les simples cavaliers portaient le shako.

Fig. 9 Hussards. Ceinture



Les hussards et les chasseurs à cheval suivaient le même entraînement et exécutaient les mêmes missions. Incontestablement l'uniforme contribuait à asseoir la condition sociale de l'officier et le moral des troupes.

L'ARTILLERIE DE LIGNE.

Planches 50 et 51

Initialement, l'Artillerie française était supérieure à celle des autres armées. D'une part, Napoléon était un artilleur, de l'autre l'Artillerie avait bénéficié, sous la Révolution, de l'entrée en service d'une gamme de canons conçus dès 1776 par Jean-Baptiste Gribeauval. Roues et essieux étaient désormais interchangeables; dans la mesure du possible, les trains pouvaient être utilisés pour des pièces de calibres différents. Les trains Gribeauval avaient deux limons parallèles (au lieu du limon central classique des trains en usage ailleurs). Un coffre muni de poignée était transporté entre ces deux pièces: plus besoin du caisson de l'avant-train, celui-ci se réduisant à une paire de roues. Un pivot central assurait la jonction avec l'arrière-train et un limon permettait l'attelage des chevaux. Sur les 8 et les 12 livres, le train comportait deux emplacements pour les tourillons, l'un pour le tir, l'autre pour faire route. Ainsi, avant d'ouvrir le feu, une grosse pièce française (déjà très lourde puisque la volée d'un douze-livres pesait 875 kilos) devait être ramenée sur l'avant en position de tir.

Les canons français étaient-ils meilleurs que les canons anglais? Il est difficile de trancher cette question. L'Artillerie anglaise ne possédait rien de comparable au douze-livres, mais peu après 1815, sur la recommandation du maréchal Marmont (qui avait servi dans l'Artillerie à cheval), on adopta un canon de 9 livres, copié sur

celui de l'Artillerie à cheval anglaise. Apparemment, les canons anglais étaient plus maniables.

Le 18 juin au matin, les Français eurent du mal à mettre leurs pièces en batterie tant le sol était détrempé. Aucun mémorialiste anglais ne fait mention de ces difficultés. Les poids du canon de 12 livres français et du canon long de 9 livres anglais étant assez voisins, il est possible que les Anglais aient conservé une plus grande maniabilité en gardant leur avant-train classique.

En revanche, le système français de réapprovisionnement en munitions était supérieur à celui des Anglais. Le service du train d'artillerie se chargeait des liaisons entre les batteries et les dépôts situés à l'arrière.

Chez les Anglais, les chariots des batteries étant insuffisants, le réapprovisionnement incombait au commissaire pour l'artillerie, qui était comptable du Trésor.

Artillerie de ligne à cheval.

Planche 50

La tenue de l'artilleur à cheval avait été considérablement simplifiée. Jusqu'en 1810 son uniforme rappelait celui du hussard; il était presque identique à celui de l'Artillerie à cheval de la Garde, quoique le port de la pelisse fût rare. Initialement, l'artilleur à cheval portait l'habit Kinsky (veste droite à basque courte), mais on adopta rapidement l'habit-veste, coupé droit jusqu'en dessous de la taille, et aux revers fixés à l'aide de boutons. La culotte était celle des hussards, mais, en tenue de service, l'artilleur revêtait par-dessus un treillis. A distance, on pouvait donc confondre un artilleur et un chasseur à cheval. Cependant, comme dans toutes les armées, l'uniforme était bleu à parements rouges. Les épaulettes rouges, les chevrons de même couleur sur le shako montraient qu'il s'agissait d'un corps d'élite.

Artillerie de ligne à pied. Planche 51
 L'artilleur à pied portait le même dolman que l'artilleur à cheval, mais sans les épau-
 lettes rouges. La culotte était bleue et les
 bottes noires montaient jusqu'aux genoux.
 En service, cette culotte était recouverte
 par un treillis, serré par une courroie à
 la cheville. Parfois, ces sortes de combi-
 naisons étaient garnies d'un galon rouge,
 coupé de passepoils bleus. Jusqu'en 1811,
 le shako de l'artilleur à pied comportait
 des chevrons rouges; cette coiffure fut
 simplifiée par la suite.

L'artilleur à pied était doté du sabre-
 briquet et du fusil d'infanterie avec baïon-
 nette. L'artilleur à cheval était armé du
 sabre léger de cavalerie.

INFANTERIE DE LIGNE.

Planches 52-66

Dans l'Armée napoléonienne, un axiome
 voulait que toutes les promotions se
 fissent selon le mérite. Ce principe était
 excellent, car chaque soldat pensait qu'il
 avait dans sa giberne un bâton de maré-
 chal; la réalité était différente, car d'autres
 facteurs conditionnaient l'avancement, et
 le résultat ne fut pas toujours excellent.
 Cependant, l'armée de Napoléon était or-
 ganisée selon une véritable pyramide du
 mérite et chaque soldat de valeur bénéfi-
 ciait d'une sorte de promotion horizon-
 tale. Ainsi, dans un régiment, on prenait
 les meilleurs soldats pour constituer les
 compagnies de grenadiers. Les meilleurs
 d'entre eux passaient ensuite dans la
 Garde et les meilleurs soldats de la Garde
 constituaient les Anciens ou Elite des
 élites.

En dépit de cet écrémage continu, les
 régiments de ligne demeuraient excellents
 à l'époque de Waterloo, ce qui peut paraître
 étonnant étant donné le système de

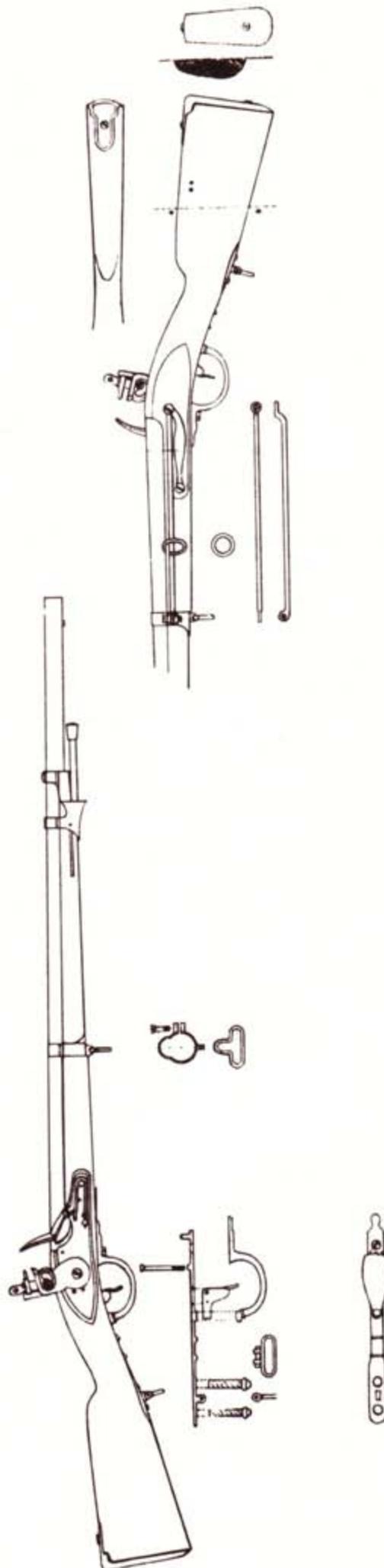


Fig. 10 Cavalerie. Carabine

promotion. Les historiens réservent tous leurs éloges ou presque aux assauts de la Garde à Placenoit et à Hougoumont. En ce qui concerne l'Infanterie française, c'est certainement le corps d'Erlon qui s'est le plus couvert de gloire ce jour-là. Ces unités, bien que lancées à l'assaut dans des conditions qui relevaient du suicide*, répétèrent leurs attaques jusqu'au moment où, la Garde étant vaincue, les Prussiens les prirent à revers. C'est la conscription qui permit à l'Armée française de supporter le dispositif de sélection que nous venons d'expliquer. Elle renouvelait les effectifs et les régiments de ligne disposaient toujours d'excellents soldats. Voici un commentaire de Wellington : « L'Armée française est certainement une machine admirable. Si nous voulions obtenir une armée pareille, il nous faudrait recruter des soldats dans toutes les classes de la société, parmi les bons et les moyens, sans tenir compte du rang ni de l'éducation, parmi les mauvais aussi, mais surtout pas selon la méthode que nous appliquons actuellement. » Les sergents recruteurs anglais prenaient ce qu'ils trouvaient. « Il faut bien que les régiments fassent de leur mieux avec ce qu'on leur envoie », ajoute Wellington.

Les Anglais n'avaient pas le choix. Il leur fallait miser sur la fierté que tout homme a pour son régiment et inculquer ce sentiment à cette lie de la population, qui se laissait recruter « pour quelques verres d'eau-de-vie ou de bière ». En Angleterre il n'était pas possible, par conséquent, de récompenser un soldat en le désignant pour servir dans un corps d'élite. Quelle que fût l'admiration des soldats anglais pour les vertus de la Garde, aucun soldat d'un régiment d'élite n'aurait considéré comme une faveur d'y être muté. Les régiments de ligne de l'Armée française étaient fiers des noms des victoires inscrits sur le fanion tricolore que

portaient leurs aigles**. Cependant, la loyauté du soldat français allait d'abord à la France et à l'Empereur ; chacun rêvait d'appartenir un jour à la Vieille Garde. Cet état d'esprit s'expliquait fort bien : les divers régiments ne se considéraient pas comme les héritiers des régiments d'avant la Révolution. Les anciens régiments du temps des Bourbons avaient perdu leurs noms et il en était d'ailleurs resté quelques bizarreries dans le nouveau numérotage. Ainsi, lors de sa formation, le Régiment du Roi devint le 48^e par l'ancienneté, alors que le Régiment d'Artois portait le numéro 12. Un accord entre les colonels commandant ces unités entraîna une permutation de leurs numéros d'ordre. A la Révolution, les noms furent supprimés. Les régiments devinrent des demi-brigades numérotées, et par la suite chaque régiment retrouva un numéro. Sous la Restauration, on redonna des noms aux régiments sans remettre en honneur nécessairement ceux qu'ils avaient portés avant la Révolution. Durant les Cent Jours, le numérotage fut remis en vigueur. A Waterloo, il n'est pas impossible que quelques vieux soldats du 1^{er} de ligne aient été enrôlés dans leur unité du temps où elle portait le nom de Régiment de Picardie, avant de devenir successivement la 1^{re} Demi-brigade puis le 1^{er} Régiment. En 1814, la plupart des soldats de cette unité faisaient donc partie du Régiment du Roi. Les uniformes de tous les

* Plus de la moitié des régiments du corps d'armée d'Erlon avaient combattu dans la péninsule Ibérique l'Infanterie anglaise ; sans doute ces hommes se rendirent-ils compte de la difficulté, voire de l'impossibilité, de la tâche qui leur était assignée.

** Le 63^e de Ligne, incorporé au corps d'armée de Reille, portait l'insigne de la bataille de Chiclana. Cette même bataille était commémorée sous le nom de Barossa par une décoration, portée dans l'autre camp par le 28^e Foot (de ligne), le 95^e Rifles et le 2^e Hussards de la Légion royale allemande.

régiments étaient pareils. Par suite de la grande diversité introduite par les colonels au début de l'Empire dans la tenue de leurs unités, il avait fallu créer en 1811 une commission pour standardiser les uniformes de l'Infanterie. Seul le numéro du régiment sur le shako permettait de différencier les unités. A la même époque, l'uniforme des tambours (qui avait fait l'objet de nombreuses modifications) fut changé. Dorénavant, le tambour porterait la livrée impériale, de couleur verte, agrémentée d'un passement présentant des aigles et des « N » alternés.

Infanterie de ligne.

Planches 52-61 et 66, figure 11
En 1815, les bataillons de ligne (ou bataillons légers) comprenaient 6 compagnies, contre 10 pour les bataillons de l'Infanterie anglaise. Théoriquement, un bataillon comptait 900 hommes, mais à Waterloo la plupart d'entre eux étaient à demi-effectif. Dans la formation en ligne, la compagnie d'élite prenait position à droite (dans les régiments de ligne, elle portait le nom de compagnie de grenadiers). La compagnie légère, dite de voltigeurs, se plaçait à l'extrémité gauche de la ligne. Le centre était occupé par les compagnies de fusiliers, numérotées de 1 à 4. Chaque compagnie comportait 2 sections qui, en formation en colonne, se plaçaient l'une derrière l'autre, créant ainsi un front de 25 hommes sur 6 rangs de profondeur à plein effectif. Quand le bataillon se formait en colonne, 2 compagnies se plaçaient côte à côte, ce qui donnait un front de 50 hommes sur une profondeur de 12 rangs, en admettant que la compagnie de voltigeurs fût détachée vers l'avant pour tirailler et couvrir l'avance. La compagnie de grenadiers soutenait les voltigeurs ou s'incorporait à la colonne; parfois, les compagnies de grenadiers des divers bataillons étaient réunies en un ba-

taillon spécial. A Waterloo, 3 des 4 divisions de D'Erlon attaquèrent en colonne sur un front de 4 bataillons, ce qui donnait, du fait que les effectifs étaient loin d'être au complet, environ 150 hommes de front sur une profondeur de 24 rangs. Deux de ces colonnes compactes, la division Donzelot et la division Marcognet, se lancèrent à l'assaut de l'excellente Infanterie anglaise, que les canons français avaient à peine entamée. Dans chaque colonne, seuls les 300 à 450 premiers hommes pouvaient tirer. Aucune des brigades anglaises ne comptait plus de 2000 hommes; les Français qui les combattaient étaient donc deux fois plus nombreux. La puissance de feu britannique était en revanche quatre fois plus grande. Napoléon avait déjà signalé, dès 1811, qu'une colonne ne peut percer que si son mouvement est précédé par une puissante préparation d'artillerie.

La préparation de l'Artillerie française ayant été inefficace, Donzelot et Marcognet étaient condamnés à l'échec. L'élan des colonnes étant brisé, il ne leur restait qu'une solution: se déployer en ligne pour utiliser leur propre puissance de feu. Ils venaient à peine d'exécuter ce mouvement sous les salves anglaises que la Cavalerie les chargea.

En 1806, Napoléon avait voulu redonner à l'Infanterie l'uniforme blanc du temps des Bourbons. On le persuada de renoncer à ce projet, et, dès 1812, l'Infanterie française porta la dernière version de l'uniforme, laquelle retenait l'idée des trois couleurs mises en honneur par la Révolution française. La veste bleue comportait des basques courtes et par-devant s'arrêtait à la taille. Revers et poches étaient garnis d'un liséré rouge. Fusiliers et grenadiers avaient un col rouge bordé de bleu; celui des voltigeurs était jaune, souligné de bleu. Les grenadiers avaient droit à l'épaulette rouge, les fusiliers à la

contre-épaulette bleue. Il semble que la contre-épaulette du voltigeur ait varié d'une unité à l'autre ; elle était jaune, verte ou bleue, ou présentait une combinaison de deux de ces couleurs. Certaines étaient rouges. Grenadiers et chasseurs avaient droit à l'insigne traditionnel (grenade ou corps de chasse), et les fusiliers portaient un monogramme impérial accompagné d'une couronne.

Les compagnies de flanc portaient le baudrier auquel était fixé le sabre-briquet, et les fusiliers avaient droit à un ceinturon – maintenu par une bandoulière – qui supportait les cartouchières, ainsi que la baïonnette, portée à droite.

A l'exception des hommes de la section du génie, les grenadiers d'un bataillon de ligne ne portaient pas le bonnet à poil.

Les shakos étaient ornés de chevrons rouges, le plumet rouge étant réservé à la grande tenue. Ce plumet était jaune pour les voltigeurs. De petits disques de couleur permettaient de distinguer les unes des autres les compagnies de fusiliers (voir planche 61). Les officiers portaient sur leur shako des galons d'or ou d'argent, en nombre variable selon le grade (voir planche 61).

Au combat, la capote grise et le couvre-shako faisaient disparaître ces signes distinctifs. Les culottes étaient recouvertes d'un treillis bleu ou blanc. Ceinturons et baudriers étaient portés sur la capote.

Un régiment français facile à identifier était celui du 2^e Suisses avec son uniforme rouge. Il fit partie de l'aile de Grouchy et fut presque anéanti en arrachant aux Prussiens le pont de Wavre.

Ce régiment était composé de volontaires provenant des 3 régiments loués à Louis XVIII, et antérieurement à Napoléon, par les Cantons. Leur intendant étant contraint de quitter la France, les survivants regagnèrent la Confédération.

Infanterie légère.

Planches 62-67, figure 11
Sur le plan de l'équipement, de l'entraînement et de l'utilisation, il n'y avait aucune distinction entre un régiment de ligne et un régiment d'infanterie légère. Les seules différences relevaient de questions d'uniforme et d'appellations.

Dans un bataillon léger, les fusiliers étaient devenus des chasseurs, les grenadiers des carabiniers.

Seule différence notable, la doublure, visible aux revers et aux retroussés, était bleue et non blanche ; de plus les passepoils étaient blancs au lieu de rouges. Boutons et plaques du shako étaient en métal blanc et non en bronze ; les gorgères des officiers étaient simplement argentés.

Dans quelques bataillons, les carabiniers conservaient le bonnet à poil, en dépit du règlement de 1812, consacrant son abolition. Dans toutes les compagnies de carabiniers les manches étaient passepoilées de la même façon que dans les compagnies légères. Sous-officiers et soldats portaient le sabre-briquet et, ce point mis à part, les régiments légers étaient dotés du même équipement que les régiments de ligne. Cependant, le sabre des officiers était plus courbe.

Services sanitaires.

Planche 67
Le baron Larrey, chirurgien des armées de Napoléon, avait réorganisé le Service de santé, nettement supérieur à celui des autres armées. Il comprenait des hommes présentant de réelles qualités professionnelles, et un personnel affecté en permanence aux hôpitaux militaires et au transport des blessés. Utilisant des caissons d'artillerie, Larrey avait fait fabriquer des ambulances, qui furent les premières en Europe.

L'équipement des brancardiers prouvait à quel point Larrey était un organisa-

teur. Une des deux hampes en bois du brancard était fixée au sac du brancardier ; la toile du brancard était fixée à son ceinturon. Le bois de la pique du brancardier servait de seconde hampe.

L'habit court des officiers du Service de santé était d'un bleu légèrement plus clair que celui de l'uniforme d'Infanterie. Les parements étaient écarlates pour les chirurgiens, noirs pour les médecins, vert foncé pour les pharmaciens. Ceux de la Garde impériale portaient l'aiguillette sur l'épaule droite. Le reste du personnel portait un uniforme qui dérivait de celui des troupes du Train des équipages. Le personnel hospitalier portait une veste brune à parements écarlates, les conducteurs avaient des parements gris acier.

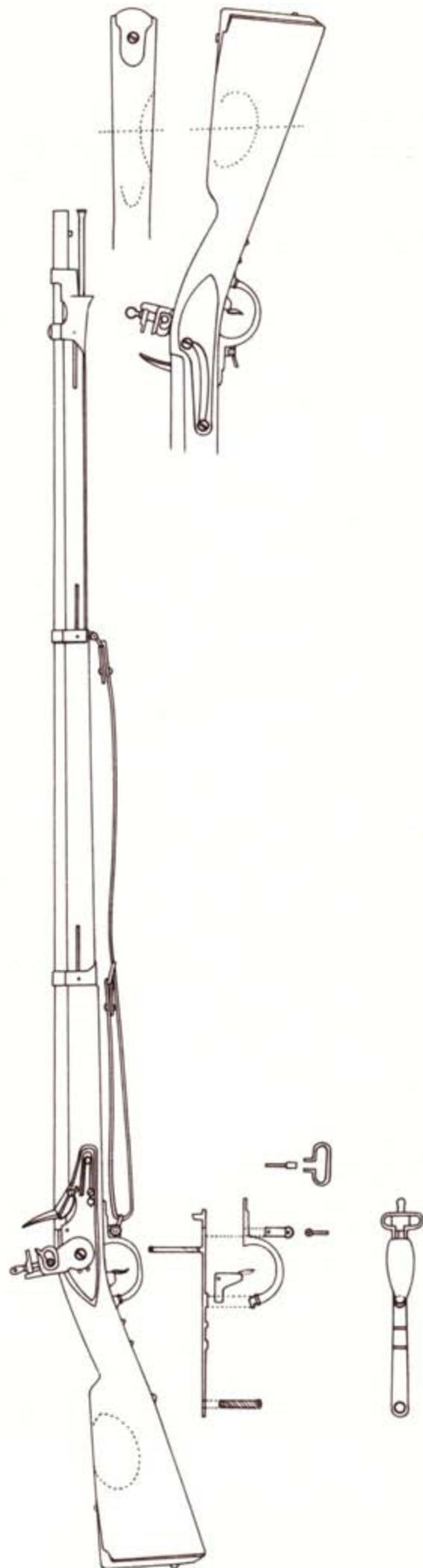


Fig. 11 Infanterie. Fusil

L'ARMÉE ANGLO-NÉERLANDAISE

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Planches 68-72

La notion d'état-major a changé depuis Waterloo; à l'époque, l'officier d'état-major britannique était soit un général nanti d'une affectation déterminée (plus de la moitié des généraux n'en avaient pas), soit un officier qui, tout en figurant sur la liste officielle de l'armée, n'était pas affecté à un régiment. C'est de l'affectation au sein d'un régiment que dépendait l'avancement*. Il n'y en avait guère qu'une centaine (du grade de sous-lieutenant à celui de lieutenant-colonel) et, le plus souvent, ils étaient affectés au recrutement ou servaient de conseillers dans les corps de l'Armée portugaise.

Les fonctions d'état-major (au sens actuel de ce terme) étaient remplies par des officiers disponibles, mais qui pouvaient à tout moment être rappelés dans leurs corps. L'affectation étant temporaire, ils conservaient le plus souvent, par souci d'économie, l'uniforme de leur régiment.

Officiers généraux. Planches 68 et 69
C'est à partir de 1814 que la Grande-Bretagne créa un cadre permanent d'officiers généraux.

Antérieurement, on ne les payait que lorsqu'ils occupaient activement un poste important, dit d'état-major: commandement d'une division, d'une brigade, d'une place forte, d'une région militaire, affectation à un poste requérant la présence d'un officier de haut rang.

Les autres généraux recevaient la solde qu'ils avaient perçue dans leur régiment et ceci parfois en fonction du grade qui était le leur à l'époque: lieutenant-colonel,

major, voire capitaine. Tout général en service possédait l'uniforme approprié, mais ce vêtement coûteux n'était pas porté au combat. D'après ce que l'on sait, rares étaient à Waterloo les généraux portant l'uniforme de leur grade. Lord Uxbridge était en hussard; il portait probablement la tenue de colonel du 7^e Hussards, mais, en raison de ses goûts raffinés, il est possible qu'il ait arboré celui de général des hussards. Une chose est certaine, le prince d'Orange était habillé en général britannique. En Espagne, il avait servi d'aide de camp à Wellington, et, la paix revenue, il avait été récompensé en étant promu au grade de général britannique. De retour à Bruxelles, il appréciait tant son uniforme de général qu'il ne le quittait guère. « Vous offensez les sujets de votre père », lui fit-on remarquer un jour.

La planche 69 permet de se faire une idée des différences entre les uniformes des officiers généraux des divers grades. Les *field-m Marshals* (vice-maréchaux), et les vrais généraux avaient droit à des groupes de quatre boutons aux manches et sur les basques; les lieutenants généraux (en fait des généraux de division) avaient droit à des groupes de trois boutons et portaient en outre trois boutons sur les revers. Pour les majors généraux (général de brigade), les boutons étaient cousus par paires. S'il y avait eu à Waterloo un brigadier** (intermédiaire entre le général de brigade et le général de division), il aurait eu droit à un groupe de deux boutons et à un bouton supplémentaire séparé. Dans la petite tenue, les passements d'or des

* Contrairement à ce que l'on croit généralement, durant la Guerre d'Espagne moins d'un brevet d'officier sur cinq était acheté; 80,5 % d'entre eux étaient délivrés selon des critères d'ancienneté.

** L'état général des armées mentionnait l'existence de généraux de brigade. Le seul officier de ce rang que comptait l'Armée néerlandaise était le général de brigade R.E. Alexander Bryce, qui était à Anvers.

boutonnères étaient remplacés par des soutaches d'un rouge plus foncé que celui du manteau d'uniforme, semblables à celles que porte aujourd'hui le général de brigade anglais aux pattes du col.

Officiers d'état-major. Planche 70
Par rapport à notre conception actuelle, l'organisation de l'état-major dans l'Armée britannique peut nous paraître curieuse. Il ne comportait que deux branches. Le quartier-maître général s'occupait des mouvements de troupes et du cantonnement; l'adjudant général était responsable de l'entraînement, de la discipline et de la gestion financière, et s'occupait aussi des problèmes d'habillement et du Service de santé.

Le quartier-maître général et l'adjudant général se partageaient les fonctions qui incomberaient aujourd'hui à la section Opérations.

Wellington confiait la plupart des tâches relevant de ses services à son quartier-maître général, qui devint en quelque sorte le chef d'état-major général. Cependant, les services de renseignements demeuraient du ressort de l'adjudant général, qui avait en particulier la haute main sur les prisonniers de guerre.

A l'échelon de la brigade, ces fonctions relevaient du major de brigade, généralement un simple capitaine sans officiers pour le seconder.

Les officiers relevant de l'adjudant général ou du quartier-maître général portaient le même uniforme que leurs chefs, à un détail près: les passements étaient d'argent et non d'or. L'adjudant général et le quartier-maître général portaient les mêmes insignes de grade qu'un lieutenant général (général de division), alors que leurs adjoints portaient ceux d'un major général (général de brigade). Ces officiers supérieurs d'état-major avaient droit à des épaulettes d'argent à pattes à fond rouge.

Les majors de brigade avaient les mêmes insignes distinctifs, mais ne portaient qu'une épaulette à fond de patte bleu; cette épaulette unique était portée sur l'épaule gauche dans la Cavalerie, sur l'épaule droite dans l'Infanterie.

Ces signes distinctifs auraient dû être portés par les autres officiers d'état-major, mais il faut rappeler qu'ils étaient détachés temporairement de leur régiment, et qu'ils conservaient l'uniforme de ces régiments.

Aides de camp. Planches 71 et 72
Il ne s'agissait pas d'officiers appartenant à l'Etat-major, mais simplement d'officiers détachés à titre personnel auprès d'un officier général.

L'aide de camp portait l'uniforme d'état-major, avec passements en or. Il avait droit à une épaulette or à fond bleu (portée sur l'épaule droite ou l'épaule gauche, selon que le général commandait une formation d'infanterie ou de cavalerie). Les aides de camp du commandant en chef avaient droit à deux épaulettes.

Wellington avait 8 aides de camp; ils se vantaient de pouvoir couvrir à travers champs 4 milles (6,4 km), en 18 minutes. Sans doute ne portaient-ils pas le bicorne.

CAVALERIE BRITANNIQUE.

Planches 73-82

La cavalerie anglaise était moins fragmentée que la Cavalerie française: carabiniers*, grenadiers, lanciers et cuirassiers n'existaient pas.

Pratiquement, elle était divisée en Cavalerie de la Garde, Dragons et Dragons légers.

* Le 6^e Dragons de la Garde était répertorié comme un régiment de carabiniers (cette appellation ne figurait pas à cette date dans l'état général de l'armée). Leur armement et leur entraînement étaient ceux des dragons.

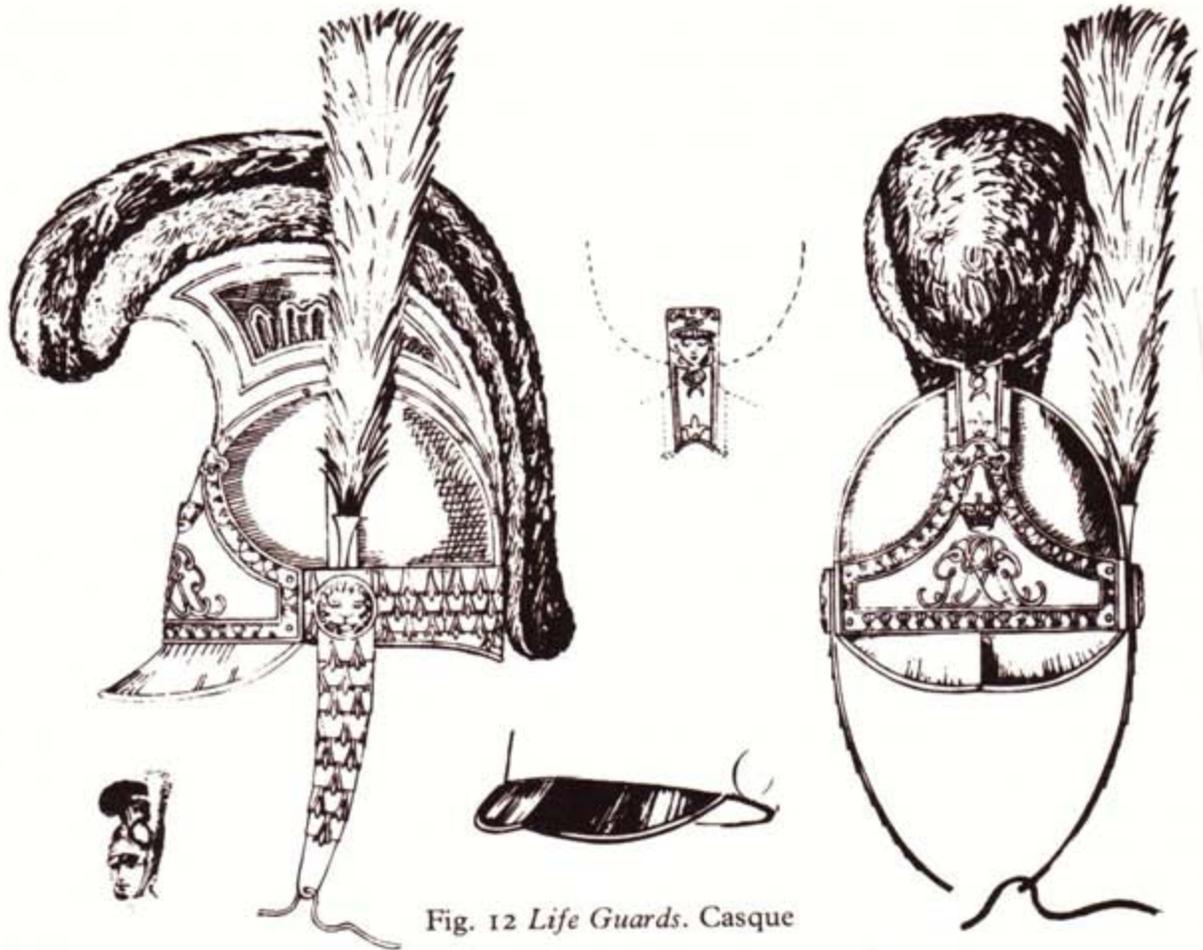


Fig. 12 *Life Guards*. Casque

Cavalerie de la Garde.

(*Household cavalry*).

Planches 73 et 75, figures 12-14
En fait, seuls le 1^{er} *Life Guards* et le 2^e *Life Guards* appartenaient réellement à la Maison du Roi. Ils étaient issus de 2 régiments de *Horse Guards*, formés en 1660, et de contingents de grenadiers à cheval, constitués peu après.

Leur était associé le régiment des *Royal Horse Guards* (bleus), issus du premier véritable régiment de cavalerie anglais. Chacun de ces régiments laissant en permanence un escadron au service du Roi, le régiment du *King's Dragoon Guards* était affecté à la Garde pour compléter son effectif.

En campagne, ces unités ne portaient pas les tenues d'apparat arborées à Londres et à Windsor.

Des treillis gris-bleu (bleu pâle chez les *Horse Guards*) remplaçaient les bottes à

cuissards et les culottes de peau blanche; ces culottes de peau devaient être enfilées humides, et cette pratique fut cause de nombreux cas de rhumatisme. Au combat, les officiers ne portaient pas leur épau-
lètes; leur veste ne comportait que peu de passements. Considérés à juste titre comme trop onéreux pour être exposés aux aléas de la mêlée, sacs et sabretaches brodés d'or étaient laissés à l'arrière. Les troupes avaient droit à la sabretache, on ne sait trop pourquoi d'ailleurs. Elle servait d'écritoire portative et renfermait du papier et des plumes. Chez les *Scots Greys* (les Gris à cause de la robe de leurs chevaux), un homme sur vingt savait écrire et la sabretache devait donc être plus gênante qu'utile.

En 1812, les *Life Guards* et les *Horse Guards* abandonnèrent leur encombrant bicorné.

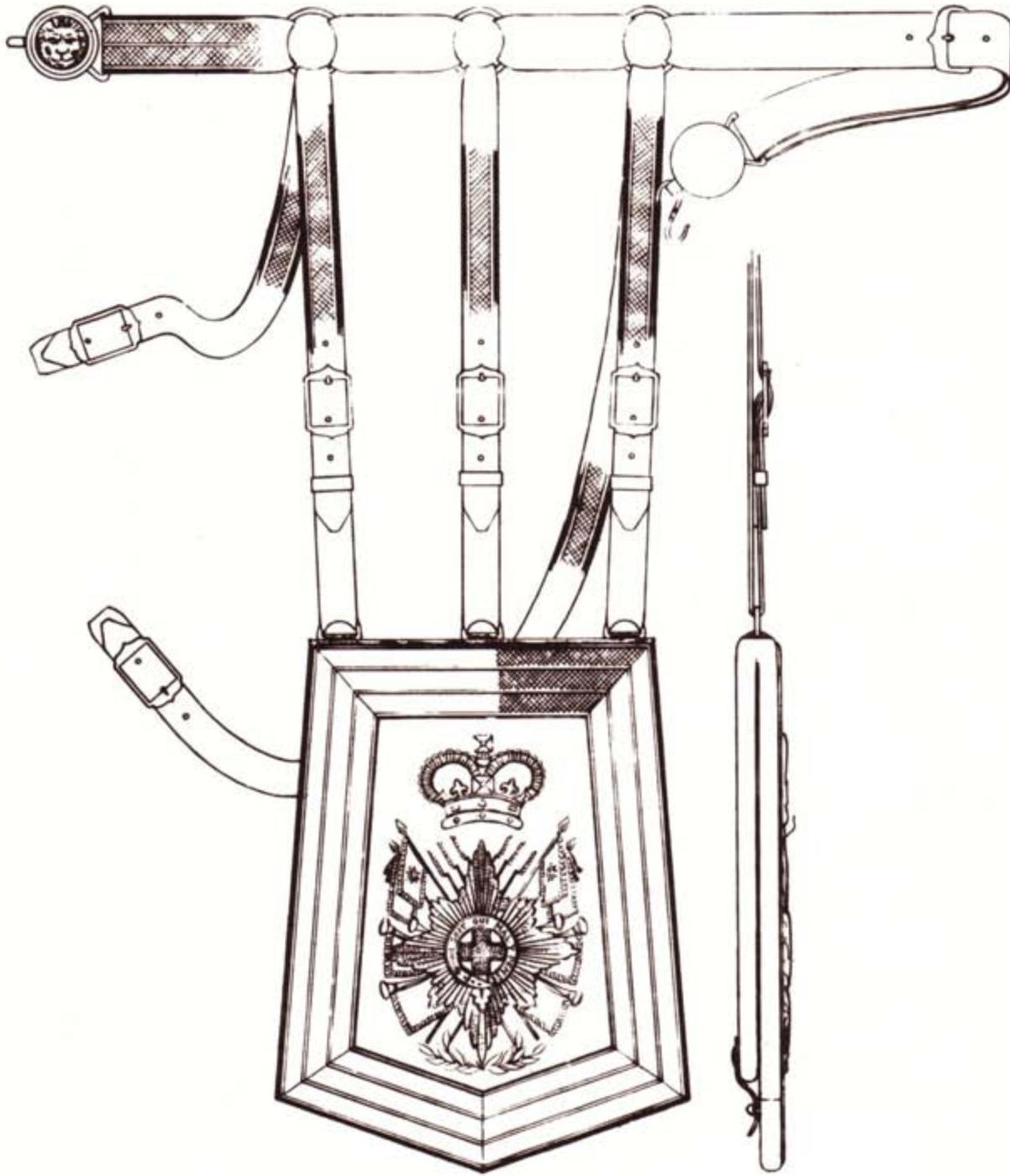


Fig. 13 *Life Guards*. Sabretache d'officier

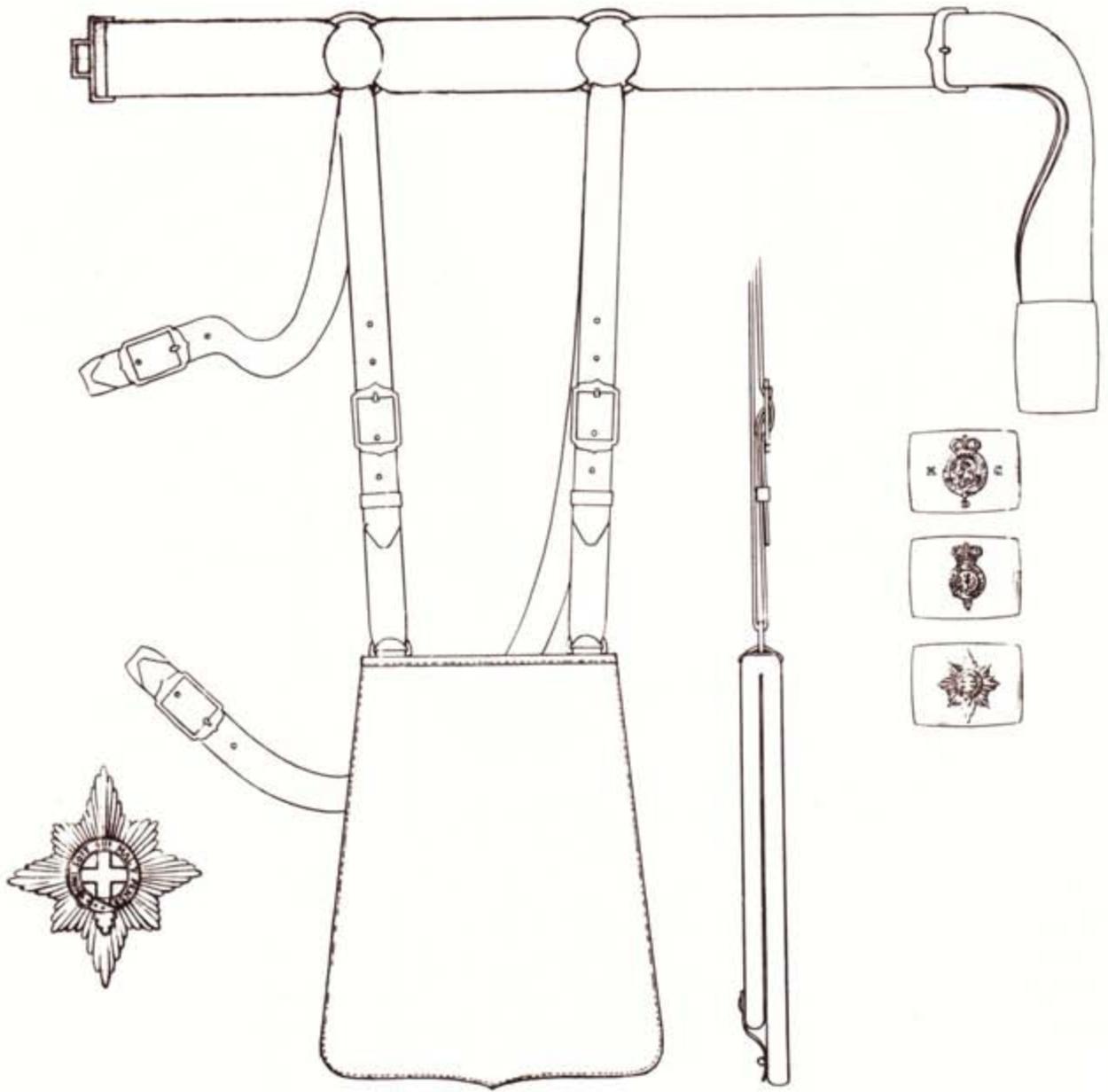
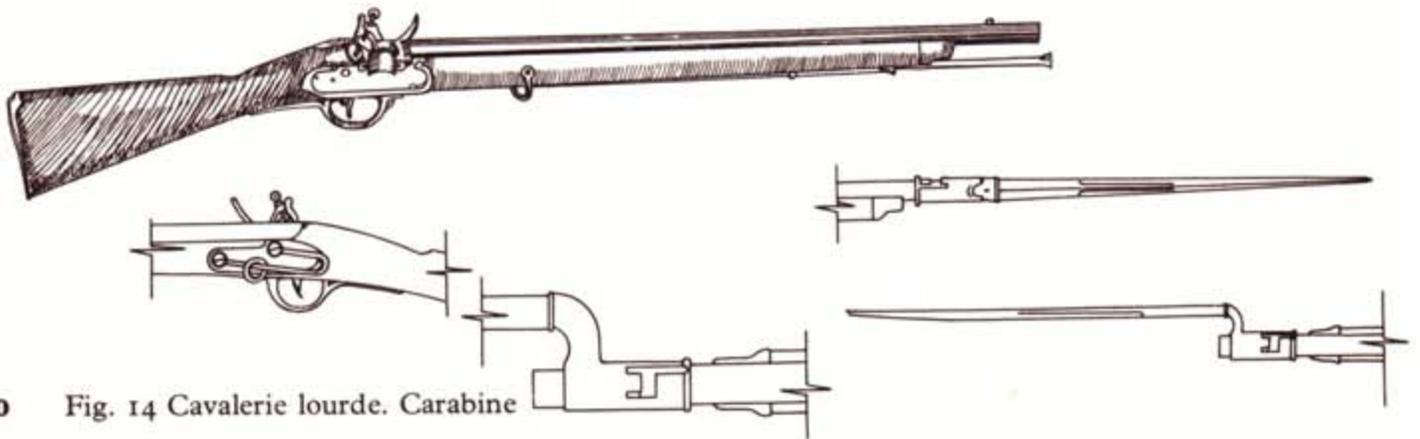


Fig. 13a Cavalerie lourde. Sabretache de sous-officier ou de soldat



160 Fig. 14 Cavalerie lourde. Carabine

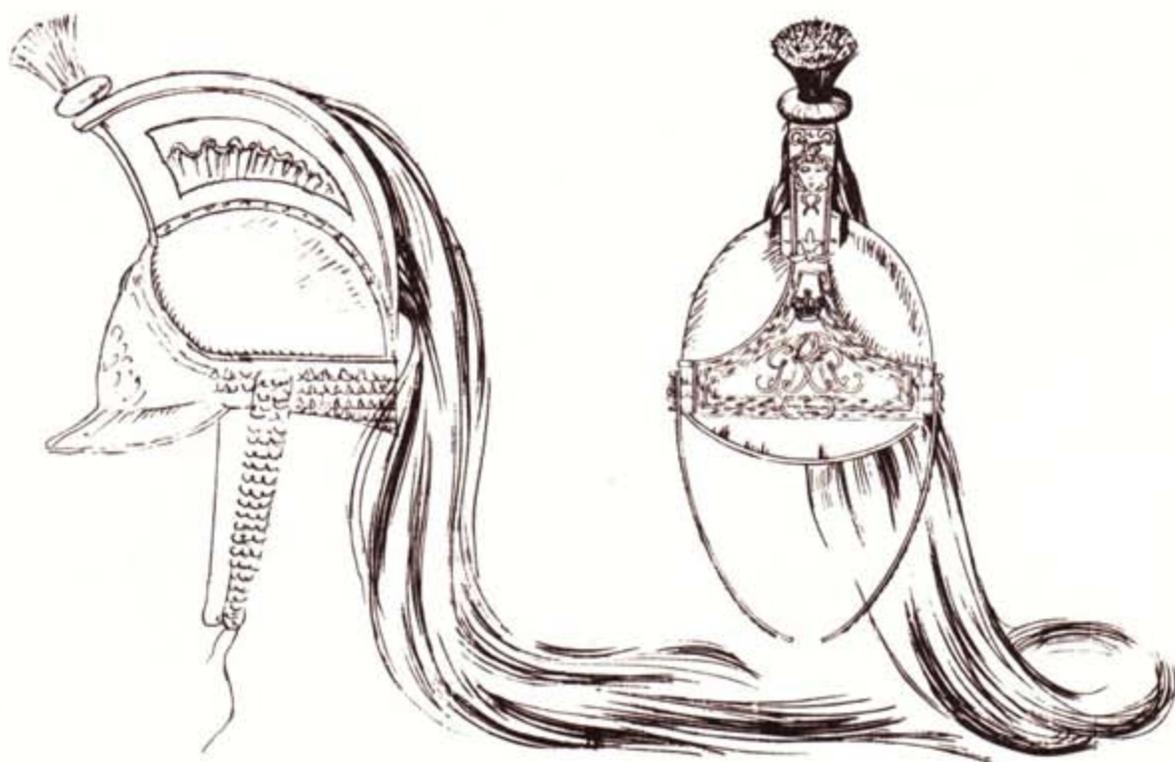


Fig. 15 1^{er} Dragons de la Garde royale. Casque

Il fut remplacé par un casque (à la grecque) couleur pois cassé, initialement orné d'une crinière. Ce casque ressemblant par trop à celui des dragons français, il fut garni d'une crinière en laine bleue et rouge projetée vers l'avant. Les *Life Guards* portaient, comme de nos jours, un uniforme rouge à parements bleus. Celui des *Horse Guards* était bleu à parements rouges. Les officiers portaient des passements d'or, les sous-officiers et les cavaliers des soutaches jaunes. Le cavalier des *Life Guards* avait un tapis de selle gris-bleu.

Seul un examen attentif de la chabraque, de la garde du sabre et des éperons permettait de distinguer les hommes du 1^{er} régiment de ceux du 2^e. Le cavalier du 1^{er} (*Horse Guards*) avait droit au monogramme sur la garde du sabre et à des éperons d'acier, celui du 2^e à une grenade et à des éperons de bronze. Sous sa cape, le cavalier du 1^{er} *Horse Guards* portait un col bleu et celui du 2^e un col rouge.

Dragons.

Planches 76-78, figures 15-18 et 19 Dragons et dragons de la Garde relèvent à peu près de la même nomenclature. Au XVIII^e siècle, on faisait une distinction entre cavaliers proprement dits et dragons.

Les cavaliers formaient la cavalerie lourde (l'équivalent des cuirassiers français), les dragons servaient d'infanterie montée. Ces derniers étaient moins bien payés, recevaient un uniforme moins bien soigné, montaient des chevaux coûtant un tiers en moins.

Entre 1746 et 1788, à l'exception d'un régiment, toute la Cavalerie britannique fut transformée en régiments de dragons, ce qui allégea le budget militaire. Pour sauvegarder l'amour-propre des hommes et ne pas renuméroter les régiments, ces unités du 2^e au 8^e devinrent les régiments de dragons de la Garde (1^{er} au 7^e), et le seul régiment de cavalerie conservé intact prit le nom de *Royal Horse Guards*.

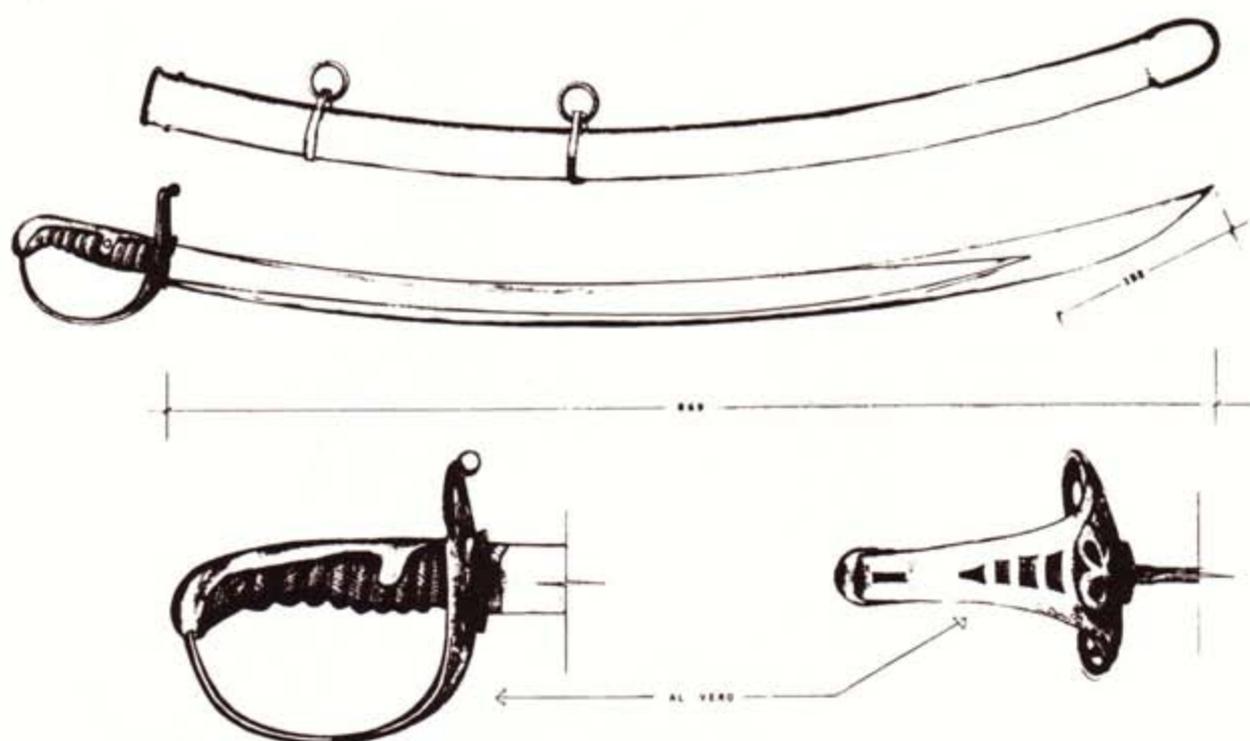


Fig. 16 2^e Dragons (*Royal North British*). Sabre avec son fourreau

Cette réforme échoua. Les dragons de la Garde ne tardèrent pas à recouvrer leur solde ainsi que leurs chevaux. Dès lors, l'Armée retrouva une cavalerie lourde et elle ne disposa plus d'aucune infanterie montée, et sur ce plan il fallut vivre d'expédients jusqu'à la Seconde Guerre mondiale*. Entre les dragons de la Garde et les dragons ordinaires, il n'existait qu'une seule différence, la forme des poignets, en pointe pour les premiers, en carré pour les seconds. Leur armement était identique. Destinés à effectuer des charges, ils portaient un lourd sabre de cavalerie et étaient dotés d'une lourde carabine vieux modèle au canon long de 68 cm. En 1812 ils avaient abandonné le bicorne au profit du casque, conservant néanmoins la crinière, au risque de se voir confondus avec les cavaliers français. Le règlement prévoyait une culotte en peluche, mais en fait ils enfilèrent un treillis sur une culotte en toile.

L'uniforme d'un de ces régiments, le 2^e Dragons (*Royal North British*), plus connu sous le nom de *Scots Greys*, parce que la robe des chevaux était grise, présentait plusieurs particularités. En souvenir de la victoire remportée à Ramillies, en 1706, sur l'Infanterie française de la Maison du Roi, ils portaient le bonnet de grenadier.

Initialement il avait la forme d'une mitre, mais le jour où les grenadiers français adoptèrent le bonnet à poil, les *Scots Greys* en firent autant. Le sabre était plus

* Le problème consistant à fournir à l'armée des corps d'infanterie «montée» (il s'agissait à l'époque d'infanterie motorisée) fut résolu vers 1930 en confiant cette mission aux deux régiments portant des vestes vertes; les officiers de ces régiments étaient si imbus de leurs prérogatives sociales qu'ils eussent considéré comme dégradant de devenir de simples unités de cavalerie à l'exemple de toutes les unités d'infanterie montée créées précédemment.

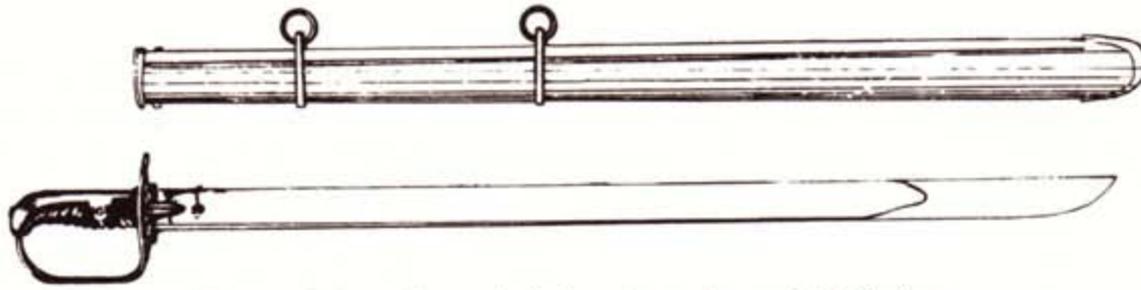
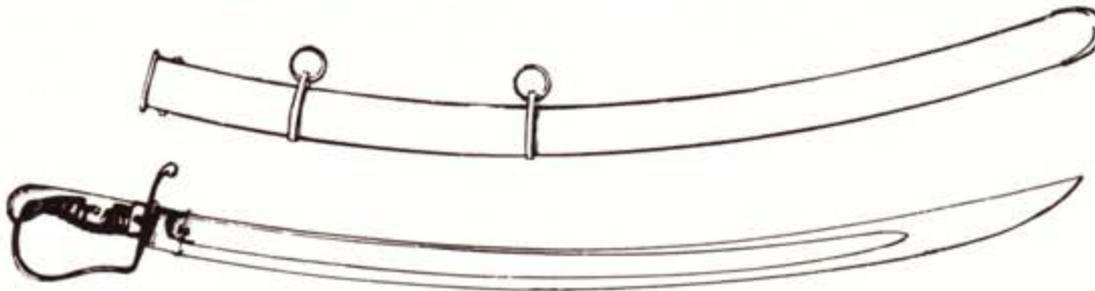


Fig. 17 Sabres de cavalerie lourde et de cavalerie légère



courbe que le lourd sabre de cavalerie destiné à donner des coups de tranchant. Tous les dragons, même ceux de la Garde, portaient une veste écarlate et tous les régiments qui se battirent à Waterloo – *King's Dragoon Guards, Royals et Scots Greys* –, faisant partie des régiments royaux, avaient droit aux parements bleus et passements d'or. Les *Immiskillings*, régiment irlandais, avaient des parements jaunes et des passements d'argent. La Cavalerie lourde anglaise manquait d'expérience. L'Angleterre étant une île,

et les opérations militaires se déroulant le plus souvent sur le continent, il était plus commode d'utiliser pour le transport de chevaux les bâtiments disponibles et de transporter les chevaux des dragons, qui coûtaient moins cher. La Cavalerie lourde faisait donc rarement campagne et ses éléments qui se battirent commirent des erreurs du fait d'un manque d'expérience. Quatre unités de dragons furent engagées à Waterloo, mais seul le régiment des *Royals* s'était battu depuis le début du siècle; ces cavaliers s'étaient d'ailleurs bien

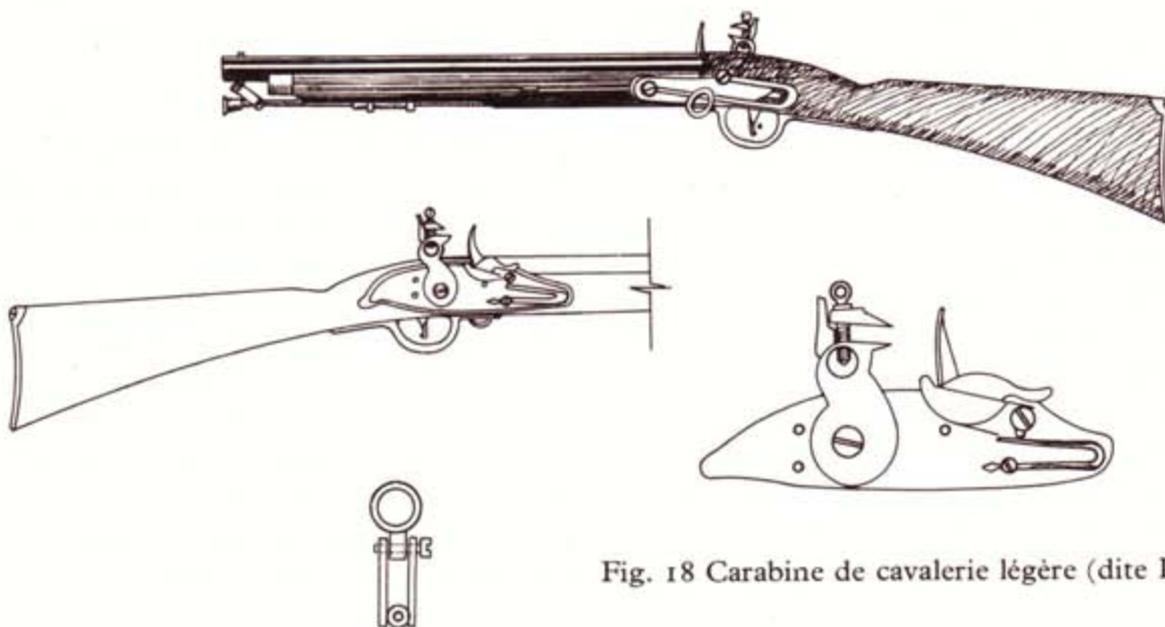


Fig. 18 Carabine de cavalerie légère (dite Paget)

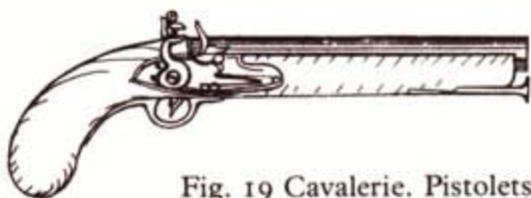
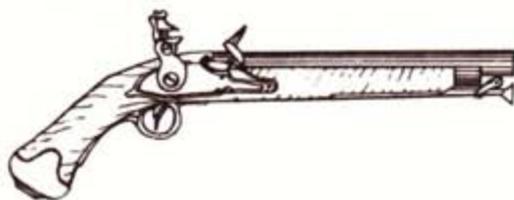


Fig. 19 Cavalerie. Pistolets



comportés en Espagne, mais les opérations auxquelles ils avaient participé relevaient davantage du rôle de la Cavalerie légère que de celui de la Cavalerie lourde. Ils savaient charger, mais il était impossible de les arrêter, une fois leur objectif atteint, ni de les rallier. Avec une certaine acidité, Wellington avait dit un jour : « Nos officiers galopent sur tout ce qu'ils voient et se retirent aussi vite. Il semble qu'il leur soit impossible de manœuvrer ailleurs qu'à Wimbledon. »

Dragons légers et hussards.

Planches 79-82, figure 18
Les dragons légers étaient destinés en principe aux missions de reconnaissance et de combat d'avant-garde. Montés sur des chevaux plus rapides, ils étaient dotés d'un sabre plus léger et d'une carabine légère, au canon long de 40 cm. Cependant, les durs engagements auxquels ils avaient appris à manœuvrer ; ils savaient charger en groupe et se rallier. A Waterloo, la Cavalerie lourde – celle de la Garde et les dragons de Lord Uxbridge –, fut décimée au cours de la bataille ; c'est donc la Cavalerie légère qui accomplit en fin de combat les missions qui auraient dû être exécutées par la Cavalerie lourde.

A la date de Waterloo, il y avait sur la Liste générale de l'armée 14 régiments

de dragons légers en Flandre et, à l'exception du régiment détaché à Tubize, ils prirent tous part à la bataille. Ils comportaient soit des dragons légers, soit des hussards. Leur mission était la même ; cependant, les hussards portaient un uniforme plus fantaisiste et leur régiment comptait 2 pelotons supplémentaires. La cavalerie de la *King's German Legion* (Légion allemande du Roi) était formée de 3 régiments de hussards* et de 2 régiments de dragons légers. Ce corps avait été formé en 1803, en Angleterre, à partir des unités restantes de l'armée hanovrienne du roi George. Ce corps était habillé et entraîné à l'anglaise, et comportait en outre de l'infanterie, de l'artillerie, et des éléments du Génie. La Légion allemande s'était battue lors de toutes les campagnes contre Napoléon et sa cavalerie passait pour la meilleure de toute l'Armée britannique**. En Espagne, les fantassins anglais dormaient plus tranquillement lorsqu'ils savaient que le 1^{er} Hussards de la Légion, sous le commandement de Frédéric d'Arenschildt, était aux avant-postes. « Si nous voyons un dragon anglais galoper dans notre direction, notait un combattant anglais, notre intérêt n'est guère éveillé, mais s'il s'agit d'un cavalier du 1^{er} Hussards, nous savons qu'il est temps de ceindre notre ceinturon et de faire rapidement notre paquetage. »

Antérieurement, la cavalerie de la Légion allemande comportait 2 régiments de dragons lourds, mais un ordre daté du 25 décembre 1813 transforma ces régiments en dragons légers.

Ironie du sort, puisque, en disloquant deux carrés d'infanterie française, à Gar-

* Durant la bataille, le 2^e Hussards de la Légion allemande se trouvait à Tubize.

** Les effectifs incorporés dans la Légion allemande n'étaient appelés à servir qu'en Europe.

cia Hernandez, ces unités avaient, en juillet 1812, accompli un des grands exploits de la Cavalerie lourde en Espagne.

Hussards. Planches 79 et 80
La tenue de hussard fut adoptée initialement par des unités de cavalerie légère de la Légion allemande. A partir de 1803, ces dragons légers portèrent le dolman à brandebourgs et la pelisse fourrée. Dès sa formation, le 1^{er} Hussards avait adopté le bonnet de fourrure (colback), tandis que les deux autres régiments portaient le shako. Peu après, à ses frais (ou à ceux de ses créanciers), le prince de Galles habilla en hussards un peloton du 10^e Dragons légers, régiment dont il était le colonel.

En 1807, le 10^e fut entièrement habillé en hussards, et le 7^e, le 15^e, puis le 18^e reçurent le même uniforme. Ces 4 unités furent officiellement autorisées à porter le nom de dragons légers (hussards). En 1815, seuls les 3 régiments de hussards de la Légion allemande portaient le nom de hussards, ce qui les distinguait des 2 régiments de dragons légers de cette même légion (anciennement dragons lourds).

Au cours de la Guerre d'Espagne, le colback ne donna pas satisfaction. La pluie ruisselait sur le visage du cavalier. Fut-il porté par les hussards à Waterloo? Il est difficile de le dire. Ceux du 15^e portaient un shako, noir pour les cavaliers, rouge pour les officiers. Au 3^e Hussards, on portait un shako noir; mais au 2^e Hussards, on était revenu au grand bonnet cylindrique « mirliton », délaissé par le 7^e quelques années plus tôt. Les cavaliers des deux plus anciens régiments de hussards de la Légion allemande avaient sur leur bonnet de fourrure une petite visière en cuir pour se protéger de la pluie.

Les officiers du 10^e Hussards portaient un colback gris. Tous ces régiments

avaient des couvre-bonnets à poil rouge (bleu pour le 18^e).

Ces 7 régiments de cavalerie avaient adopté le dolman bleu à passements d'argent pour les Britanniques et d'or pour ceux de la Légion Allemande. Cols et manches étaient blancs pour le 7^e et le 18^e britanniques et pour le 2^e allemand, rouges pour le 10^e britannique et le 1^{er} allemand, écarlates pour le 15^e britannique et jaunes pour le 3^e allemand.

Hussards et dragons légers étaient dotés du sabre léger courbe et de la carabine Paget. En principe, le sabre de type mamelouk aurait dû être porté par les officiers mais, sa garde protégeant mal la main, ils lui préféraient des armes moins ouvragées.

Dragons légers. Planches 81 et 82
La réforme de l'uniforme de 1812 modifia celui du dragon léger en le rapprochant de celui du lancier; en retournant les revers qui avaient une forme particulière, on obtenait une sorte de plastron. En dépit des protestations de Wellington, les dragons légers avaient perdu leur casque au profit d'un shako à fond bombé. Il était semblable à celui du chasseur français. Le plumet était rouge sur blanc (en plume pour les officiers, en laine pour la troupe).

Chez les hussards, le ceinturon des officiers – dite ceinture à barreaux – comportait des rayures verticales; celles-ci étaient horizontales sur les ceinturons des officiers de dragons légers.

Ce ceinturon était rouge et or pour les officiers de tous les régiments de dragons légers; pour le reste de la troupe, ces rayures étaient de la couleur des parements du régiment, généralement sur fond bleu. Détail intéressant, l'uniforme du dragon léger comportait une frange de 14 cm au creux des reins, surnommée la cascade; apparemment, elle ne servait à rien.

Voici les couleurs des parements et des passements des régiments présents à Waterloo :

Régiments	Revers, poignets, passepoils	Passements et épaulettes
1 ^{re} D.L.	chamois	argent (ou blanc)
12 ^e D.L.	jaune	argent (ou blanc)
13 ^e D.L.	chamois	or (ou jaune)
16 ^e D.L.	écarlate	argent (ou blanc)
23 ^e D.L.	cramoisi	argent (ou blanc)
1 ^{re} D.L., Légion allemande	rouge	or (ou jaune)
2 ^e D.L., Légion allemande	rouge	argent (ou blanc)

CAVALERIE NÉERLANDAISE

Planches 83-89

Grâce à l'expérience acquise aux Indes et en Espagne, Wellington connaissait la valeur limitée de la cavalerie placée sous ses ordres. « Un début de panique générale », remarquait-il en 1811, « est difficile à endiguer, et rares sont les troupes qui savent alors conserver leur calme. Les jeunes cavaliers sont particulièrement impressionnables et leur affolement se communique facilement à l'ensemble de l'armée ; placées dans des circonstances identiques, et avec un même degré d'entraînement militaire, les unités d'infanterie sont moins influençables ». Parce qu'à cheval, on peut fuir plus facilement, il est impossible de rallier des unités de cavalerie. Je maintiens donc la Cavalerie en dehors de l'action le plus longtemps possible. »

De plus, la Cavalerie néerlandaise n'avait pu s'entraîner avant le début de la campagne. Dès le mois de mai le roi des Pays-Bas avait mis son infanterie et son artillerie à la disposition de Wellington, mais il attendit la veille de Waterloo pour lui confier ses unités de cavalerie. « Je ferai de mon mieux », remarqua Uxbridge, mais il est dommage que je n'aie même pas eu l'occasion de prendre contact avec un seul de ces régiments. »

Waterloo allait mettre à rude épreuve l'esprit de discipline de tous les régiments et unités ; il n'est guère étonnant que les unités néerlandaises n'aient pas été de brillants combattants.

La brigade légère de Van Merlen eut une conduite particulièrement lamentable. Présente dès le début de la journée à Quatre-Bras, elle fut appelée à charger sous la conduite de Van Merlen, qui s'était distingué à la tête du 2^e Lanciers de l'Armée française. Les cavaliers n'arrivèrent pas jusqu'à l'ennemi. Ils se débandèrent et certains s'enfuirent au-delà de Bruxelles. « Entre 5 et 7 heures du matin, le 17 juin », conte un Bruxellois, « nous fûmes tirés du lit par des coups frappés à la porte et par les cris : « Les Français arrivent ». Nous vîmes une formation de cavalerie légère, couverte, non de gloire mais de boue. »

Van Merlen fut tué à Waterloo alors qu'il cherchait à rallier ses cavaliers.

La conduite de la brigade lourde du baron Trip fut à peu près pareille. Uxbridge essaya mais en vain de l'entraîner en avant. « Ils m'avaient promis de me suivre mais, arrivés au sommet de la crête, face à Hougoumont, ils refusèrent d'avancer ; je dus donc les abandonner. »

La 3^e Brigade, celle de Ghigny, détacha quelques cavaliers en avant, lorsque la cavalerie légère britannique vint épauler la cavalerie lourde. Par la suite, les cavaliers de la 3^e Brigade demeurèrent en retrait

Numéro du régiment	Nationalité	Arme	Couleur de l'habit	Couleur des parements	Shako
1 ^{er}	Hollandais	Carabiniers	bleu	bleu (passepoil rouge)	(casque)
2 ^e	Belges	Carabiniers	bleu	rouge	(casque)
3 ^e	Hollandais	Carabiniers	bleu	épaulettes bleues (passepoil rouge) col jaune	(casque)
4 ^e	Hollandais	Dragons légers	bleu	rouge	noir
5 ^e	Belges	Dragons légers	vert	jaune	vert
6 ^e	Hollandais	Hussards	bleu clair	bleu pâle (galons or)	rouge (officiers) noir (soldats)
8 ^e	Belges	Hussards	bleu clair	rouge (galons argent)	rouge (officiers) noir (soldats)

Note : Le 7^e de Cavalerie néerlandaise était un régiment colonial stationné aux Indes orientales (Indonésie).

derrière les débris de la brigade de la Garde.

Ils étaient si démoralisés que Lord Edward Somerset, recevant l'ordre de replier les unités de cavalerie de la Maison du Roi, refusa d'effectuer ce mouvement, « de peur », disait-il, « que la cavalerie néerlandaise qui m'appuie n'en profite pour décamper ». Peu de cavaliers néerlandais eurent l'occasion de croiser le fer avec l'ennemi mais, à la fin de la journée, il en manquait 11 % à l'appel, alors que les Anglais, durement engagés, n'avaient que 7 % de manquants le soir venu. Ces Néerlandais se conduisirent tout de même mieux que le régiment de hussards hano-vriens ; celui-ci refusa de sortir de la position abritée qu'il occupait derrière la crête : « Je n'ai aucune confiance en mes hommes, qui sont propriétaires terriens », expliqua leur colonel.

Cavalerie du Brunswick. Voir planches 127 et 128

ARTILLERIE BRITANNIQUE.

Planches 91-95

Au cours des siècles précédents, l'armée britannique s'était progressivement désorganisée. La situation de l'artillerie en fournit un exemple probant. L'artillerie n'appartenait pas à l'armée, pas plus que les Royal Engineers (Génie). Le commandant en chef, le ministre de la Guerre, le secrétaire d'État n'avaient aucun pouvoir sur elle. L'artillerie disposait de son Intendance et de son Service de santé ; l'avancement y était particulier. Les aumôniers de l'artillerie effectuaient un service différent de ceux des autres corps et recevaient une solde différente. Politiquement, l'artillerie relevait du grand maître du matériel, qui siégeait au sein du Cabinet et qui était le principal conseiller militaire du gouvernement, sans toutefois que sa responsabilité s'étendit à l'Infanterie et à la Cavalerie. En campagne, l'Artillerie était rattachée au commandement local, mais le plus ancien des artilleurs avait le

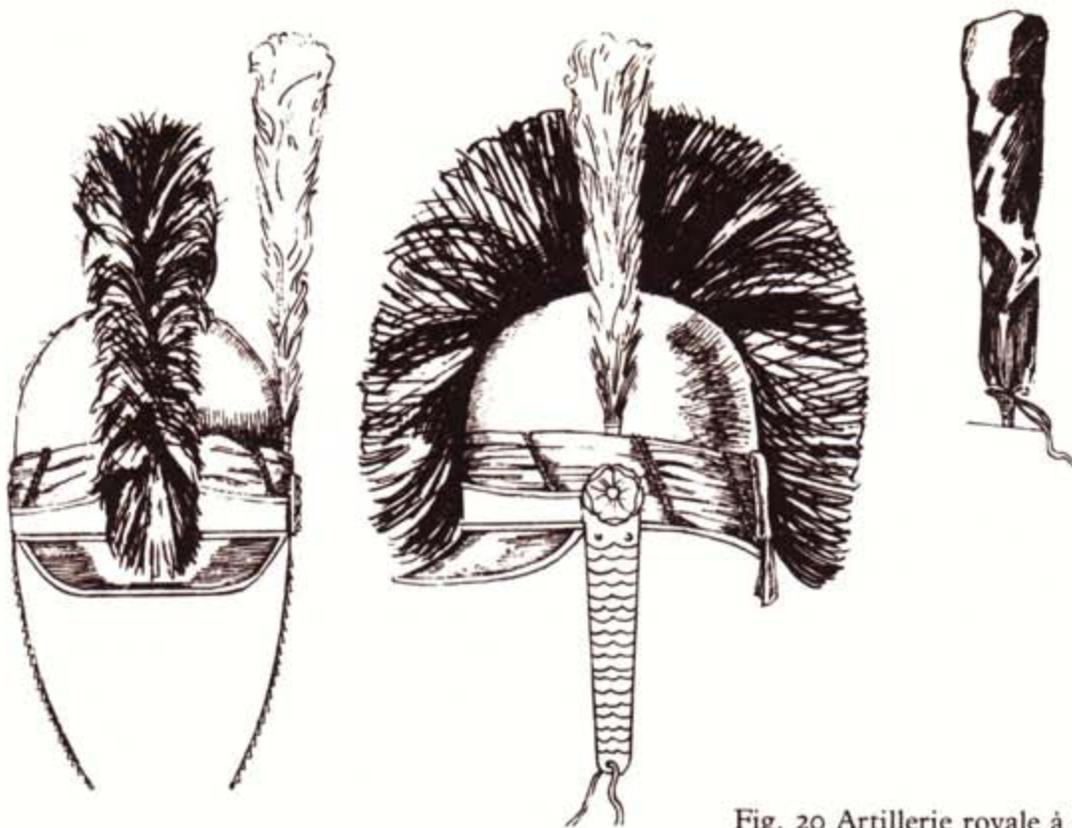


Fig. 20 Artillerie royale à cheval. Casque

droit et le devoir de rendre compte à son chef direct (qui se trouvait à Woolwich). Autre complication, les conducteurs des groupes de transport (du moins ceux de l'Artillerie à pied) appartenaient au *Royal Artillery Drivers*, un corps autonome.

Artillerie à cheval.

(*Royal Horse Artillery*).

Planches 91-94, figure 20
Appelée auparavant « Artillerie volante », l'Artillerie à cheval accompagnait les unités de cavalerie. Sa première apparition date de 1759, époque à laquelle une unité fut constituée dans l'Armée autrichienne.

La France et la Suède créèrent une Artillerie à cheval en 1792, et l'Angleterre en janvier 1793. Dès l'origine corps d'élite, l'Artillerie anglaise eut droit à la prééminence dans les revues jusqu'en 1869, date à laquelle ce rôle revint à la Cavalerie de la Garde, du moins lorsque le souverain assistait à la parade*.

Les fusées étant une sorte d'artillerie mobile, leurs servants furent rattachés au *Royal Horse Artillery*. A la bataille de

Leipzig en 1813, le 2^e groupe de Fusées du *Royal Horse Artillery* se vit conférer une distinction spéciale. Impressionné par l'attitude de ses servants, le tsar décora de l'Ordre de Sainte-Anne leur chef, le lieutenant Thomas Fox Strangways, qui sera blessé à Waterloo.

L'Artillerie à cheval portait le dolman à soutaches des hussards et le casque, que les dragons légers avaient conservé à la demande de Wellington. Ce corps avait ses propres conducteurs, dont la veste, relativement simple, était ornée de 3 lignes verticales bordées de passepoils, alors que les numéros des pièces étaient indiqués par des passements horizontaux. Les servants du Corps des Fusées portaient un baudrier et une housse contenant les baguettes de mise à feu des fusils de 6 livres. La flamme bleu-blanc, que portait ce faisceau à Leipzig sur l'initiative de leur capitaine, fut supprimée par la suite.

* Les règlements généraux de l'armée de 1811, renforcés en 1815, ne prévoyaient pas ces prérogatives en l'honneur des R.H.A. (artillerie du Royal Highlanders).

Royal Artillery.

Planche 95

Ce régiment, créé en 1716, formait ses propres officiers, qui recevaient par la suite leur commission. Il en était de même de la branche montée des Royal Engineers. Tous les officiers ou presque de l'Infanterie et de la Cavalerie apprenaient leur métier en campagne* ; leur adjudant-major leur servait d'instructeur. En revanche, tous les officiers de l'Artillerie et du Génie faisaient leurs classes à l'Académie royale militaire de Woolwich. Ils y acquéraient une formation qui manquait aux officiers des autres armes, mais aussi un état d'esprit quelque peu pédant. Ils formaient une véritable coterie.

L'Artillerie à pied portait l'uniforme de l'Infanterie royale, mais avec inversion des couleurs : veste bleue, parements rouges. L'artilleur était doté d'un fusil à pierre, de type mousqueton à canon de 77 cm, et d'une baïonnette. Comme dans l'Infanterie lourde, les sergents portaient une pique et un sabre court. Pour les officiers, le règlement prévoyait le port du sabre d'infanterie ; selon un officier, « il ne permettait ni de porter un coup en pointe, ni de frapper du tranchant et de plus il était encombrant ». Sans doute ces officiers portaient-ils un sabre plus maniable.

L'Artillerie à pied, – les Bataillons de marche d'Artillerie, pour donner à cette arme son nom officiel –, faisait appel pour le déplacement des pièces aux conducteurs d'artillerie ; ceux-ci portaient un uniforme tenant à la fois de celui des artilleurs à cheval et de celui des artilleurs à pied. Ils portaient la même veste que les artilleurs à pied, mais le casque et le treillis des artilleurs montés. Avant 1794, date de création de ce corps, les canons étaient tirés par des cavaliers civils. Canonniers et conducteurs dépendant de deux corps différents, le service en souffrait ; de plus le personnel du corps des conducteurs laissait à désirer. « Un nid d'infamie », dira

un officier d'artillerie. En fait, les officiers du corps des conducteurs n'avaient pas de commission d'officiers ; ils recevaient une solde de lieutenant ou de capitaine-commissaire, versée directement par le Trésor.

Planche 96. Artillerie du Brunswick. Voir planches 127 et 128

INFANTRIE BRITANNIQUE.

Planches 97-120

A quelques semaines de la Bataille de Waterloo, et tandis qu'il se promenait dans un parc de Bruxelles, Wellington fut interrogé sur la façon dont il entrevoyait la future campagne.

« Tout dépend de cet article-là. Donnez-m'en assez et nous nous tirerons d'affaire, » répliqua-t-il en désignant un simple soldat qui contemplant les statues et les plates-bandes. En fait, il avait demandé 40 000 fantassins et le jour où débuta la campagne, il ne disposait que de 25 000 soldats d'Infanterie, y compris les Allemands ; encore ces troupes comptaient-elles une forte proportion de jeunes soldats. Ceux-ci se battirent remarquablement. « Je n'ai jamais vu l'Infanterie britannique se comporter aussi bien », remarqua le duc après la bataille. Les mêmes louanges tombèrent des lèvres d'un officier français qui avait affronté l'Infanterie anglaise. « L'Infanterie britannique est la meilleure au monde ; heureusement qu'elle est assez réduite. »

* Le Collège militaire royal (*Royal Military College*), créé en 1802, ne fournira à l'infanterie et à la cavalerie que 3,9 % de leurs officiers durant l'époque des Guerres ibériques. Plus de 5,4 % furent fournis par promotion à partir des corps de l'armée (9,3 % si l'on inclut les volontaires).

L'organisation de l'Armée britannique partait du régiment, mais pratiquement s'arrêtait à ce stade. Unités administratives plutôt que militaires, les régiments étaient rarement appelés à constituer des unités plus importantes. L'Armée anglaise comptait 104 régiments d'infanterie, plus les 3 régiments de la Garde à pied ; chacun comprenait 4 bataillons*.

Le régiment correspondait néanmoins à une entité. En entrant dans l'armée, le soldat était pratiquement rejeté par les civils et le régiment lui servait de famille. Les officiers étaient au sens propre du terme les parents de leurs hommes. « In loco parentis », comme on disait.

Le climat du régiment était variable ; il y en avait de bons et de moins bons. De même qu'il est de bons et de mauvais parents, certains officiers étaient excellents et d'autres déplorables. Certes, le recrutement drainait pêle-mêle de bons et de mauvais éléments, mais l'esprit de corps transformait ces hommes, qui se montraient d'un loyalisme à toute épreuve à l'égard de leurs officiers, de leurs camarades et surtout de leur drapeau. Lorsque l'encadrement était médiocre, l'esprit de corps permettait aux hommes de demeurer en formation, même sous le feu le plus nourri. Le comportement des bataillons anglais, pourtant de qualité inégale, prouva en maintes occasions la véracité d'un vieil adage : « Il n'est pas de mauvaises troupes, il n'est que de mauvais chefs ». De multiples petits détails de la tenue donnaient aux soldats d'un régiment une notion concrète de leur corps. Les multiples différences que comportaient les uniformes dépendaient de la nationalité du soldat et de sa fonction dans la compagnie ou le bataillon. Nous passerons donc en revue successivement divers corps : la Garde, l'Infanterie lourde, l'Infanterie légère, les *Highlanders* et les Fusiliers (*Riflemen*).

Garde à pied.

Planches 97 et 98, figure 21
La brigade de la Garde à pied comprenait 3 régiments ; la notion de brigade ne correspondait à rien sur le plan tactique. Le 1^{er} comprenait 3 bataillons, le 2^e et le 3^e n'en comptaient que 2. Le 1^{er} et le 2^e régiment avaient été créés lors de la Restauration de 1660. Le *First Guards* avait été formé avec ce qui restait des gardes du corps de Charles II, parti en exil. Le 2^e fut constitué par le régiment du général Monk, qui joua un si grand rôle lors de la Restauration.

Ce régiment stationna à Coldstream (comté de Berwick) et conserva par la suite le nom de *Coldstreams*. Les origines du 3^e Régiment sont assez obscures. Initialement, il fut formé d'éléments appartenant à la Garde des rois écossais. Comment cette unité traversa-t-elle la délicate période de l'union de l'Écosse et de l'Angleterre ? Sur ce point on manque de renseignements.

Ces gardes furent reformés en unité en 1662, et, en 1687, ils franchirent la Tweed et foulèrent pour la première fois le sol anglais. A l'époque ils portaient le nom de *Scots Guards*, nom abandonné par la suite, puis repris sous Guillaume IV ; on les appela alors les *Scots Fusilier Guards***.

De même que tous les bataillons de l'Infanterie lourde anglaise, les bataillons de la Garde comptaient 10 compagnies ; 8 de celles-ci, les compagnies ordinaires du bataillon, étaient numérotées de 1 à 8.

* A titre exceptionnel, le 60^e (*Royal American*), comptait 8 bataillons en 1814 ; cette unité, destinée aux Indes occidentales, était composée en majeure partie de mercenaires allemands, car les soldats anglais étaient peu désireux de servir aux Antilles. Seul le 5^e bat. de Fusiliers (*5^e Rifles*), appartenant au 60^e régiment, n'était pas cantonné aux Indes occidentales.

** Le nom de *Scots Guards* (gardes écossais) fut remis en honneur en 1877.

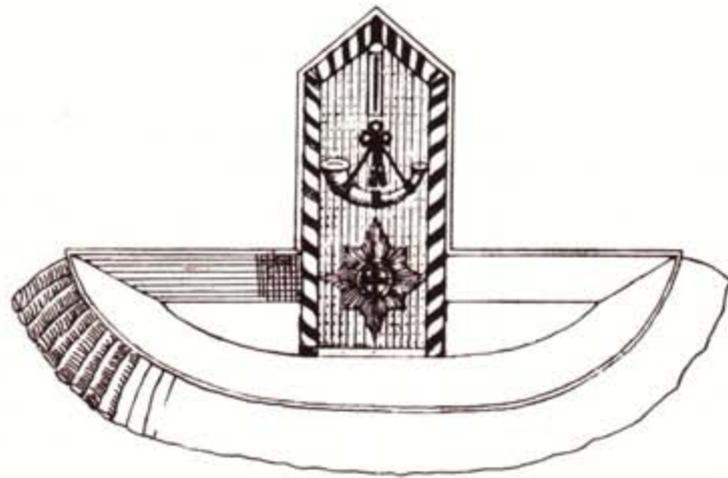
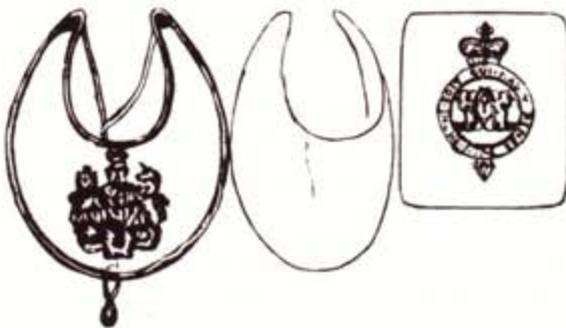


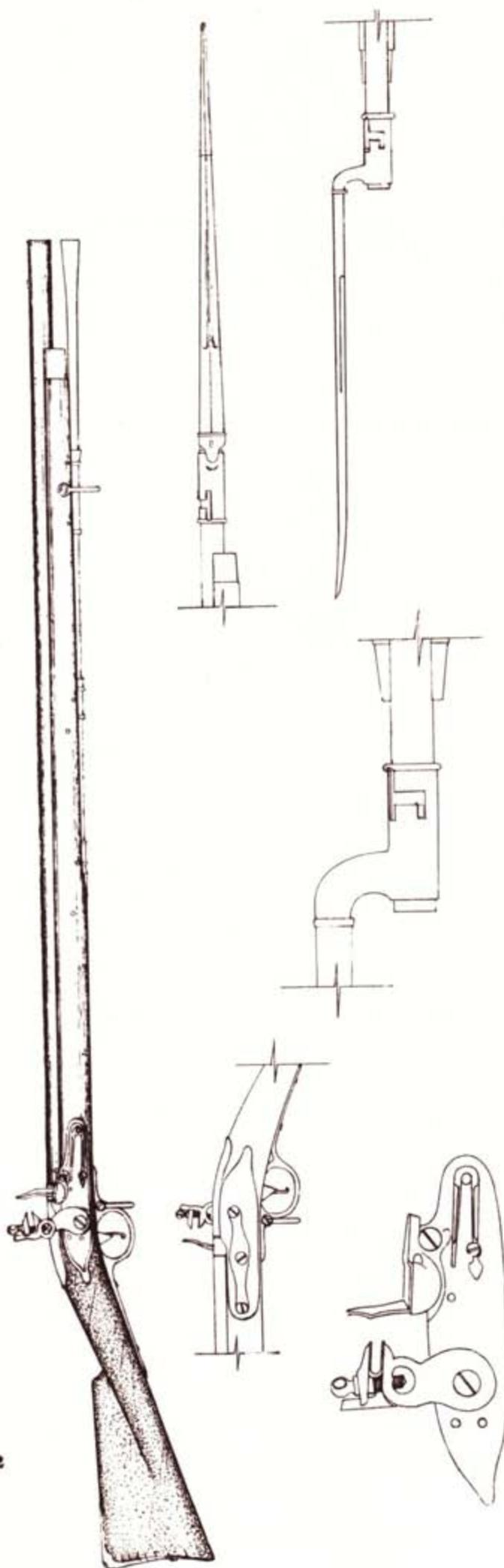
Fig. 21 Garde à pied. Gorgerin et épaulettes



Comme dans l'Armée française, les compagnies de flanc étaient d'une part celle des grenadiers, d'autre part l'Infanterie légère. Les hommes de ces compagnies de flanc portaient l'épaulette assez compliquée qu'arboraient les musiciens; en Angleterre, cette épaulette porte encore le nom d'« aile ». Le plumet était blanc pour les grenadiers, vert pour les voltigeurs et rouge sur blanc pour les hommes des compagnies ordinaires du bataillon. Lors des cérémonies se déroulant en Angleterre, les grenadiers de ces 3 régiments portaient le bonnet à poil. L'écharpe de l'officier d'une compagnie légère se terminait par un cordonnnet et un gland; elle était nouée en avant de la hanche droite, alors que l'écharpe des autres officiers s'attachait en un gros noeud plat sur la hanche gauche. L'insigne, porté par la rosette qui fixait le plumet au shako, était distinctif de la compagnie. Il s'agissait d'une grenade pour les grenadiers, d'un cor de chasse pour l'Infanterie légère et du bouton du régiment pour toutes les autres compa-

gnies du bataillon. Toutes les compagnies disposaient du même armement, à cela près que l'officier d'une compagnie légère portait le sabre recourbé de l'Infanterie légère (maintenu par une bélière, fixée au ceinturon), et que les autres officiers portaient le sabre droit (avec bélière attachée au baudrier). Le sergent d'une compagnie légère portait le mousqueton comme les hommes, mais dans les autres compagnies il était doté d'une pique et d'un sabre court. Cette répartition des compagnies à l'intérieur du bataillon était valable pour toute l'Infanterie lourde, de même que les galons et insignes de grade des officiers (voir planches 121 et 122). Les officiers des régiments de la Garde portaient les insignes du grade qu'ils avaient dans l'armée, car en fait un lieutenant de la Garde avait rang de capitaine et un capitaine rang de lieutenant-colonel*.

* En reconnaissance des services rendus à Waterloo par les quatre bataillons de la Garde, tous les enseignes de ces unités furent promus lieutenants.



Mieux coupé, certes, l'uniforme des régiments de la Garde était pareil ou presque à celui des autres régiments d'Infanterie. L'uniforme de l'officier comportait des boutons simples, mais le col, les revers, les manches, les fausses poches, les retroussis des basques étaient ourlés d'un passepoil d'or au motif du régiment. Pour les sous-officiers et soldats, ces mêmes passepoils étaient blancs et la contre-épaulette était à fond bleu. La veste des sous-officiers et soldats comportait une ganse blanche. En tenue de soirée, les revers de la veste de l'officier étaient retournés, ce qui permettait de voir l'ensemble du revers; en service, la veste était boutonnée et on n'apercevait que la partie supérieure bleue du revers.

Les insignes régimentaires s'inspiraient de l'étoile de l'Ordre du Bain (l'Ordre du Chardon dans le cas du 3^e Guards); ils se portaient sur le shako. Cependant, la méthode d'identification la plus simple consistait à regarder, dans le cas des officiers, la répartition des boutons et, dans le cas des sous-officiers et soldats, la disposition des passements blancs des boutons. Dans le 1^{er} Régiment, les boutons étaient répartis uniformément, dans les 2^e et 3^e régiments, ils étaient respectivement répartis par groupes de deux ou par groupes de trois.

Infanterie «lourde».

Planches 99-106, figures 22 et 23
 Mise à part la ganse blanche bordant la veste des soldats de la Garde, l'uniforme de l'Infanterie de ligne était identique au leur. Entre les tenues des divers régiments, il existait diverses différences mineures; elles intéressaient la plaque du shako, celle du ceinturon, ainsi que les

Fig. 22 Infanterie. Fusil (*Tower musket* ou *Brown Bess*)

parements (ces dernières modifications n'étant pas réglementaires.) D'autres différences affectaient la disposition et la couleur des passements. Sur le devant de la veste des simples soldats, les soutaches des boutons étaient disposées par paires ou isolément. L'extrémité de ce galon pouvait être de trois formes différentes: carrée, pointue ou en fer de lance (cette dernière forme étant connue sous le nom de bastion).

Voici les différences entre les tenues des régiments de l'Infanterie de Ligne présents à Waterloo.

Dans tous les bataillons de ligne de la Légion allemande, la veste portait 8 lignes de passements bleu pâle à extrémité carrée, soulignés par un passepoil blanc. Les parements étaient bleus, mais les officiers avaient droit à des passements or. Seul le numéro porté sur la plaque du baudrier ou sur celle du shako permettait d'identifier le bataillon.

Parmi les régiments purement anglais énumérés, seul le 23^e ne comprenait pas de compagnie de grenadiers; il s'agissait d'un régiment de fusiliers, donc de soldats d'élite, dans les rangs duquel une compa-

Numéro et désignation territoriale	Couleur des parements	Disposition des boutons (soldats et sous-officiers), type de passements	Galons d'officiers
1 ^{er} Royal Scots	bleu	paires, carrés	or
4 ^e King's Own	bleu	isolées, bastion	or
14 ^e Buckinghamshire	chamois	paires, bastion	argent
23 ^e Royal Welsh Fuzileers	bleu	isolées, bastion	or
27 ^e Inniskilling	chamois	isolées, carrés	or
28 ^e North Gloucestershire	jaune	paires, carrés	argent
30 ^e Cambridgeshire	jaune pâle	isolées, carrés	or
32 ^e Cornwall	blanc	paires, carrés	or
33 ^e 1 ^{er} Yorkshire, West Riding	rouge	paires, bastion	argent
40 ^e 2 ^e Somersetshire	chamois	paires, carrés	or
44 ^e East Essex	jaune	isolées, carrés	argent
69 ^e South Lincolnshire	vert	paires, carrés	or

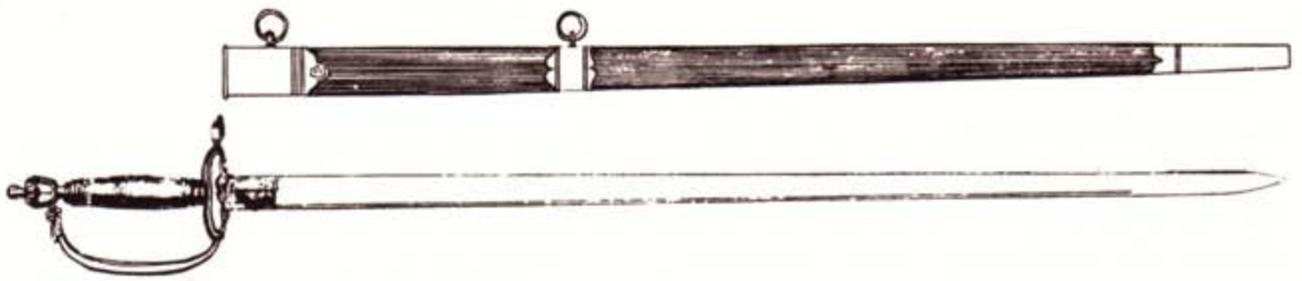
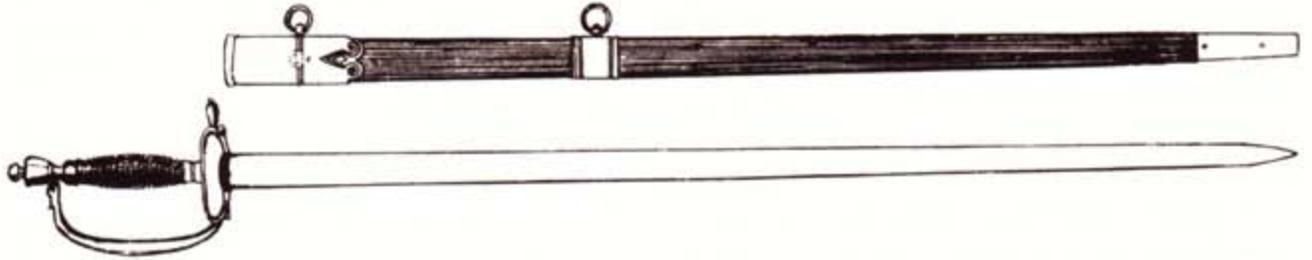


Fig. 23 Infanterie « lourde ». Epées d'officier et de sergent



gnie d'élite n'avait pas sa place. En grande tenue, les compagnies de fusiliers séjournant en Angleterre ou à Gibraltar avaient droit au port d'un bonnet à poil un peu plus petit que celui des grenadiers. Autre caractéristique de ces régiments, l'officier le plus bas en grade était le sous-lieutenant (l'enseigne)*.

Infanterie légère.

Planches 107-110, figure 24
En 1794, la Grande-Bretagne leva un premier régiment de fusiliers, le 90^e (volontaires du Perthshire). Très vite, cette unité fut transformée en infanterie lourde. En 1803, Sir John Moore créa les 2 premiers régiments permanents d'Infanterie légère; il s'agissait du 42^e et du 52^e. En six ans, 4 autres régiments furent transformés et l'Armée anglaise compta de ce fait 9 bataillons d'Infanterie légère.

La tenue des compagnies légères des régiments de ligne et celle des régiments d'Infanterie légère ne différaient guère; ces régiments ne comptaient pas de com-

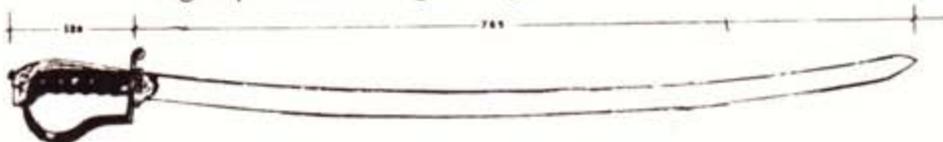
pagnie de grenadiers et les soldats portaient les ailes ou le cor de chasse des compagnies légères. Les officiers portaient l'écharpe à glands et le sabre courbe, accroché à la bélière. Les soldats étaient dotés d'un nouveau fusil, une arme bien meilleure que le *Brown Bess* ou le fusil dit « des Indes orientales », en service dans le reste de l'infanterie. Il mesurait 7,5 cm de moins que le fusil des bataillons d'Infanterie lourde, dépêchés directement aux Pays-Bas, et il avait la même longueur (97,5 cm) que le modèle des Indes orientales, dont avaient été dotées les unités se battant en Amérique ou en Espagne.

La coiffure permettait de reconnaître facilement un soldat de l'Infanterie légère d'un homme d'une compagnie de flanc. Les bataillons légers conservaient le grand shako pointu, abandonné quelques années plus tôt par le reste de l'armée. Le plumet était fixé devant le shako, alors que les autres fantassins portaient le leur sur le côté.

* Dans le 7^e Fusiliers (Royal), le brevet d'officier le plus bas correspondait au grade de lieutenant.



Fig. 24 Infanterie légère. Epée d'officier



A Waterloo, 3 régiments d'Infanterie légère participèrent à la bataille, dont le 71^e, composé d'Écossais. Les soldats de cette unité portaient un shako bleu foncé

(et non noir) agrémenté d'un bandeau de laine à carreaux rouge, blanc et vert. Voici les marques distinctives de ces 3 régiments :

Numéro et désignation territoriale	Couleur des parements	Disposition des boutons (sous-officiers et soldats), type de passements	Galons d'officiers
51 ^e 2 ^e Yorkshire, West Riding	vert pré	paires, en pointe	or
52 ^e Oxfordshire	chamois	paires, carrés	argent
71 ^e Highland	chamois	isolées, carrés	argent

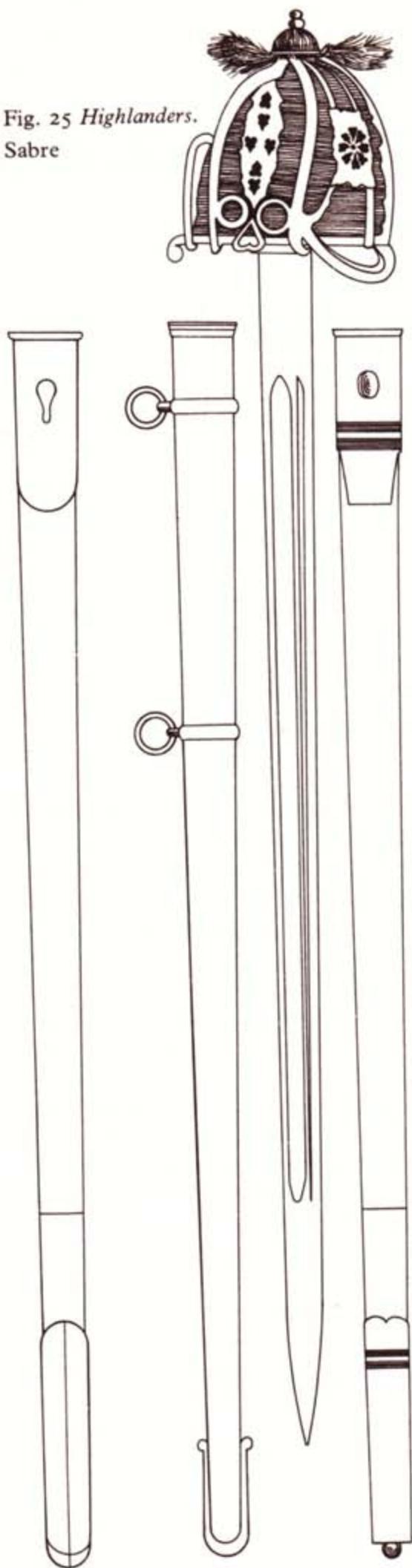
Highlanders.

Planches III-III7, figure 25
Depuis la Restauration, il existait dans l'Armée britannique des régiments écossais, mais le *Royal Scots* pouvait se flatter d'être le plus ancien; tous ces Écossais étaient originaires de la Basse-Ecosse. En 1739, pour faire la police des Highlands, on leva un premier régiment dans le nord du pays; il donna satisfaction et devint le 42^e de Ligne, ou *Royal Highland*. Au cours de la guerre de Sept ans, on leva d'autres unités de *Highlanders*; elles furent dissoutes à la fin de la guerre. De nouvelles unités de *Highlanders* furent créées lors de la Guerre d'Indépendance et par la suite 2 régiments furent conservés; il s'agissait entre autres du 71^e, déjà mentionné à propos de l'Infanterie légère. En 1793, lors du conflit avec la France, ce recrutement s'accéléra, et en 1814 l'Armée britannique comptait 12 régiments de *Highlanders* (au total 21 bataillons).

Outre le régiment d'Infanterie légère des Highlands, 4 unités de *Highlanders* participèrent à la Bataille de Waterloo. Il s'agissait du 42^e, du 73^e, du 79^e et du 90^e. Le 42^e Régiment portait le nom de *Black Watch* (Garde Noire), en raison de la couleur de son kilt. Le 73^e (qui ne portait pas de kilt) dérivait du 2^e Bataillon du 42^e. Les 79^e et 90^e, respectivement les *Cameron Highlanders* et les *Gordon Highlanders*, se composaient d'un seul bataillon. Il s'agissait d'unités levées à leurs frais par de riches aristocrates, en l'occurrence par Alan Cameron of Erracht et par le marquis de Huntly, plus tard 5^e duc de Gordon. La duchesse de Richmond était la sœur de Huntly et les *Highlanders* de Gordon exécutèrent des danses écossaises lors de sa soirée du 15 juin.

Pour en revenir aux Cameron, leur régiment constituait une véritable affaire de famille. Alan Cameron fut colonel du régiment jusqu'à sa mort en 1828. En outre,

Fig. 25 *Highlanders.*
Sabre



un des lieutenants-colonels du régiment appartenait au clan; cette règle subit une courte exception après la mort de Phillip Cameron, tué à Fuentés de Oñoro. A Waterloo, dans le bataillon Cameron, 8 officiers et le quartier-maître portaient le nom de Cameron; 6 d'entre eux furent blessés.

Les unités des Highlands portaient la veste de l'Infanterie britannique; à l'exception du 73^e, qui arborait le pantalon gris-bleu habituel de l'Infanterie et qui conservait le shako, les régiments écossais étaient facilement reconnaissables aux couleurs de leur kilt, de leurs bas et de leur béret. Le tartan du *Black Watch* était sans rapport avec les couleurs d'un quelconque clan, mais le tambour major de ce régiment portait le kilt du *Royal Stuart*. Les *Highlanders* de Cameron portaient le tartan de leur clan, mais ceux de Gordon arboraient celui des *Black Watch*, toutefois agrémenté d'une bande jaune. En service, les *Highlanders* ne portaient pas le sporran (bourse de peau brute). Leurs bas étaient rouge et blanc, avec des coutures noires, et les jarretières étaient constituées par des tresses rouges. Le béret se composait d'une carcasse recouverte d'étoffe et ceinte d'une bande de tissu écossais (rouge, blanc, vert). Partant du côté gauche, des plumes d'autruche cascadaient sur le béret en direction du côté droit. Le côté gauche du béret portait aussi une rosette distinctive du régiment, qui maintenait une plume. Cette plume était aux couleurs de la compagnie, comme dans les autres régiments. Cependant, les *Black Watch* portaient une plume rouge en souvenir de la vaillance de cette unité durant la bataille de Geldermalsen (en 1795).* Ce béret était muni d'une visière en cuir, maintenue par des rubans qui

* Pour les officiers la crête était ornée de plumes de vautour.

Numéro et désignation	Couleur des parements	Disposition des boutons (sous-officiers et soldats), type de passements	Galons d'officiers
42 ^e Royal Highland (Black Watch)	bleu	isolées, bastion	or
73 ^e Highland	vert foncé	isolées, bastion	or
79 ^e Cameron Highlanders	vert foncé	paires, carrés	or
92 ^e Gordon Highlanders	jaune	paires, carrés	argent

tombaient sur le cou. Les officiers ne portaient pas de visière.

Chez les *Highlanders*, les officiers étaient identifiables grâce à plusieurs détails. L'écharpe cramoisie passait au-dessus de l'épaule gauche, maintenue par une contre-épaulette. Dans les compagnies de flanc, les officiers avaient droit au chardon (au lieu du cor de chasse ou de la grenade).

Tout officier en campagne étant éventuellement appelé à monter à cheval, le règlement prévoyait le remplacement du kilt par un pantalon, mais cette prescription était sans doute peu appliquée. Au combat, le port du plaid était interdit. En dépit des prescriptions, les officiers portaient le sabre à large lame.

Rifles (fusiliers). Planche 118, figure 26 Nous avons déjà analysé longuement l'introduction du fusil à canon rayé (*rifle*) dans l'Armée britannique. En 1800 fut levé le Corps de Fusiliers expérimental du colonel Coote Manningham sous le nom

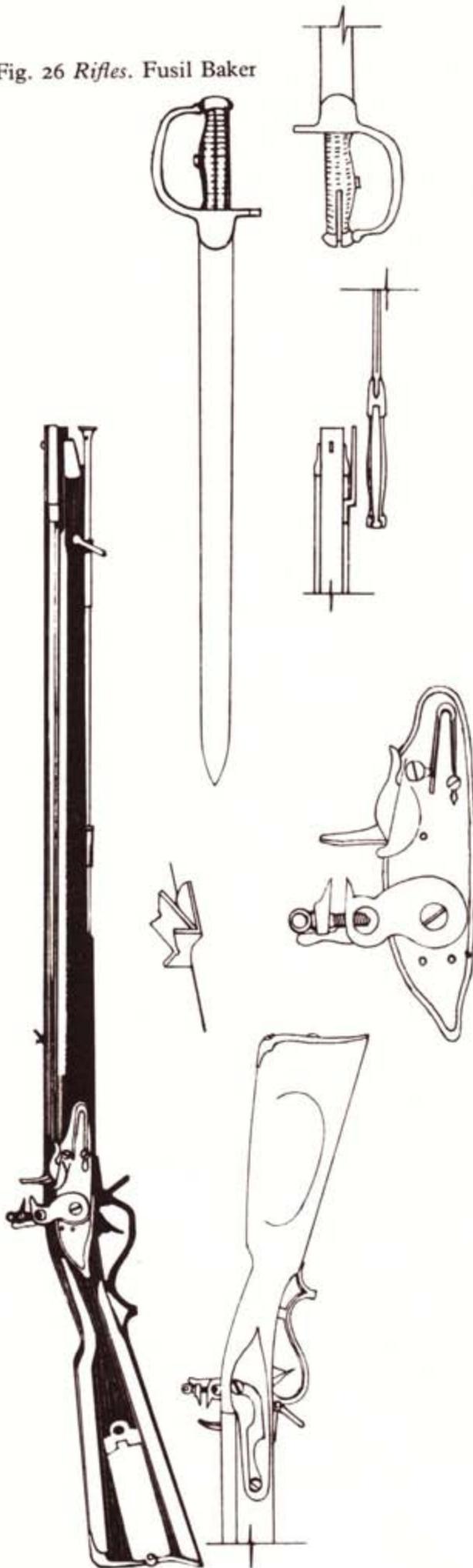
de *Riflemen* et désigné comme le 95^e Régiment sur le rôle général de l'armée. Ne rencontrant aucune difficulté pour son recrutement, ce régiment comptait en 1809 3 bataillons. Des compagnies de ces 3 bataillons combattirent à Waterloo.

L'uniforme des fusiliers était vert foncé et paraissait noir à une certaine distance. Passements et boutons des officiers étaient noirs. Les baudriers des officiers et sous-officiers étaient ornés d'une tête de lion en argent; chaîne et sifflet étaient d'argent également. Détail surprenant, les boutons des officiers et sous-officiers étaient en métal blanc; les simples soldats avaient droit à un passepoil blanc au col et aux manches.

La ceinture des officiers était cramoisie et garnie de glands; elle était semblable à celle de l'Infanterie légère; le reste de la tenue d'officier était copié sur celle de la Cavalerie légère*. Autrefois, les *Rifles*

* Il y avait une certaine tendance à donner aux unités nouvellement formées l'uniforme de la cavalerie légère.

Fig. 26 Rifles. Fusil Baker



portaient le casque des dragons légers, mais ils avaient adopté le shako à sommet en pyramide tronquée. Les officiers portaient le sabre courbé des dragons légers, arme bien inutile pour qui se bat à pied; ce sabre était suspendu à une bélière. Ils portaient également la sabretache et, en grande tenue, la pelisse. Tout ceci ne facilitait pas le combat en rase campagne. Les bataillons de fusiliers n'avaient pas de drapeau, le grade le plus bas parmi les officiers étant généralement celui de sous-lieutenant et non d'enseigne.

Sergents et soldats étaient dotés du fusil Baker et du sabre-baïonnette à garde de bronze, long de 65 cm. Leur poire contenait une poudre de qualité.

Pour la plupart, les hommes des 2 bataillons légers de la Légion allemande avaient des fusils à canon rayé. L'uniforme était identique à celui du 95^e, mais le pantalon était gris (légèrement plus foncé pour le 2^e Bataillon). Signe distinctif du bataillon, le 1^{er} n'avait qu'une seule rangée de douze boutons, disposés verticalement au milieu de la poitrine, tandis que le 2^e en avait trois rangées. Les officiers de bataillon du 1^{er} avaient droit à des épauettes d'argent (ailes); officiers, sous-officiers et soldats du 2^e Bataillon arboraient la *Flügelmütze*, une grande coiffure sans visière.

INFANTRIE HANOVRIENNE.

Planche 123 (voir aussi planche 106c)

Le Royaume de Hanovre était lié par une union personnelle à la Grande-Bretagne. Les armées des deux Etats ayant manœuvré de concert depuis les campagnes de Marlborough (sauf pendant l'occupation française de Hanovre), il était naturel que les troupes hanovriennes portent des uniformes britanniques, avec quelques modifications mineures; ainsi, le shako était orné du cheval blanc de Hanovre. La dif-

férence la plus visible résidait dans la couleur jaune des havresacs des bataillons réguliers. La milice (*Landwehr*) aurait dû porter le même uniforme, mais elle reçut en fait les vieux stocks de l'Armée britannique, même périmés. Les bataillons de Lunebourg et de Verden arboraient des vestes vertes, le second les assortissant de pantalons bleu foncé.

INFANTRIE NÉERLANDAISE.

Planches 124-126

Le Royaume des Pays-Bas vit le jour trois mois avant Waterloo; les uniformes de ses troupes n'étaient donc que transitoires. Ce royaume rassemblait les anciennes Provinces-Unies (appelées à tort Hollande), et les anciens Pays-Bas autrichiens (grosso modo la Belgique actuelle). On les appelait respectivement « Pays-Bas du Nord » et « Pays-Bas du Sud » mais, par souci de simplification, nous emploierons les termes de Hollande et de Belgique. Les Autrichiens avaient réoccupé la Belgique en 1814 mais, peu désireux de garder ce territoire, ils avaient nommé gouverneur le prince d'Orange*. Cependant les Autrichiens rééquipèrent l'armée et, entre autres, ils lui donnèrent leur shako, garni d'un faux devant assez élevé. Ce couvre-chef allait d'ailleurs servir de modèle au shako britannique; les Néerlandais le garnirent d'une plaque de bronze portant un W (initiales de Willem, c'est-à-dire Guillaume); ils ajoutèrent aussi sur le côté une cocarde orange, supportant un plumet blanc pour les compagnies ordinaires du bataillon et rouge pour les compagnies de flanc. La tenue du soldat belge ressemblait beaucoup à celle du soldat anglais. De leur côté, les troupes hollandaises portaient le shako français garni de deux visières, une devant, une derrière, ainsi qu'une plaque de métal en forme de soleil, marquée au centre d'un

W. Le plumet fixé à la cocarde orange était blanc sur rouge pour toutes les compagnies. Les compagnies de flanc avaient droit à des ailes, sorte d'épaulettes matedassées aux couleurs de la veste mais portant des lignes blanches.

Les basques de la veste des officiers étaient plus longues que celles de la veste des soldats; l'écharpe, portée en ceinture, était orange. Les officiers hollandais portaient des épaulettes en argent, distinctives de leur grade, tandis que les officiers belges avaient droit à des épaulettes en or. De même, les boutons étaient en métal blanc chez les Hollandais, en bronze chez les Belges. Les musiciens arboraient des ailes de forme allemande, dites « nids d'hirondelles ». Ces sortes d'épaulettes portaient d'une part des chevrons, d'autre part des chevrons inversés. Ces chevrons étaient or ou argent, selon qu'il s'agissait de Belges ou de Hollandais.

Voici les couleurs des parements des bataillons de ligne néerlandais présents à Waterloo:

2 ^e (Hollandais)	: jaune
3 ^e (Belges)	: blanc
7 ^e (Belges)	: bleu clair
12 ^e (Hollandais)	: rouge
13 ^e (Hollandais)	: cramoisi

Trois bataillons d'Infanterie légère néerlandais (Chasseurs ou *Jäger*, selon la nationalité), prirent part à la bataille. L'uniforme était vert à passepoils jaunes, et comportait des « ailes » (fausses épaulettes). Qu'ils fussent Belges ou Hollandais, ils portaient le shako hollandais à fond en cloche, garni sur le devant d'un cor de chasse en bronze.

* Par la suite roi des Pays-Bas sous le nom de Guillaume I^{er}. Il ne faut pas le confondre avec son fils, le prince héritier de la Maison d'Orange, commandant un des corps d'armée de Wellington, qui devait monter sur le trône en 1840, sous le nom de Guillaume II.

Six régiments de la Milice participèrent à la bataille. Leur uniforme était celui des troupes régulières, mais avec parements orange. Ils portaient le shako modèle anglais, garni du soleil en métal blanc de l'Infanterie de ligne hollandaise. Des liens étroits unissant les familles princières des Pays-Bas et du Nassau, 6 bataillons du Nassau constituèrent une brigade néerlandaise; elle fut commandée par le prince Bernard de Saxe-Weimar. Le rôle de cette division, tant à Quatre-Bras qu'à l'aile gauche de Wellington, fut important. Aucune unité de l'Infanterie alliée ne se comporta aussi bien que cette division. Pour la plupart, ces soldats avaient participé aux campagnes de Napoléon et malheureusement pour eux, leur uniforme ressemblait à celui des Français. Par suite d'une confusion, les Prussiens les chassèrent d'une position qu'ils avaient conquise avec bravoure. Placée au centre de la ligne, une brigade du Nassau se montra moins vaillante.

TROUPES DU BRUNSWICK.

Planches 90, 96, 127 et 128

Le duc de Brunswick était le beau-frère du prince-régent d'Angleterre; ses troupes furent placées sous les ordres de Wellington alors que, mis à part les Hanovriens, les autres contingents allemands furent incorporés dans les troupes autrichiennes. Un bataillon d'Infanterie légère du Brunswick s'était battu en Espagne, mais n'avait guère impressionné Wellington. « Les hommes sont généralement très vieux ou très jeunes et assez maladifs; leur discipline est très mauvaise, et face à l'ennemi les désertions sont nombreuses. Leurs officiers sont allemands; ils ont peu d'expérience – sauf peut-être leur lieutenant-colonel, qui hélas a été tué –, mais ils sont très vaniteux. Je ne suis pas très regardant sur les troupes; j'en ai de

toutes sortes et de toutes nationalités, mais en Espagne, les Allemands de notre armée passent pour des Anglais et il n'est réellement pas flatteur d'être un soldat de la même nation que ces gens-là ». Tel fut le jugement porté en 1811 par Wellington. Le contingent du Brunswick présent à Waterloo comptait des détachements de toutes les armes; il était commandé par le duc, « le chef du Brunswick marqué par le destin », pour reprendre un vers de Byron. Arrivé à Quatre-Bras avec les renforts, il conduisit ses hussards à l'attaque des cuirassiers de Kellermann.

Le duc fut tué, l'attaque échoua, mais, à la différence des Néerlandais, les hussards du Nassau s'étaient bien battus. Néanmoins la mort de leur duc les démoralisa.

L'Infanterie du Brunswick fut mise à rude épreuve à Waterloo; chargés par la Cavalerie française, ces fantassins s'accrochèrent au terrain « comme des soliveaux », dira le capitaine Mercier. Refoulés vers le centre, ils furent ralliés par Wellington et participèrent, à la fin de la journée, à l'avance victorieuse. En fin de compte, pour un déserteur il y eut 12 tués ou blessés. L'uniforme était presque entièrement noir – en signe de deuil, disait-on, car le père du duc avait été tué à Auerstädt (1806), en se battant contre les Français. Fanny Burney les vit quitter Bruxelles le 16 juin et note: « Cette teinte sombre donnait un air de deuil au défilé que je contemplais et j'en eus le cœur serré ». Voici comment un soldat anglais, qui les rencontra quelques heures plus tard, les décrivit: « Fiers comme des Espagnols en faction, ou comme un dindon dans une cour de ferme, ils portaient un uniforme sombre, un casque garni d'une sorte de queue de cheval, d'une tête de mort et d'un tibia. » En fait, cet insigne n'était porté que par les hussards et le bataillon de la Garde. L'Infanterie de ligne arborait sur le chako le

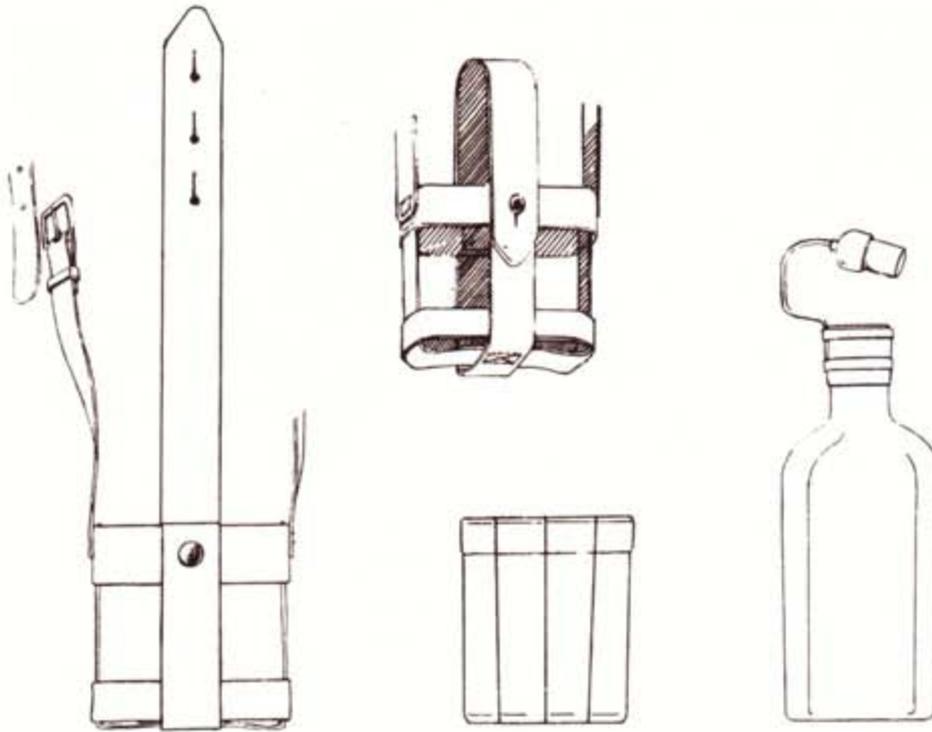


Fig. 27 Toutes armes. Gourdes diverses

cheval blanc du Brunswick et l'Infanterie légère, le cor de chasse.

Les parements étaient bleus pour la Garde; ceux des 1^{er}, 2^e et 3^e bataillons de ligne étaient respectivement rouges, verts et blancs, tandis que ceux des 1^{er}, 2^e et 3^e bataillons légers étaient respectivement bleu clair, jaunes et oranges. Vêtu comme l'Infanterie de ligne, l'Artillerie à pied avait des parements dorés et portait une grenade au shako.

L'ARMÉE PRUSSienne

Pays pauvre, la Prusse avait en outre été ravagée par la guerre et ruinée par six années d'occupation française. Réorganisant son armée après les défaites d'Iéna et d'Auerstädt de 1806, le commandement prussien dota les diverses unités d'uniformes très similaires, sauf en ce qui concernait les hussards.

Cet uniforme comportait deux éléments essentiels: la veste et le shako simplifié (inspiré du modèle français), ainsi qu'un pantalon semblable à celui des Anglais. Il existait aussi un modèle plus simple, la *litewka*, sorte de longue tunique d'origine lithuanienne. Raccourcie par la suite, cette veste longue sera portée par toute l'Armée allemande jusqu'en 1918. De cette veste dérive la tenue de service adoptée par l'Armée britannique (et d'autres armées) au XX^e siècle. Avec cette veste on portait le bonnet de police, ce calot qui n'a pas subi de modifications ou presque jusqu'à la Première Guerre mondiale.

Le blanc de terre à pipe, marque distinctive des armées victorieuses de Frédéric le Grand, avait pratiquement disparu et les ornements étaient en cuir noir.

C'était la première fois qu'une armée cherchait à créer un uniforme fonctionnel; le fait qu'il ne fut pas modifié pendant un siècle montre que cette tentative peut

Signes distinctifs des régiments de dragons à Waterloo:

Numéro et désignation territoriale	Couleur des parements	Passements et boutons
1 ^{er} (de la Reine)	cramoisi	argent
2 ^e (1 ^{er} Prusse-Occidentale)	blanc	argent
5 ^e (Brandebourg)	noir	or
6 ^e (Neumark)	rose	argent
7 ^e (Rhénanie)	jaune	argent

Signes distinctifs des régiments de uhlands:

1 ^{er} (1 ^{er} Prusse-Occidentale)	blanc	or
2 ^e (Silésie)	rouge	or
3 ^e (Brandebourg)	jaune	or
5 ^e (1 ^{er} Westphalie)	blanc	argent
6 ^e (2 ^e Prusse-Occidentale)	rouge	argent
7 ^e (1 ^{er} Rhénanie)	jaune	argent
8 ^e (2 ^e Rhénanie)	bleu clair	argent

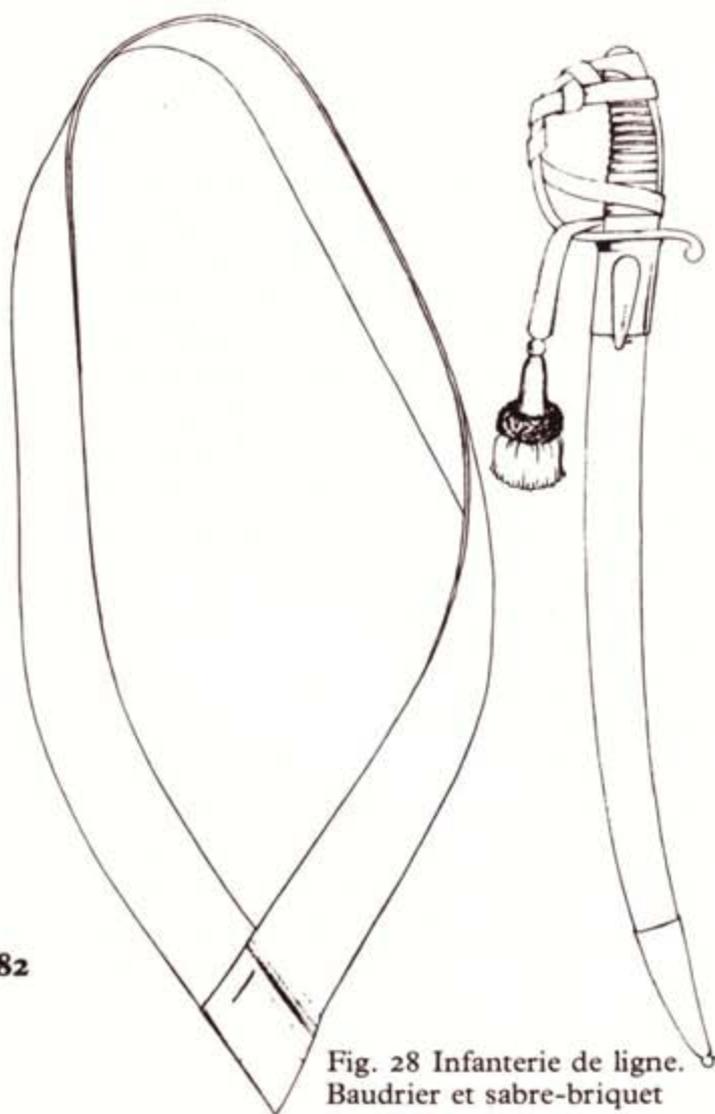


Fig. 28 Infanterie de ligne.
Baudrier et sabre-briquet

être considérée comme une réussite. « Les soldats prussiens sont habillés d'une façon extrêmement propre », note un médecin anglais, à quelque temps de la bataille de Waterloo. « L'uniforme des officiers est particulièrement seyant; je pense qu'ils doivent porter des corsets. »

État-major et officiers supérieurs.

Planches 129, 130 et 132
Dans toute l'Europe, les officiers généraux portaient au col et aux manches des passements dorés faciles à reconnaître; l'uniforme de l'officier général prussien était bien plus simple. Un exemple: son tapis de selle en fourrure noire, avec deux écussons d'argent, était bien moins luxueux que le chabraque d'un général français (planche 2), plus simple aussi que l'étoffe bleu de roi, garnie d'une double ligne de passements d'or et ornée de la couronne et du monogramme royal, que l'on posait sur le dos du cheval d'un général anglais.

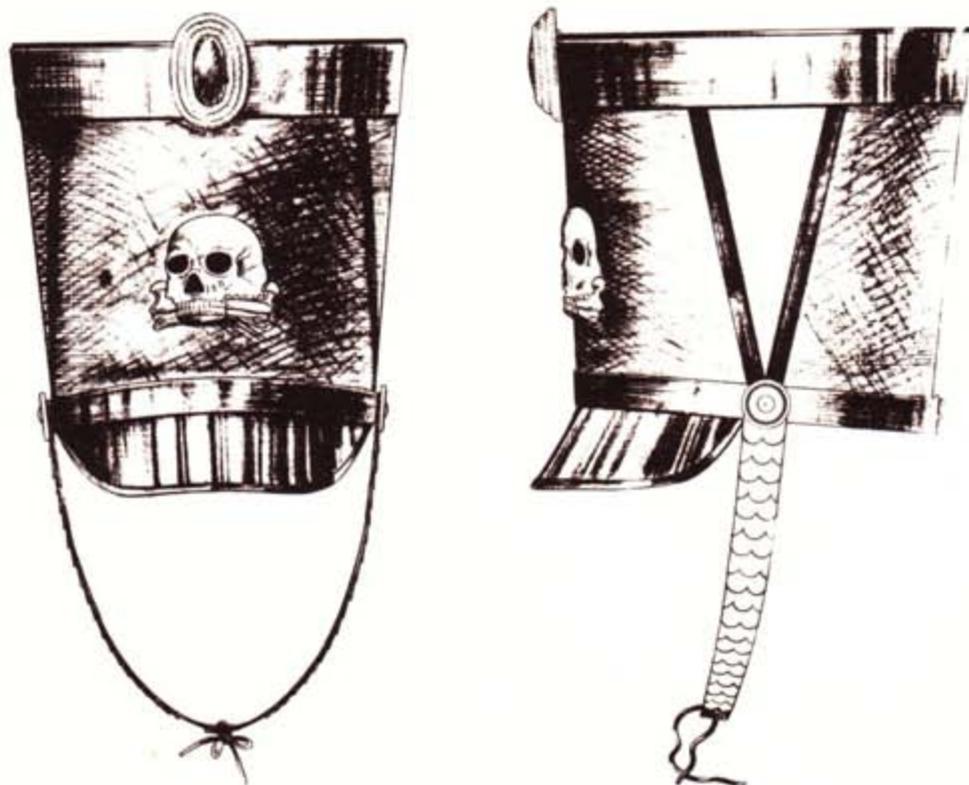


Fig. 29 Hussards. Shako d'officier ou de sous-officier (de face et de profil)

Sans doute, pour compenser la simplicité de son uniforme, le général prussien était-il tenté de porter davantage de décorations. A Waterloo, les généraux français n'arboraient que la croix de la Légion d'Honneur*. Les Anglais portaient éventuellement l'étoile de l'Ordre du Bain** et la Croix de la Guerre d'Espagne. Les Prussiens, quant à eux, se paraient de leurs nombreuses décorations nationales, mais aussi de celles que leur avaient remises leurs alliés. Ainsi on verra que sur la planche 125 le général porte la médaille « Pour le Mérite », la Croix de Fer (créée en 1813) et la Croix de l'Aigle Noir, ainsi que l'Ordre du Phénix de Hohenlohe, l'Ordre de Marie-Thérèse (autrichien) et l'Ordre de Sainte-Anne (russe).

CAVALERIE.

Planches 131, 133 et 140, figures 29-31
Les dragons et les uhlans prussiens portaient un uniforme assez semblable à celui

de l'Infanterie; cependant leurs armes, leur ceinture, leurs parements étaient différents. Les dragons avaient conservé le ceinturon blanc qu'ils portaient déjà à Iéna; la veste était d'un bleu plus clair que celle des uhlans ou de l'Infanterie. Les uhlans ajoutaient quelques notes personnelles à la simplicité de l'uniforme réglementaire; certains portaient la coiffure des lanciers, d'autres arboraient la ceinture en étoffe des hussards.

Les uhlans avaient certaines marques distinctives particulières: l'escadron le plus ancien de chaque régiment avait droit à la flamme noire sur blanc; les autres à la flamme blanche sur noir.

* Jusqu'en 1814, ils portèrent également l'insigne de la Couronne de Fer de Lombardie, qui rappelait l'existence du royaume napoléonien d'Italie.

** Wellington avait reçu l'Ordre de la Jarretière, mais, conformément à son caractère, il ne portait les insignes de l'ordre que dans les grandes occasions.

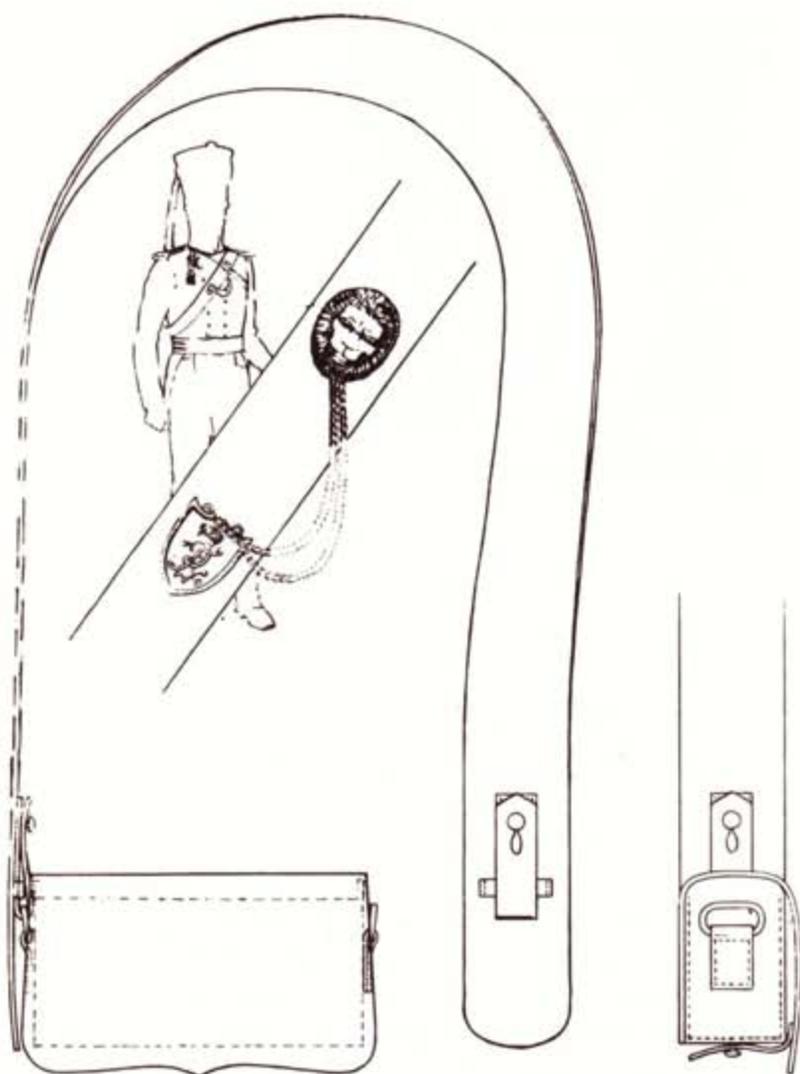


Fig. 30 Hussards. Baudrier et giberne

Bien que dans chaque régiment on portât le treillis gris foncé à la place de la culotte blanche, aucune considération financière n'arrêtait les hussards dans leur passion pour les uniformes luxueux. Les deux régiments les plus anciens étaient les *Liebusaren* (hussards de la Garde du corps), mais il existait néanmoins un régiment de hussards de la Garde. Les hussards de la Garde du corps disposaient de montures légères et arboraient sur le shako l'insigne à la tête de mort; en campagne, il était peint sur le couvre-shako en toile. Comme tous les autres régiments de Cavalerie, le reste des hussards portaient la cocarde noire et blanche.

L'organisation des troupes de la *Landwehr* sera exposé ultérieurement, à l'occasion de l'étude concernant l'Infanterie. L'Infanterie (comme la Cavalerie) portait la longue veste bleu foncé; les parements étaient aux couleurs de la province d'origine. Voici ces couleurs:

Elbe	Blanc
Kurmark et Neumark	Rouge
Poméranie	Blanc
Silésie	Jaune
Westphalie	Vert

Signes distinctifs des régiments de hussards en campagne:

Numéro et désignation territoriale	Veste et pelisse	Couleur des parements	Passements
3 ^e (Brandebourg)	bleu foncé	rouge	argent
4 ^e (1 ^{er} Silésie)	bleu foncé	bleu foncé	or
5 ^e (Poméranie)	brun	jaune	or
6 ^e (2 ^e Silésie)	vert	rouge	or
8 ^e (1 ^{er} Westphalie)	bleu foncé	bleu clair	argent
9 ^e (Rhénanie)	bleu clair	bleu clair	or
10 ^e (Magdebourg)	vert	bleu clair	or
11 ^e (2 ^e Westphalie)	vert	rouge	argent

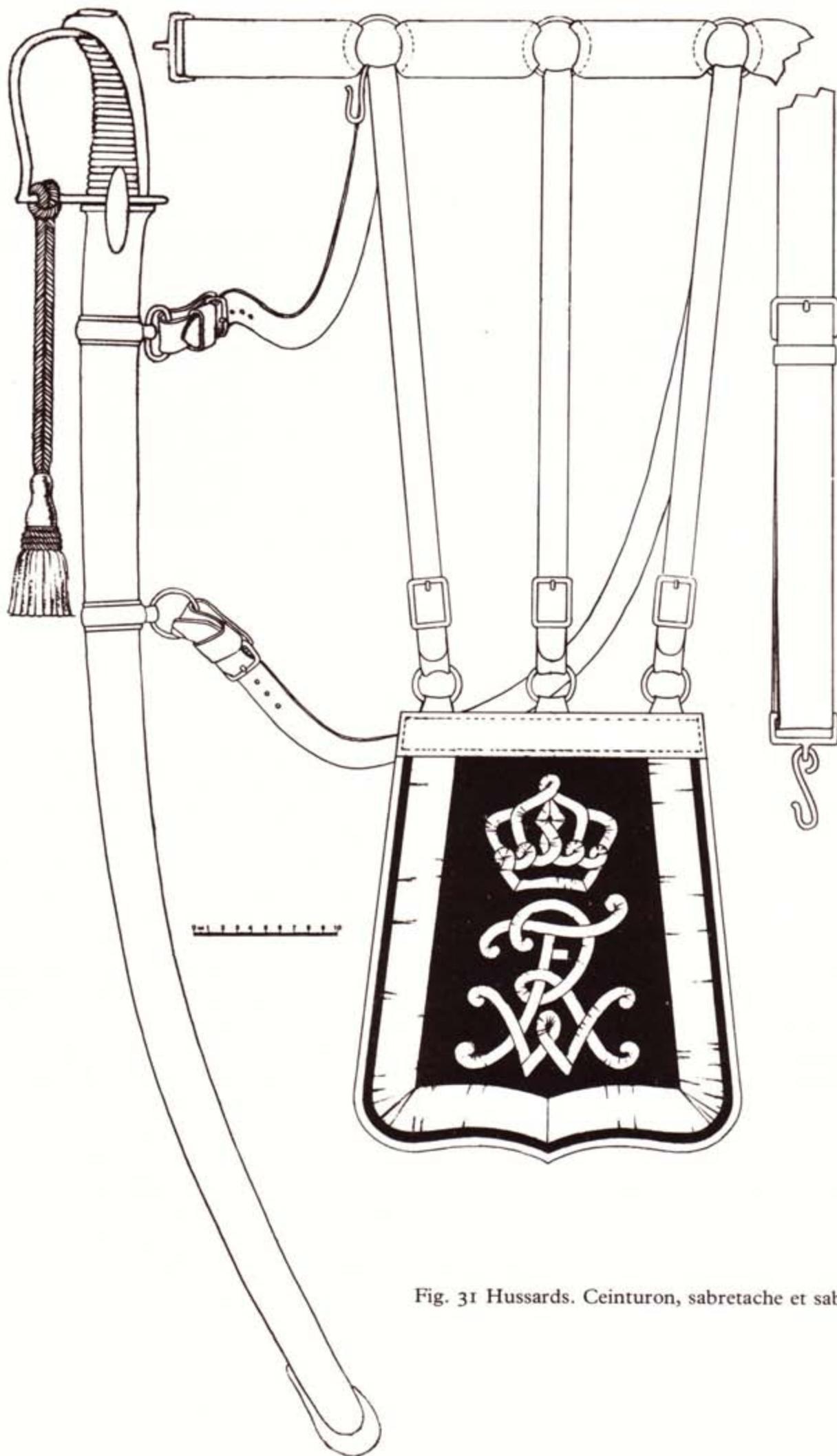


Fig. 31 Hussards. Ceinturon, sabretache et sabre

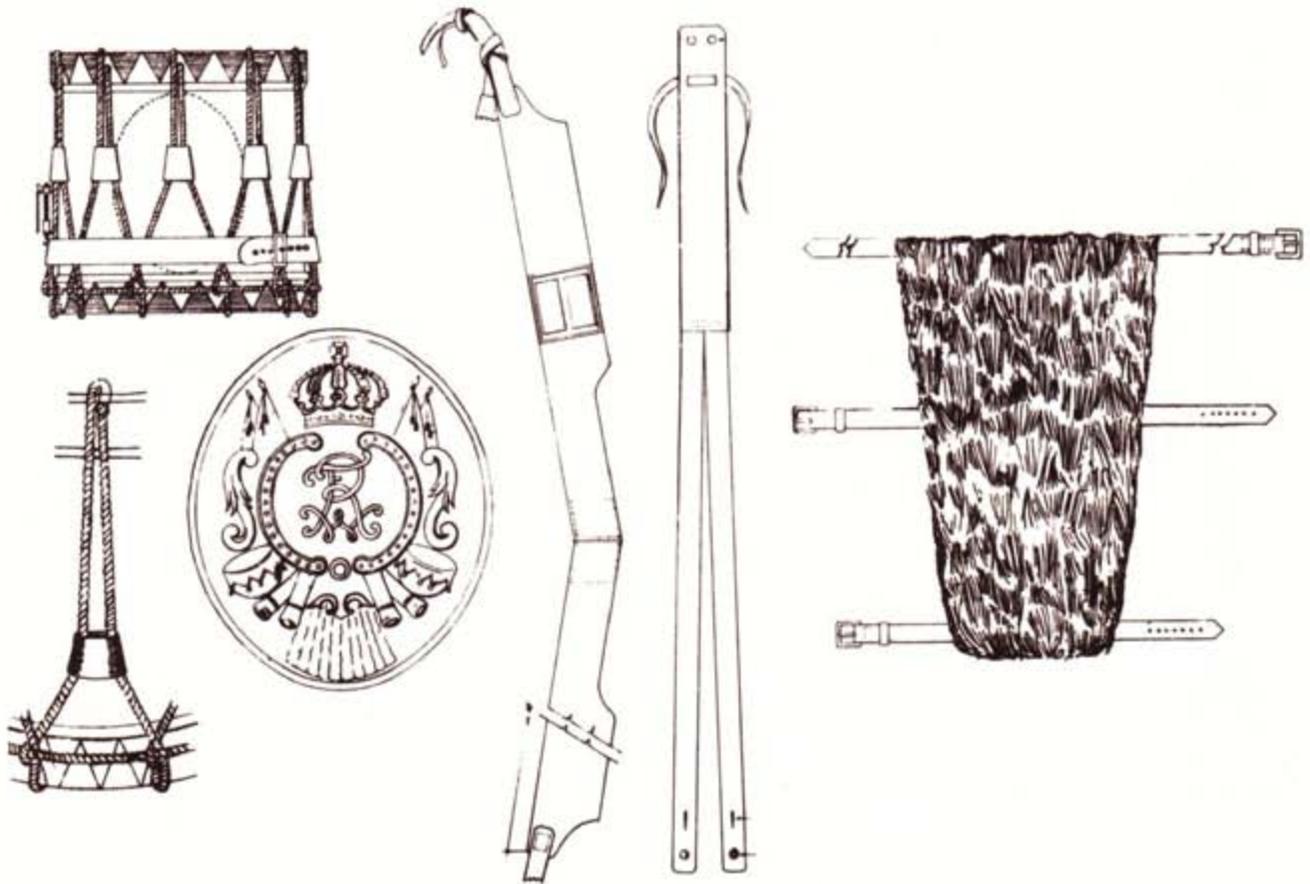


Fig. 32 Infanterie de ligne. Tambour

Les cavaliers de la *Landwehr* portaient le haut shako cylindrique; en effet, lors de la réforme qui suivit la Bataille d'Iéna, il était resté des stocks importants de shakos. Le cavalier de la *Landwehr* était doté d'une lance, d'une carabine et d'un sabre léger.

INFANTERIE.

Planches 141-145, figures 28 et 32
Après Iéna, l'Infanterie prussienne fut réorganisée. On créa des régiments à 4 bataillons; aux 2 bataillons de Ligne s'ajoutait 1 bataillon de grenadiers et 1 bataillon d'Infanterie légère. Le grenadier avait toujours droit à la grenade comme insigne, mais le soldat de l'Infanterie Légère ne portait plus le cor de chasse.

Seul le fond des épaulettes et des contre-épaulettes des officiers permettait de différencier les bataillons. Il était blanc

pour le 1^{er} (grenadiers), rouge pour le 2^e, jaune pour le 3^e et bleu clair pour le 4^e (léger). Il existait aussi des bataillons de chasseurs (*Jäger*) et d'autres de tirailleurs (*Schützen*). L'équipement était noir pour les sous-officiers et soldats et blanc pour les officiers et les musiciens. Les épaulettes des officiers étaient du type nid d'hirondelle, mais agrémentées de barrettes blanches sur fond de la couleur des parements. Ces couleurs correspondaient à celles de la province d'origine, mais elles ne coïncidaient pas toujours avec celles en usage dans la *Landwehr* :

Brandebourg	Ecarlate
Magdebourg	Bleu clair
Rhénanie	Garance
Poméranie	Blanc
Silésie	Jaune citron
Westphalie	Rose
Prusse-Occidentale	Carmin

Comme tous les corps de l'Armée de Blücher, la *Landwehr* était issue de la réforme subie par l'Armée après Iéna. En 1807, Napoléon avait imposé à la Prusse un traité de paix qui limitait les effectifs de son Armée. Ingénieux, comme d'habitude, le haut commandement prussien instaura un service militaire d'un an, au terme duquel le soldat était affecté à la réserve: cette *Landwehr* était mobilisable. En 1813, l'Armée prussienne, théoriquement limitée à 75 000 soldats, disposait de 300 000 hommes bien entraînés.

La *Landwehr* perdit un certain nombre d'hommes au cours de la campagne 1813-1814 et ne put donc compléter ses rangs lorsque les hostilités éclatèrent à nouveau en 1815. On fit appel à des jeunes

recrues et à des volontaires, plus enthousiastes qu'expérimentés.

L'uniforme de la *Landwehr* était en principe composé de la veste longue, du pantalon gris avec guêtres en toile noire montant jusqu'aux genoux et du bonnet de police. Les uniformes manquaient et les soldats portaient ce qu'ils avaient pu trouver dans les dépôts; certains étaient même en civil. On prétend que quelques-uns de ces territoriaux portaient des galoches à Waterloo. On manquait également d'armes; dans certains régiments, il y avait trois types différents de fusils et quelques soldats n'étaient armés que de fourches ou de piques. Comme les sergents anglais, les sergents prussiens étaient dotés d'une pique.

PETIT GLOSSAIRE

Aiguillettes Ornement militaire porté sur l'épaule.

Bastion Extrémité d'un passement se terminant en pointe de javelot, par opposition au passement droit ou pointu. Cette appellation est due à la forme de cette extrémité, rappelant un bastion.

Baudrier Courroie de cuir passant sur une épaule diagonalement en travers de la poitrine et portant à son extrémité un passant, permettant d'accrocher un sabre, une baïonnette ou tout autre objet.

Bottes à la hussarde Bottes en cuir souple montant jusqu'au genou et portant à la partie supérieure une encoche en forme de V ou de cœur. Habituellement la partie supérieure de la botte est bordée d'un galon d'or ou d'argent et comporte un gland de même couleur.

Brandebourgs Succession de galons en arabesques transversales se terminant par le typique nœud autrichien. Les brandebourgs sont caractéristiques de l'uniforme du hussard.

Brassard A l'origine pièce de l'armure protégeant l'épaule, le brassard sera par la suite une simple bande distinctive portée au bras.

Carabine Fusil à canon court en usage dans la cavalerie.

Carabinier Initialement, les carabiniers étaient des cavaliers; dans l'Armée française, ce terme s'appliquait à deux régiments de cavalerie, ainsi qu'aux compagnies de grenadiers des bataillons d'infanterie légère. Dans l'Armée britannique le terme de carabinier ne s'appliquait qu'au 6^e rgt. de Dragons de la Garde. Dans l'Armée néerlandaise, il s'appliquait indifféremment à tous les régiments de la cavalerie lourde.

Chasseurs Initialement, le terme de chasseur s'appliquait à des hommes pratiquant la chasse, d'où l'appellation de *Jäger*, qui demeurait en usage dans les armées allemandes. Les chasseurs sont des unités légères d'infanterie (chasseurs à pied) ou de cavalerie (chasseurs à cheval). Les chasseurs à cheval constituaient des unités montées employées à tous usages. Dans les bataillons d'infanterie légère, les compagnies qui occupaient le centre de la ligne étaient composées de chasseurs à pied. En ce qui concerne la Garde impériale, les chasseurs à pied étaient des unités d'infanterie un peu plus légères que les compagnies de grenadiers.

Chenille Fourrure en forme de crinière portée sur le cimier du casque du dragon.

Cocarde Sorte de rosette servant de cache à l'embase du plumet. La cocarde française était bleu-blanc-rouge. La britannique était noire, la néerlandaise orange, la prussienne noire avec un pourtour blanc.

Colback Bonnet rond en fourrure d'origine turque porté par les hussards.

Compagnie de flanc Compagnie constituée de tirailleurs qui se déployaient sur les flancs d'un bataillon prenant position en ligne; la droite était occupée par une compagnie de grenadiers, la gauche par une compagnie de voltigeurs. Dans l'Armée britannique, la partie centrale de la ligne était constituée par les compagnies du bataillon, et dans la ligne française par les compagnies de chasseurs ou de fusiliers.

Compagnie légère La compagnie légère était composée de soldats particulièrement mobiles et intelligents; cette unité couvrait le flanc gauche et sa mission principale était d'effectuer des missions de

reconnaissance et des opérations de harcèlement. Par leur intelligence les soldats de cette compagnie s'opposaient aux grenadiers choisis en raison de leurs muscles.

Cuirasse Armure protégeant la poitrine. A Waterloo la cuirasse était constituée par deux plaques : le plastron et la dossière. Le terme tire son origine du mot cuir, la cuirasse étant à l'origine en cuir.

Czapska Cette coiffure polonaise était constituée d'une sorte de bonnet en cuir recouvrant la tête, surmonté par une galette ovale s'évasant de façon à former un étage supérieur de forme carrée, recouvert d'étoffe. Elle était ornée d'une plaque frontale métallique en forme de soleil dardant ses rayons.

Dolman Veste très serrée et courte, ornée de brandebourgs, portée par les hussards. Il y a lieu de distinguer ce vêtement de la pelisse, également très ornée, que ces cavaliers portaient par-dessus leur dolman.

Dragons Cavaliers appelés à abandonner leurs chevaux pour se battre à pied. Cette appellation résulterait du fait que les dragons portaient une carabine, une arme qui « crachait le feu ». Les dragons formaient une sorte de cavalerie intermédiaire entre cavalerie lourde et cavalerie légère.

Épaulette Patte d'épaule amovible évasée à son extrémité et portant des franges en or, en argent ou en étoffe, selon le grade et le corps. Dépourvue de frange, l'épaulette prend le nom de contre-épaulette. Dans l'Armée britannique, les grenadiers, les soldats d'infanterie légère et les musiciens portaient des épaulettes ou des contre-épaulettes dont la section plane était en forme de croissant.

Flamme Rabat de couleur (en forme de sac) pendant de chaque côté du colback. Également, sorte de pennon porté au bout de la lance.

Franges d'épaulette Fil d'or ou d'argent tordu en cordonnet. Les franges garnissaient l'extrémité de l'épaulette. Celles des officiers subalternes étaient d'un diamètre inférieur.

Fusil Dérivé de l'ancien mousquet, le fusil était une arme à feu à long canon de faible section. Il exigeait l'emploi des deux mains du tireur et, à l'époque de Waterloo, il comportait un dispositif d'allumage à silex. Le fusil à canon rayé était plus court, plus précis et sa portée était supérieure; dans l'Armée anglaise il portait le nom de *rifle*.

Fusilier Au début du XVII^e siècle, l'infanterie utilisait le fusil à mèche; pour provoquer la mise à feu on appliquait une mèche en ignition dont l'amorce était contenue dans le bassinnet. L'emploi d'un dispositif de mise à feu à silex ne fut introduit que progressivement. Les premières armes de ce modèle, – ou fusil, du mot italien *fulcile* – furent utilisées par les soldats italiens appelés à assurer la garde des dépôts de munitions, lieux où il aurait été imprudent d'allumer constamment des quantités de mèches. Les régiments composés de soldats dotés de fusils prirent le nom de régiments de fusiliers et ce mot apparaît en 1915 dans la liste des unités de l'Armée britannique. Les grenadiers, qui avaient déjà eu de graves problèmes avec les mèches trop lentes de leurs grenades, reçurent également des fusils. Au début du XVIII^e siècle, toutes les unités de l'Infanterie britannique furent dotées de fusils à silex. Les fusiliers perdirent leur rôle antérieur et furent incorporés aux bataillons de grenadiers. Trois régiments, le 7^e (*Royal*), le 21^e (*Royal North British*) et le 23^e (*Royal Welsh* ou *Royal gallois*), réussirent à obtenir un statut de régiments d'élite; ces unités eurent droit au port du bonnet à poil des grenadiers, en version réduite sans l'insigne en forme de grenade. Les bataillons de fusiliers ne disposèrent plus que d'une compagnie de flanc (la compagnie légère), car ces unités se considéraient comme uniquement composées de grenadiers.

Dans l'Armée française, les compagnies appelées à occuper le centre de la ligne, une fois le bataillon déployé, portèrent tout naturellement le nom de compagnie de fusiliers.

Gorgerin Rappelant la pièce de l'armure qui protégeait le cou, le gorgerin était un simple insigne indiquant le grade.

Grenade Petite bombe explosive à main, dont l'emploi tomba en désuétude au cours des Guerres napoléoniennes. En forme de grenade en train d'exploser, l'insigne des grenadiers n'en fut pas moins conservé par divers corps.

Grenadiers Les grenadiers étaient des soldats d'élite, sélectionnés tant pour leur force musculaire que pour leur stature. L'éclipse de la grenade n'entraîna pas la disparition des grenadiers, dont les unités furent utilisées pour les opérations d'assaut.

Mirliton Haute coiffure en fourrure comportant un volant en étoffe au lieu du rabat du colback. Cette coiffure fut initialement adoptée par les hussards et fut conservée par le 2^e Hussards, ainsi que par la Légion royale allemande.

Nid d'hirondelle Sorte de patte d'épaule rembourrée et très ornée, que portaient les musiciens des armées prussienne et néerlandaise.

Nœud autrichien ou hongrois Motif constitué de tresses, et qui garnissait habituellement la manche ou la cuisse. Le motif habituel comportait deux boucles de part et d'autre du motif principal, plus élongé.

Parements Les parements étaient aux couleurs distinctives de l'unité, ils ornaient les manches, le col et les revers des uniformes.

Passant de baudrier Fixation permettant d'accrocher au baudrier un sabre ou une baïonnette. Ce passant permettait d'éviter que l'extrémité du sabre ne traînât sur le sol; il était utilisé par la plupart des officiers d'infanterie (à l'exception, dans l'Armée britannique, des officiers des régiments de *Rifles* et de ceux des régiments d'Infanterie légère).

Également, petite chaînette permettant de retenir la pelisse, lorsque les manches n'étaient pas enfilées.

Passement Cordonnet ou galon appliqué sur les manches et au col, et éventuellement diverses autres parties de l'uniforme; les passements étaient en or ou en argent pour les officiers (ceux des *Rifles* étaient en soie noire). Les passements des sous-officiers et des soldats étaient blancs, jaunes ou noirs.

Passepoil Ourlet plat aux couleurs de l'unité, bordant certaines parties du vêtement ou cachant les coutures.

Pelisse Petite veste bordée de fourrure et décorée de brandebourgs. Généralement les hussards portaient la pelisse jetée sur une épaule. Elle dérive du vêtement en peau de mouton porté par les bergers hongrois. Dans l'Armée britannique, c'était le seul vêtement chaud de l'habillement des hussards.

Plastron Large empiècement de couleur s'évasant du col à la ceinture, et ornant certains vêtements militaires.

Retroussis Partie inférieure des basques d'une redingote, relevée de façon à laisser paraître la doublure et boutonnée en conséquence.

Rifle Nom anglais du fusil à canon rayé, et par voie de conséquence nom des unités dotées de cette arme. Le fusil à canon rayé permet de donner à la balle une plus grande vitesse, d'où une portée accrue et une plus grande précision du tir. Le premier fusil à canon rayé a vu le jour vers 1520, mais cette arme n'est devenue fiable que vers 1800.

Sabre-briquet Court sabre dont étaient dotés les grenadiers et l'Infanterie légère de l'Armée française, qui portaient en outre la baïonnette. Rarement utilisé au combat, ce sabre était d'un emploi très pratique pour couper du bois et nettoyer les broussailles au bivouac ou devant les pièces lors de la mise en batterie.

Sabretache Sac suspendu par des courroies au ceinturon. L'envers non décoré pouvait être utilisé comme écritoire de fortune.

Schabraque (on écrit aussi chabraque) Étoffe ou peau de bête utilisée pour recouvrir les fontes.

Shako Coiffure rigide en forme de cylindre ou de cône tronqué. Ce mot provient du hongrois *csákösüveg*, qui désignait une sorte de coiffure à visière.

Surtout Simple veste droite sans revers.

Tirailleurs Soldats d'infanterie légère composant les bataillons de la garde en formation. Ces soldats passaient ensuite dans les bataillons de grenadiers de la Moyenne ou de la Vieille Garde. Après Waterloo, l'Armée française utilisera l'expression de tirailleurs pour désigner certaines unités d'infanterie légère.

Treillis Long pantalon bouffant que l'on enfilait sur la culotte et par-dessus les bottes ou les jambières. La salopette de la cavalerie comportait généralement une partie renforcée en cuir sur le côté interne de la jambe. Elle était pratiquement toujours fixée à hauteur de la cheville par une patte de guêtre ou par un cordonnet. C'est apparemment en 1815 que cette expression fit son apparition pour désigner un vêtement porté au-dessus d'un autre.

Turban Bande d'étoffe ou de fourrure enroulée autour de la partie inférieure du casque.

Uhlans Lanciers des armées allemandes et autrichienne. Le mot dérive du polonais *ulan*.

Vélite Infanterie légère. Les vélites constituaient l'infanterie des légions romaines et Napoléon remit ce terme en vogue pour désigner les bataillons spéciaux, servant à la formation des futurs soldats de la Garde.

Voltigeurs Soldats de l'infanterie légère, les voltigeurs constituaient une compagnie des bataillons de ligne, ainsi d'ailleurs que les compagnies légères des bataillons de la Genouillarde, dont les soldats étaient appelés à entrer dans les unités des chasseurs de la Garde.

BIBLIOGRAPHIE

- C. Aries **Armes blanches militaires françaises.** Paris 1967
- M. Baldet **La Vie quotidienne dans les armées de Napoléon.** Paris 1964
- M. Barnes **A History of the Regiments and Uniforms of the British Army.** Londres 1950
- J. Baudriot **Armes à feu françaises. Modèles réglementaires.** Paris 1961-1963
- Bibliothèque Albert 1^{er} **Waterloo 1815: Estampes, dessins, documents.** Bruxelles 1965
- N. Charlet **Costumes de l'ex-Garde impériale.** Paris 1820
- N. Charlet **Costumes militaires 1789-1815.** Paris 1886
- M. Dupont **Napoléon et ses grognards.** Paris 1945
- M. Dupont **La Garde meurt...** Paris 1931
- L. Garros **Le Champ de bataille de Waterloo.** Paris 1952
- T. Goddard **The Military Costume of Europe.** Londres 1812-1821
- R. Knoetel **Uniformenkunde.** Rathenau s.d.
- H. Lachouque **Napoléon et la Garde impériale.** Paris 1956
- H. Lachouque **Napoléon à Waterloo.** Paris 1965
- Général baron Lejeune **Souvenirs d'un officier de l'Empire** (2 vol.). Toulouse 1851
- L. Madelin **Histoire du Consulat et de l'Empire.** Paris 1954
- H. Malibran **Uniformes de l'Armée française.** Paris 1904
- J. Margerand **Armement et équipement de l'Infanterie française.** Paris 1945
- J. Margerand **Les Coiffures de l'Armée française.** Paris s.d.
- J.-C. Quennevat **Les Vrais Soldats de Napoléon.** Paris 1968
- Règlement sur l'uniforme des généraux.** Paris 1803
- Revue belge d'études napoléoniennes.** Bruxelles
- Revue de l'Institut Napoléon.** Paris
- Revue de la Société des Amis du Musée de l'Armée.** Paris
- Colonel Rouen **L'Armée belge.** Bruxelles 1896
- L. Rousselot **L'Armée française, ses uniformes, son armement, son équipement.** Paris 1940-1965
- Vernet et Lami **Collection des uniformes des Armées françaises de 1791 à 1814.** Paris 1822

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
-------------------	---

Avant-propos

Les armes	9
La tactique	20
Les uniformes	29
L'ordre de bataille	34

Planches

L'armée de Napoléon	49
L'armée de Wellington	83
L'armée de Blücher	121

Commentaires des illustrations

L'armée française	129
L'armée anglo-néerlandaise	156
L'armée prussienne	181
Petit glossaire	188
Bibliographie	191

La publication d'un nouveau livre sur la bataille de Waterloo demande quelques explications. En effet, cet ouvrage n'est pas une redite, mais le résultat de quatre ans et demi de recherches nécessaires à l'authenticité du film « Waterloo » produit par Dino de Laurentiis. Son auteur a retrouvé et redessiné les uniformes des divers grades de toutes les armées qui participèrent à la bataille. Voilà qui devait amplement justifier l'édition de cet ouvrage. L'érudition et le talent du dessinateur se sont unis pour faire un chef-d'œuvre qui ne soit pas seulement agréable à regarder, mais qui réponde aussi aux exigences du lecteur le plus averti. C'est une inestimable source de renseignements qui séduira en particulier les historiens, les modélistes et les collectionneurs de figurines.

EDITA S.A. · LAUSANNE
7, rue de Genève 1006 LAUSANNE CH

ÉTABLISSEMENTS VILO
27, rue Ginoux · Paris XV^e



Déjà paru ou à paraître :

Liliane et Fred Funcken - Casterman

- le costume et les armes des soldats de tous les temps (2 Volumes)
- le costume, l'armure et les armes au temps de la chevalerie (2 Volumes)
- le costume et les armes des soldats du premier empire (2 Volumes)
- le costume et les armes des soldats de la guerre en dentelle (2 Volumes)

La vie privée des hommes - Hachette

- les temps préhistoriques
- au temps des anciens égyptiens
- au temps de la Grèce ancienne
- au temps des Gaulois
- au temps des Romains
- à Pompéi
- au temps des Mayas des Aztèques et des Incas
- au temps des chevaliers et des châteaux forts
- à bord des voiliers du XIIIème siècle
- au temps des grandes découvertes
- au temps des mousquetaires
- au temps de Louis XV et des guerres en dentelle
- au temps de Napoléon

- ...

23 ouvrages

Cdt Bucquoy - éditeur : Jacques Grancher

- la garde impériale - troupes à pied
- la garde impériale - troupes à cheval
- les cuirassiers
- l'infanterie
- la cavalerie légère
- dragons et guides

Uniformes des Armées de Waterloo 1815 - Ugo Pericoli - Vilo

Costumes et Coutumes Militaires de la guerre de trente ans - Édouard Wagner - Gründ

Les Armes, initiation à l'Héraldique - Pierre Joubert - Ouest-France

Des mondes disparus Des Egyptiens aux Mayas - Guy Raclot - Hachette

Vie et activités des hommes dans l'Antiquité - Jacques Poirier et Guy Raclot - Hachette

L'épopée des Catahres - Michel Peyramaure et Ronan Seure-Lebihan - Ouest-France